

NOUVEAUTÉS
JANVIER-MARS 2026

LITTÉRATURE
POÉSIE
ESSAIS

littérature
francophone



La clé
à molette

art | littérature

Parution juin 2025

ISBN: 979-10-91189-34-7



—
Valentin Deudon

—
64 pages

Format: 12,5 x 19 cm

Poids théorique: 80 gr

Prix: 15 €

—
Genre:

Récit, poésie contemporaine

CLIL: 3641 - 3638

—
Mots-clés:

Écrivain du sport, football,

—
Collection Théodolite

La collection Théodolite se consacre au
paysage et au sentiment de la nature,
avec des incursions en poésie.

—
Couverture: Nadia Diz Grana

—
www.lacleamolette.fr

Contact: Alain Poncet

06 70 31 36 50

lcam@orange.fr

—
Diffusion - Distribution:

Serendip livres

commandes@serendip-livres.fr

www.serendip-livres.fr

21 bis rue Arnold Géraux

93450 L'ILE-SAINT-DENIS

Tél. 01 40 38 18 14

gencod dilicom: 3019000119404

Le premier fanion

ET AUTRES SOUVENIRS EN ROUGE ET BLANC

Je me souviens de la phrase de Georges Perec qu'elle m'a envoyée le soir même, peu après mon départ : « J'écris parce qu'ils ont laissé en moi leur marque indélébile. L'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie ».

Je me souviens de la nuit qui a suivi : blanche et fragmentaire, de rêve et d'écriture, à saisir une foule de réminiscences qui patientaient sur mon épaule.

Je me souviens de mes racines. Mes racines footballistiques.

Un pur récit. À la façon perecquienne du « Je me souviens », Valentin Deudon convoque avec délicatesse ses souvenirs de jeune footballeur dans son premier club, son club de cœur.



La clé
à molette

art | littérature

Parution juin 2025

ISBN: 979-10-91189-34-7



Valentin Deudon jongle avec ses deux passions : l'écriture poétique, qu'il développe avec générosité et précision, et le football, qu'il pratique en club chaque semaine. Il anime de nombreux ateliers d'écriture auprès d'un public varié et il écrit régulièrement pour Sud-Ouest des chroniques dans la page Culture-Sport. Il participe à cette longue tradition des écrivains du sport, genre qu'il renouvelle avec une grande et attachante sensibilité.

Né en 1981 dans le Nord, écrivain, poète, footballeur amateur et cyclotouriste contemplatif, Valentin Deudon vit aujourd'hui à Angers.



Extrait

CHAPITRE I

Je me souviens pour qu'il existe à nouveau

Je me souviens du jour où ce petit projet a éclos, un jour d'épiphanie.

Je me souviens de ce dîner d'été chez Magali, sur sa petite terrasse, tous les deux assis sur des transats, avec des livres posés sur la table basse. Cette soirée, cette conversation qui a révélé un besoin immense.

Je me souviens de la phrase de Georges Perec qu'elle m'a envoyée le soir même, peu après mon départ : « J'écris parce qu'ils ont laissé en moi leur marque indélébile. L'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie ».

Je me souviens de la nuit qui a suivi : blanche et fragmentaire, de rêve et d'écriture, à saisir une foule de réminiscences qui patientaient sur mon épaule.

Je me souviens de mes racines. Mes racines footballistiques.



Extrait

Je me souviens que c'est devenu très vite une obsession. Une obsession joyeuse et qui soulage. En parler, le raconter, le faire exister ; à tout prix.

Je me souviens de mon tout premier club : l'Olympique Saint-Ollois.

Je me souviens pour continuer à l'aimer, aussi fort qu'avant.

Je me souviens aussi avec l'espoir de rendre hommage.

Je me souviens de quatorze ou quinze saisons de suite à jouer pour lui, d'autant de licences signées à la main, à même le carton coloré.

Je me souviens d'une enfance avec ses couleurs chevillées au corps : le rouge et le blanc.

Je me souviens avoir grandi à ses côtés, jusqu'à devenir un adulte, un *senior* dans le langage du football amateur.

Je me souviens de la commune à laquelle il appartient, de son nom bizarre et à rallonge avec trois mots et un tiret dedans, des trois lettres rondes mises à la suite pour le raccourcir.

Je me souviens que pour le nommer, on disait rarement « Olympique Saint-Ollois » ou « O. S. O. ». On prononçait simplement « saintolle », diminutif de « Raillencourt Sainte-olle ».



Extrait

CHAPITRE III

Je me souviens d'une enfance en rouge et blanc

Je me souviens que maman m'avait inscrit à l'Olympique Saint-Olois parce que Didier, un de ses collègues de travail, y était dirigeant et entraîneur.

Je me souviens que ce n'était pas le club de la commune où j'habitais, et que cette originalité étonnait beaucoup mes petits partenaires au début. En somme, j'étais presque un étranger.

Je me souviens de la ligne droite interminable qui traversait tout Raillencourt Sainte-olle : la Route d'Arras.

Je me souviens du stade René Defer.

Je me souviens des deux chemins possibles pour y arriver ; l'un plus direct, par l'axe principal en tournant à droite au feu un peu avant la mairie ; l'autre par-derrière, en virant plus tôt, moins fréquenté, plus joli aussi car du carreau on pouvait progressivement apercevoir la pelouse et les buts.

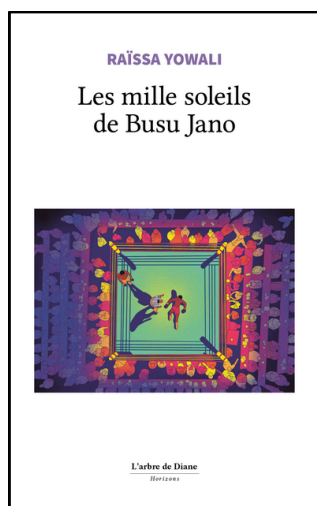
L'**arbre de Diane** scrute la littérature sous toutes ses formes, écrites, sonores et multimédia, et explore ses connexions avec d'autres disciplines.

Celle-ci a trois collections : *La tortue de Zénon*, *Les deux Soeurs* et *Soleil du Nord*.

Une 4e voit le jour, la collection **Horizons**, qui se veut sans frontière et sans limite.

Totalement libre, elle ouvre grand les portes de l'imagination et de la création.

Annnonce de parution



Raïssa Yowali Les mille soleils de Busu Jano

Date de sortie : janvier 2026

ISBN : 978-2-93082240-2

Format : 11 x 18 cm

Prix : 15€

Volume : 120 pages

Conception graphique : Meriem Steiner

Les mille soleils de Busu Jano est un voyage entre continents : l'Afrique et l'Europe. C'est un voyage entre les espaces et un récit de rencontres éphémères : boxeur, divinités éphémères du ring, Taximan qui se rêve en Al Pacino, désirs nocturnes. La nuit elle-même devient un territoire où les banalités s'enchantent. Dans les mille soleils, Kinshasa est un purgatoire bruyant, les Kivu des terres fantasmées et Bruxelles une princesse punk teintée de l'atmosphère des films d'Akerman. Quant à Busu Jano, ce lieu existe mais devient fictif à force des légendes qu'on s'écrit pour soi. Les mille soleils sont un hommage aux morts, aux fantômes qu'on oublie et qui peuplent le présent. C'est aussi un hommage aux vivants.

Ce recueil a eu la chance d'être écrit dans les murs de La Bellone et de la Maison Poème, dans le cadre d'une résidence croisée.

Mots-clés

Congo, Belgique, héritage, ancêtres, légendes, rencontres, queer

Livres connexes

Joëlle Sambi, *Et vos corps seront caillasses*

Rita Bullwinkel, *Combats de fille*

Aurore Déon, *Si ça ne tenait qu'à moi, je raconterais d'autres histoires*

Douce Dibondo, *Métacures*

Rébecca Chaillon, *Boudin Biguine Best of Banane*

Biographie

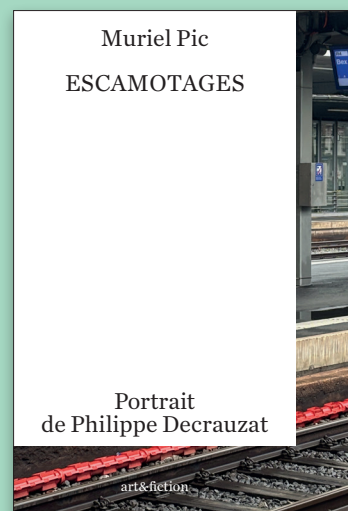
Raïssa Yowali est une auteure, dramaturge et interprète belgo-congolaise née à Bruxelles. Elle auto-édite son premier recueil *D'aussi longtemps que je me souviens, je me suis pensée au masculin pour embrasser les filles* primé du prix Fintrot 2024 en littérature francophone et collabore à plusieurs autres (*Selfies*, *On ne s'excuse de rien Tome II*, *(Grands)-mères en lumière* et *En lettres noires*). En 2023, elle joue sous la houlette de Joëlle Sambi dans *Koko Slam Gang* au Théâtre National de Bruxelles et à l'Espace Magh. Elle imagine également des formes courtes comme sa performance, *L'Accident*, présentée deux fois à la Maison Poème et se penche sur un spectacle plus long : *SMOGGG*. En parallèle, elle collabore avec différents magazines culturels en écrivant sur le cinéma et les arts-vivants, et est co-programmatrice de festival de cinéma queer.



Crédits photo : Christelle Anceau

Extrait

C'est fou, parce que la boxe, depuis nos sièges en plastique, ça ressemblait parfois à des tango homoérotiques comme les bagarres dans les films de Pasolini. Pour marquer des pauses durant les manches de 3 minutes - ça a l'air de rien mais 3 minutes en boxe, c'est pas comme dans la vie, ça en vaut dix au minimum, c'est long et intense- les combattants n'hésitaient pas à tomber dans les bras de l'autre compétiteur. On voyait leur corps suant, faisant luire leurs muscles parfois timides, d'un coup se fâner sur le corps de l'autre tel un drapeau en berne. Il y avait ceux qui avaient des shorts simples, parfaits pour se déplacer souplement, d'autres en avaient des avec des strass et leur prénom serti de paillettes. Je les trouvais beaux.



MURIEL PIC Escamotages. Portrait de Philippe Decrauzat

La voix fait le portrait du modèle par jeux d'optique et tours de passe-passe dans le récit d'une expérience de la perception.

La voix se présente: c'est la bonimentrice, elle va faire le portrait de celui qu'elle nomme *le modèle*, et dont elle précise aux premières lignes qu'il s'appelle Philippe Decrauzat. Tout au long du texte, le modèle apparaîtra et disparaîtra. Il sera au centre d'une tromperie, d'une feinte dont la raison d'être est de révéler une vérité de notre activité cérébrale: la réalité est ce que nous percevons et ce qui nous perçoit. Le portrait que va faire la voix sera une réflexion illustrée sur les escamotages que pratique notre cerveau, et sur la manière de les diriger. L'escamotage, mot du cinéma, de la magie foraine, du spectral et du marxisme, est l'art de faire apparaître et disparaître les objets du monde en détournant l'attention de celui qui regarde. Pour tirer le portrait du modèle, la voix fera donc diversion en regardant *L'Escamoteur* de Bosch (avec Derrida et Marx) et les photogrammes de Marey, en lisant le traité de psychologie de Binet et la philosophie de Berkeley, dont l'adage est repris par Beckett: «être, c'est être perçu». Elle se demandera aussi si le modèle est un canard ou un lapin, un fantôme du réel, une épiphanie ou une hallucination. Et quand elle aura fait tout cela, il ne lui restera plus qu'à conclure que rien n'est plus difficile que de savoir au juste ce que nous voyons.

© Tonatiuh Ambrosetti



Muriel Pic (*1974) est une écrivaine, chercheuse et traductrice qui vit entre Lausanne et Paris. Elle écrit en vers, prose, films et collages. Elle ne sépare pas la pensée et le poème, et travaille à la lisière entre le document et la fiction. Depuis *Élégies documentaires* (Macula 2016), *Affranchissements* (Seuil 2020) ou *L'Argument du rêve* (Héros-Limite 2022), son écriture se nourrit de l'archive pour affirmer les pouvoirs de l'imagination, du rêve, du désir et de la littérature. Elle a aussi publié des livres sur Georges Bataille, Henri Michaux et Pierre Jean Jouve.

Diplômé de l'École cantonale des Beaux-Arts de Lausanne, **Philippe Decrauzat** (*1974) est marqué par le riche héritage de l'abstraction et de l'Op Art. Dans ses peintures, installations et films, l'artiste reformule les questions de vision, de perception et de mouvement chères aux avant-gardes du XX^e siècle. Decrauzat cofonde en 1998 l'espace d'art contemporain Circuit à Lausanne. Il a réalisé de nombreuses expositions en Suisse et à l'étranger (Swiss Institute de New York, Centre culturel suisse de Paris, Kunsthalle Wien, etc.) et a été nommé pour le Prix Marcel Duchamp en 2022.



collection Portraits
format 13,5 x 20 cm, 96 p., broché
isbn 978-2-88964-097-3
prix CHF 18.50 / € 14.50

mots-clés prestidigitation, magie, illusionisme, philosophie, perception, cinéma, science
livres connexes Samuel Beckett, *Mal vu, Mal dit*, Éditions de Minuit, 2002; Merleau-Ponty,

Phénoménologie de la perception, Gallimard, 2009; Georges Didi-Huberman, *L'homme qui marchait dans la couleur*, Éditions de Minuit, 2001

Un Graal

Fabrice Chillet

« À ce moment de ma confession, je prends le temps d'une parenthèse. Ne m'en veux pas de cette précaution. Tu pourrais te figurer que j'ai consenti à servir les intérêts de Marsay, uniquement par cupidité. Je ne nie pas la corruption. Mais j'ai d'abord péché par hubris. Et j'étais sincère. J'ai cru que je pourrais ajouter une pierre à ce monument littéraire vieux de plus de huit siècles. Peu importe que cette lettre fût une invention après tout. Elle ferait naître un nouvel épisode du grand roman du graal. »

Fiche technique

Format : 148 pages, 14 x 20 cm

Tirage : 1500 exemplaires

Prix de vente : 19 €

Diffusion : Serendip

ISBN : 978-2-493311-15-3

« Tout est vrai ou presque »

Dans cette collection de longs formats, nous publions une littérature du réel.

Seule compte l'histoire, son auteur, son expérience... Dégoter un bon sujet et bien le raconter.



Un Graal

Le narrateur, héros de ce texte, livre dans sa confession le récit de son aventure avec le Graal. L'histoire d'un gratte-papier, médiéviste raté, engagé par un libraire et bibliophile revanchard prêt à tout pour discréditer un concurrent. Sa mission : concevoir et rédiger un faux. Une lettre que le pape Innocent III aurait adressé à un moine cistercien en 1215 pour lui commander la rédaction de la Quête du Saint Graal, ce roman de la Grâce divine, destiné à lutter contre l'hérésie et le dévoiement de la chevalerie. Derrière cette lettre d'un pape, Lieutenant du Christ et "stupeur du monde", se cache peut-être toute l'histoire de la fabrique du roman et de la fiction. Au point que le lecteur est prêt à accepter que le Vrai et le Faux se confondent pourvu que l'aventure se poursuive.



© Alan Aubry

L'auteur

Fabrice Chillet

Après quelques études universitaires et une thèse lâchement abandonnée sur le sens du Graal dans la vulgate arthurienne, Fabrice Chillet a passé le reste de son temps à hésiter. Tantôt professeur de français, par vocation. Tantôt journaliste, par ambition. Parfois encore rédacteur-fantôme, par nécessité. Et enfin auteur, à dessein. Derniers livres parus : *Un rôle à tenir* (2025) aux éditions Finitude ; *Pyrat* (2022) et *N'ajouter rien* (2023) chez Bouclard Éditions.



**Réédition
Poche (9,50€)
de *Pyrat* en
janvier 2026**



Réédition
Poche (9,50€)

Attention
best-seller

Pirate

Fabrice Chillet

« Pirate tient de Gilliat le Malin autant que d'Ulysse, l'Homme aux mille tours. Il faut se contenter de cette clarté sombre qui embaume la poudre et le vin. Et distinguer les reliefs de vérité qui surgissent parmi les jeux d'ombres et de lumière. Toujours en mouvement, le personnage apparaît et disparaît au milieu d'une mer boursouflée ou d'un océan qui bouillonne. Inspiré par le Voyant, indissociable du dérèglement de tous les sens.. »

Fiche technique

Format : 176 pages, 11 x 16,50 cm

Tirage : 1500 exemplaires

Prix de vente : 9,50 €

Diffusion : Serendip

ISBN : 978-2-493311-16-0



Pyrate

Très tôt, dès l'âge de 14 ans, Pyrate, le personnage de Fabrice Chillet, a tranché. Son salut viendra de la mer. Il naviguera sur tout ce qui flotte, de la planche à voile au cargo. Plus qu'une promesse, un pacte. Pendant trente ans, Pyrate parcourt donc la mer dans tous ses états. Paisible, agitée, monstrueuse, inhumaine. Il endosse tous les costumes. La combi du régatier, la veste de quart du skipper, le ciré du patron-pêcheur, le pagne et la kalach du pirate dans le Golfe d'Aden. Une vie d'aventures vécues depuis la rade de Brest jusqu'à l'Océan Indien. Une vie qui résonne comme l'accomplissement d'un destin. À lui seul, Pyrate convoque toutes les figures des héros mythiques de la mer, Nemo, Ulysse, Avery, Kurtz, Gilliat, Chien noir. Face à lui, un écrivain fasciné qui rencontre son personnage de fiction idéal. Une longue route d'écume, de rafales et de fureur.



© Alan Aubry

L'auteur

Fabrice Chillet

Après quelques études universitaires et une thèse lâchement abandonnée sur le sens du Graal dans la vulgate arthurienne, Fabrice Chillet a passé le reste de son temps à hésiter. Tantôt professeur de français, par vocation. Tantôt journaliste, par ambition. Parfois encore rédacteur-fantôme, par nécessité. Et enfin auteur, à dessein. Derniers livres parus : *Un rôle à tenir* (2025) aux éditions Finitude ; *N'ajouter rien* (2023) et *Un Graal* (2026) chez Bouclard Éditions.

Recensions presse et libraires

LIBRAIRES

Librairie La Géothèque — Nantes

« *Amoureux de la mer et de la littérature, Fabrice Chillet raconte un marin digne des plus hauts récits d'aventure. Ce Pyrate est un être de sel et d'eau, de ceux dont s'est forgée la légende de la mer. Avec une langue poétique et directe, le biographe de Pyrate raconte des morceaux de vie et des épisodes de mer qui font de cet homme un personnage littéraire. Grâce à Fabrice Chillet, on découvre que la fiction ne s'inspire pas de mythes mais de personnages bien réels.* »

Librairie La Virevolte — Lyon

« *N'avez-vous jamais été dévoré de curiosité quand vous croisez sur la grève un type tatoué, buriné, étranger au train-train routinier ? D'où vient cet air assuré et lunaire ? Quelles histoires ces lèvres narreraient-elles ? Échangeriez-vous votre vie contre la sienne ?* »

Librairie Le Silence de la mer — Vannes

« *Mais Pyrate est aussi un roman dans lequel l'auteur, fasciné par son personnage principal, tente une narration au plus près des récits de voyage. En rendant un vibrant hommage à la mer, aux destins d'aventuriers et au pouvoir libérateur de la littérature, Fabrice Chillet transforme cette fiction en épopée.* »

Librairie Les Folies d'encre — Montreuil

« *Avis de vent fort sur la littérature. Pyrate débarque et avec lui les paquets de mer. Tout à la fois roman d'aventure, hommage aux travailleurs de la mer, récit d'une vie passionnée, Pyrate nous emporte littéralement et littéralement parlant.* »

Librairie Lise & Moi — Vertou

« *Cet aventurier des mers n'en finit pas de remettre sa vie aux mains de l'océan. Vous allez embarquer avec un personnage digne d'un roman de Stevenson pour une lecture réjouissante.* »

Librairie Les Ombres Blanches — Toulouse

« *Un personnage sans compromis qui consacre tout son être à l'océan. C'est une vie qu'on ne voudrait pas quitter et qui incarne tout l'ailleurs dont nous avons besoin en ce moment.* »

Librairie Pax — Liège

« *Pyrate serait-il le dernier des flibustiers contemporains ? Tout est vrai dans ce récit d'aventures. Une vie à couper le souffle.* »

PRESSE

Initiales Magazine

« *Fabrice Chillet retrace le parcours de ce vagabond qui n'aura de cesse de vivre et naviguer sur les mers du monde entier. Une force tranquille, un homme droit, infatigable et toujours sur le pont... Cette ode vibrante et maritime est une leçon d'humilité, un hommage aux puissances de la nature.* »

Le Figaro Magazine

« *Ce beau livre possède les vertus d'une ration de survie par gros temps.* »

Mauvais Genres — France Culture

« *Un vrai tourbillon littéraire. Un abandon, on est pris corps et âme dans ce récit.* »

Le Télégramme

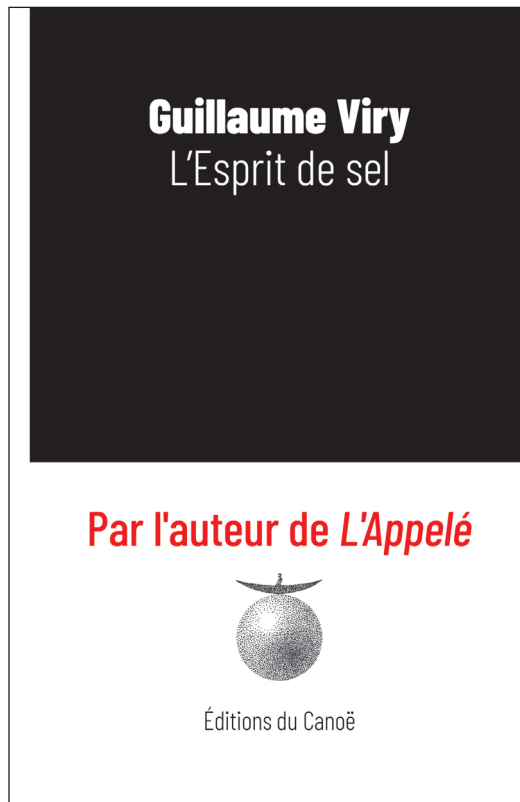
« *Plus qu'un roman, le livre est une ode à la mer et surtout un portrait, inspiré d'un authentique marin croisé dans un café du littoral trégorois.* »



Genre : roman
Format : 12 x 18,5 cm
Pages : 144
Prix : 16 €
ISBN : 978-2-487 558-14-4



Après *L'Appelé* qui a été fêté en librairie et dans les rencontres du 1^{er} roman de Chambéry, après les retombées du Prix des Lectrices et des Lecteurs des Bibliothèques de la Ville de Paris qui a été décerné au Grand Palais lors du Festival du Livre 2025, voici à nouveau Guillaume Viry sur le devant de la scène avec ce nouveau livre. Est-ce son expérience de comédien au théâtre ainsi que dans une cinquantaine de films et de séries – il a joué notamment chez Philippe Genty et Alain Guiraudie – qui nourrit l'écriture de ce texte qui oscille entre le récit, le poème et le drame ? Indubitablement, il a trouvé une façon d'écrire qui traduit une voix, une voix qui résonne longtemps après qu'on a refermé le livre.



14 janvier

C'est l'histoire d'une vie. Celle d'Ita, Ita Zitenfeld qui vend des harengs dans la petite ville de Sieradz où elle est née avec son père, Mendel et sa mère, Pessa. Ils sont pauvres. Ils sont juifs. Avec Jozeph, fils de Jacob qui vend des montres, elle rêve de partir, d'ouvrir une boutique à Lodz, Warsaw ou Gdansk et voir la mer. Mais après la mort du père, après la mort de la mère, quand elle est obligée de quitter Sieradz, après que Jozeph et après que Jacob, tous deux partis en Amérique, l'ont laissée seule, elle se demande où aller. Emportée au hasard des routes, elle se retrouve à Liège, Ostende, Bruxelles puis Paris avec ce dé à coudre dont sa mère Pessa l'a convaincue de ne jamais se défaire pour survivre.

L'histoire tragique qui se termine le 16 juillet 1942 à l'aube de la rafle du Vel d'Hiv ne dit rien du ton ni du rythme du récit, ni des silences, ni du fil de la narration dont le déroulé, tel un poème épique, avance et revient avec sa scansion et ses refrains. Un livre puissant qui semble construit sur une partition dont la musique intérieure charge tous les mots qui le composent.

les voix nous collent
les voix nous harponnent

alors soudain nous avons froid

*

Pessa a trouvé une place dans un atelier de couture
pas une place fixe une place en supplément pour le surplus de travail
c'est le jeudi
elle m'y emmène pour que j'apprenne
je dois apprendre en regardant
je regarde assise par terre dans un recoin
Pessa ne doit pas parler elle doit travailler
je regarde ses gestes la répétition consciencieuse de ses gestes
lorsqu'il fait nuit lorsque les autres couturières sont rentrées chez elles
je reste seule avec Pessa elle m'apprend encore
maintenant elle peut parler
elle me parle
elle m'explique la machine les rouages le ralentissement l'accélération elle m'indique les dangers de la machine

les autres jours à la maison elle me montre la couture
sans machine celle qui fait mal aux doigts
la voix de ma mère est calme
elle sait la douleur aux doigts
elle me dit que si je sais coudre
si je connais le dé
tout ira

si un jour tu dois partir Ita
pars avec ton dé
et tu pourras aller à n'importe quel endroit du monde
ce dé sera ta chance Ita
quand je ne serai plus là quand Mendel ne sera plus là
si tu dois partir
il le faudra un jour
je le crois
je crois qu'il le faudra
prends ce dé
ne l'oublie pas

Jozef travaille
il apprend le métier des montres
on se voit le soir quand il ne travaille pas
on parle
on a des projets

un grand projet
un magasin de couture et de montres pas ici à Sieradz
Sieradz est trop petit pour nous
nous ferons ça à Lodz ou à Warsaw ou
à Gdansk dit Jozef
imagine Ita
Ita imagine
Gdansk
tu verrais la mer puisqu'on y vivrait
on y serait à quelques mètres
sur l'immense digue de Gdansk
on vivrait là
on habitera à l'étage juste au-dessus de notre boutique
les meilleures affaires se font sur la digue là où la ville
entière vient se promener
nous ne serons pas n'importe où sur la digue nous de-
vrons être aussi proche que possible de l'avenue princi-
pale perpendiculaire à la digue c'est à cet endroit que les
promeneurs sont les plus nombreux

nuits après nuits le rêve de Gdansk prend la forme de
nos mots

Doucement ! **Matthieu Frou**

Doucement ! sonne comme un cri de colère ou de peur, un avertissement ou une claque. Ce titre dit aussi un peu de la langue que le narrateur entend lors d'un séjour humanitaire dans un village d'Afrique, où il observe avec une relative candeur la violence qui s'exerce sur le petit Ignace, l'observe le traverser aussi, et se souvient de celle qu'il porte en lui depuis l'enfance. Ausculter la violence qui court de l'adulte cogneur à l'enfant recevant les coups, les deux formant parfois une même personne, est un des programmes que se donne ce livre.

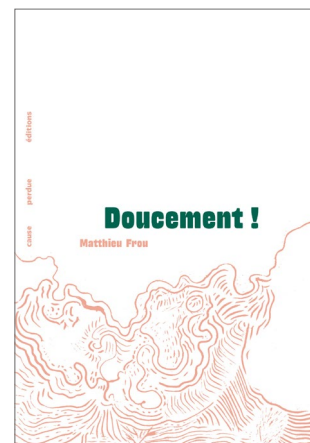
Résumé argumenté

Le narrateur, un jeune homme nommé Thomas, se rend dans un pays d'Afrique, probablement dans un contexte humanitaire. Il est accueilli à l'aéroport par Raoul, fondateur d'une association de prévention contre le SIDA, qui le conduit dans son village et sa famille. Il y rencontre sa femme Leslie, Victoire le bébé, Diane, la sœur de Leslie et Ignace, vague demi-frère de Raoul, sale gosse et souffre-douleur du village dominé par la figure de PAPA. Procédant par succession de scènes fragmentées, le récit met en miroir le présent et les souvenirs de Thomas, fasciné par la violence dont est victime Ignace tandis qu'il observe la sienne remonter à la surface.

Doucement ! explore les manifestations de la brutalité humaine avec une distance lucide et candide à la fois, sans condamner ni absoudre ses personnages, sans s'excepter lui-même de l'examen. Le voyage en Afrique offre au narrateur, à la fois témoin, victime et cogneur, l'occasion de se placer en position d'étrangeté et d'expérimentation, pour chercher à comprendre la violence dans toutes ses dimensions – émotionnelle, sensorielle, sociale. La structure fragmentée et non linéaire du récit permet de faire circuler la pulsion entre différentes temporalités et situations, renforçant son caractère omniprésent et insondable.

Thomas et ceux qui l'entourent utilisent la même langue et les mêmes mots mais les tournures et les significations ne sont pas les mêmes. Cette expérience d'étrangeté dans une même langue infuse le regard singulier qu'invente le roman, ni tout à fait celui de l'adulte lucide et distancié, ni celui de l'enfant subissant passivement. Il s'agit plutôt d'un regard d'« adulte-enfant », c'est-à-dire d'une conscience où les deux âges coexistent sans hiérarchie. Ce continuum temporel et émotionnel permet de faire dialoguer les perceptions, sans jamais trancher entre compréhension rationnelle et ressenti brut.

À travers le personnage de Thomas et son regard sur les faits observés et vécus, le texte questionne notre relation à une violence familiale souvent cachée, refoulée, taboue. Il ouvre ainsi un espace de réflexion sur les mécanismes qui traversent l'individu et la société, et sur la manière dont la littérature peut explorer ces zones d'ombre, là où les discours moraux et sociaux échouent souvent.



ISBN : 978-2-487871-05-2

Format : 13x19 cm

96 p.

Prix : 14 €

Parution : 14/01/2026

..... Né en 1982 à Vernon dans l'Eure, **Matthieu Frou** évolue au sein d'une meute de quatre garçons où la lutte pour le territoire, la dernière Danette et être prem's aux toilettes est impitoyable. En 1996 il s'installe à Lyon avec sa famille et rencontre son premier amour : la littérature. Mais ses parents voient cette relation d'un mauvais œil et le poussent dans les bras d'un parti plus sûr, les sciences de gestion. Ensemble ils s'ennuieront beaucoup – et séjourneront même en Allemagne. En 2007, Matthieu s'échappe et se réoriente progressivement vers le travail social. Cette nouvelle vie l'emmène au Bénin en 2009, d'où il tire la matière de ce récit. Il travaille actuellement en Protection de l'Enfance en Seine-Saint-Denis. Il chante aussi parfois, sous le pseudonyme Rétif. *Doucement !* est son premier roman.

Extraits choisis

Je suis assis par terre devant la maison, divinement inoccupé à tracer des dessins dans la terre avec un bâton quand PAPA apparaît au-dessus de moi et me demande :

Qu'est-ce que tu dessines ?

Un bonhomme.

Quel bonhomme ?

Comment ça ?

Je te demande : ton bonhomme là est-ce qu'il est blanc ou bien est-ce qu'il est noir ?

Je suis installé à table, attendant tranquillement que Raoul et Leslie me rejoignent pour dîner, quand Ignace apparaît. Celui-ci se dirige vers mon morceau de pain avec tant de naturel que je n'esquisse pas la moindre réaction lorsqu'il s'en saisit. Leslie arrive à ce moment-là, donne à Ignace une claque derrière la tête puis l'envoie au coin et aujourd'hui rien dans cette intervention ne me dérange.

Sûrement qu'un soir après le dîner mes parents étaient en train de terminer la vaisselle et mon père aura dit à ma mère tu sais je parlais avec un collègue depuis qu'ils ont acheté un martinet eh ben ils ont la paix à la maison ah oui mes parents en avaient un aura répondu ma mère ça coûte rien d'essayer qu'est-ce que t'en penses aura conclu mon père. Sûrement alors qu'un autre soir ma mère se sera organisée pour passer à la quincaillerie en sortant de son cabinet et qu'elle aura demandé avec un sourire enjôleur bonsoir monsieur pardon de vous déranger est-ce qu'à tout hasard vous auriez un martinet bien sûr alors j'ai ça c'est du bois brut avec du cuir véritable très bien il est à combien. Au moment de lui rendre la monnaie et de lui tendre le sac avec le martinet dedans le type aura dit ah c'est pas toujours facile les enfants et ma mère aura répondu en attrapant le sac ah non je vous le confirme et elle sera sortie dans un charmant éclat de rire en renversant la tête en arrière.

J'ai vu des enfants jeter leurs lignes de pêche dans les égouts.

Pour le dîner Leslie a préparé du poisson. De nos assiettes se dégage une odeur intense, évoquant à la fois les excréments et le poisson pourri. En outre, j'ai toujours à l'esprit l'image des enfants pêchant au-dessus des égouts. Pour gagner du temps, j'édifie dans mon assiette un barrage de purée contre la sauce. Mais Raoul, qui a une sorte de sixième sens pour ce qui peut me mettre dans l'embarras dit : Thomas n'aime pas le poisson.

Je n'ai alors pas d'autre choix que de leur expliquer les raisons de ma réticence et ils éclatent de rire, m'expliquant qu'ils se fournissent chez le poissonnier qui se fait lui-même livrer par camion frigorifique depuis la côte. Je me sens bête et Raoul ne laisse pas passer une si belle occasion de m'enfoncer, il faut poser les questions Thomas, il ne faut pas hésiter. Ça n'explique pas l'odeur terrible.

Notre déjeuner était copieux et Raoul dit qu'il a mangé fatigué. Nous utilisons la même langue et les mêmes mots pour des significations parfois si différentes que, par moments, il me semble que ma langue maternelle ne l'est plus tant que ça.

Quand je vois comment les gens se comportent avec Ignace et ce que moi-même je ressens à son égard je me demande s'il n'y a pas finalement, dans son isolement et la vulnérabilité qui en découle, quelque chose d'excitant.

On est chez ma copine Justine pour prendre le goûter après l'école on a trouvé des Prince dans la cuisine y a pas de parents dans les parages on joue avec son chaton Prunelle tout en écrasant des miettes de gâteau sur le tapis du salon il est tout petit et tellement mignon son chaton je suis jaloux j'aimerais qu'on ressente pour moi ce que je ressens pour lui.

Un jour que mon père frappait mon grand frère Vincent avec le martinet je me suis dit ça se voit qu'il a l'habitude il sait s'y prendre c'était presque de l'admiration. C'est vrai ça demande de l'habileté il faut tenir le manche correctement et viser les bonnes parties du corps le coude par exemple ça sert à rien par contre les bras les cuisses les fesses ça marche bien. Si on était en hiver mon père nous baissait le pantalon et disait tourne-toi pour avoir un bon angle d'attaque et enlève tes mains moi j'arrivais pas à les enlever c'était un réflexe elles se remettaient toujours entre mon corps et le martinet je pleurais d'humiliation autant que de douleur.

Le même été on est chez Roger un ami de mes parents qui possède un immense jardin avec une piscine. Je sais pas pourquoi mais y a toujours plein de filles terrifiantes chez lui genre adolescentes avec des seins je leur dis à peine bonjour.

Je viens de me baigner et j'ai envie d'aller aux toilettes mais ça voudrait dire traverser le salon où sont vautreées les adolescentes terrifiantes alors je décide de faire semblant d'aller me promener sur l'immense terrain et commence à pisser contre un muret en contrebas de la piscine. Y a juste ma tête qui dépasse un peu mais on ne me voit pas car il y a des arbres mon petit frère a flairé le coup j'aperçois son regard fourbe à travers les feuilles je lui fais signe de se taire il dit très fort pour que tous les invités entendent Thomas pourquoi tu fais pipi contre le muret alors qu'il y a des toilettes à l'intérieur.

J'ai trop honte je vais me promener quand je remonte j'essaie de prendre un air détaché je passe à côté de mon petit frère je fais mine de l'ignorer et lui fous un coup de poing au ventre évidemment il se met à hurler Roger me regarde sidéré.

Je vais me faire défoncer je le sais mais tant pis mon père met du temps à arriver parce qu'il doit faire le tour de la piscine je prends la décision de ne pas pleurer devant les adolescentes avec leurs seins qui sont sorties du salon pour voir ce que c'est que ce bordel.

Mon père s'approche je me concentre je prends une grosse baffe je sens mon cerveau bouger mon oreille bourdonner je pleure mais un tout petit peu quelques larmes-réflexes seulement j'éprouve un sentiment de fierté.



ISBN 978-2-940700-91-2



Hélice Hélas Editeur
Rue des Marronniers 20
CH-1800 Vevey
Tél.: ++41 21 922 90 20
litterature@helicehelas.org
www.helicehelas.org
> litterature@helicehelas.org

Distribution Suisse :

Servidis
Chemin des Chalets 7
CH-1279 Chavannes-de-
Bogis
Tél.: ++41 22 960 95 10
www.servidis.ch
> commande@servidis.ch

Distribution France -
Belgique :

Serendip-Livres
21bis, rue Arnold Géraux
FR - 93450 L'Île-St-Denis

Tél.: ++33 14 038 18 14
www.serendip-livres.fr

LA FABRIQUE DU MERVEILLEUX Nétonon Noël Ndjékéry

(Y) HÉLICE HÉLAS

Il y a fort longtemps, dans la lointaine principauté de Lara, une jeune courtisane mène une ascension fulgurante auprès du monarque Laoula. Subjuguant la cour, évinçant les autres épouses, remplaçant les conseillers, la reine Poudoudou règne par la terreur. En quelques lunes seulement, son contrôle sur le royaume est absolu et indéniable.

Cependant, dans la forêt primordiale, des rêves à l'état brut sont fabriqués, prêts à être livrés aux humains. Les arbres et les animaux s'unissent à la divinité Sou pour concocter des rêves de liberté, chargés de couleurs, d'insolite et de magie. Ces rêves venus tout droit de Lony, le monde qui nous habite, prennent vie dans Lokissy, le monde que nous habitons. Guiguili et Tipipi sauront en tirer parti pour renverser le tyran, éloigner les cauchemars et les ténèbres et améliorer la vie de tous et toutes. Mais que faire de ces rêves et du merveilleux une fois la paix et la prospérité revenues ?

À travers la fable, Nétonon Noël Ndjékéry propose une réflexion subtile sur la démocratie et son difficile maintien, mais aussi sur le Progrès et son usage raisonné. Un récit universel.

Biographie auteur

Nétonon Noël Ndjékéry est né à Moundou au Tchad et débute sa carrière d'auteur avec une première nouvelle publiée par Radio-France Internationale. Son précédent roman, *Il n'y a pas d'arc-en-ciel au Paradis* a reçu le Prix Hors concours 2022, le Grand prix d'Afrique noire 2023 et le Prix Hors frontières 2023.

—
Collection : Mycélium mi-raisin

Genre : Fable politique

Sujets abordés : Tyrannie ; Démocratie ; Rêve ; Magie ;

—
Format 145 x 185 cm, 140 pages

ISBN 978-2-940700-91-2

CHF 22 / EUR 18

Parution 14 janvier 2026

1.

Lony, le monde qui nous habite, est beaucoup plus vaste, beaucoup plus fantasque et beaucoup plus riche que *Lokissy*, le monde que nous habitons. Il nous est accessible uniquement par le rêve. Sou, notre dieu créateur lui-même, le préfère aux tribulations terrestres puisqu'il consomme le plus clair de son temps à dormir, à s'étourdir des hauts et des bas de cet univers fourmillant de fantaisies. Ce n'est qu'au creux de notre sommeil et nulle part ailleurs qu'il nous apparaît parfois sous les traits d'un ancêtre tutélaire.

Cependant, notre monde intérieur et le monde dans lequel nous évoluons ne fonctionnent ni chacun pour soi ni en vase clos. Bien au contraire ! De loin en loin, par inadvertance ou de son plein gré, Sou laisse surgir dans le premier telle curiosité propre au second et inversement. C'est ainsi qu'il nous arrive parfois de voir un serpent voler, d'entendre un arbre jouer en virtuose de la kora ou du balafon, de croiser un bébé à zébrures arc-en-ciel, de surprendre un faon filant le parfait amour avec une hyène ou toute autre étrangeté à laquelle notre quotidien ne nous a guère habitués.

L'un des principaux mérites de ces choses que nous qualifions d'extraordinaires est de nous rappeler combien nous sommes ignorants de nous-mêmes, combien le monde que nous habitons est contenu dans le monde qui nous habite.

2.

Il y a longtemps, si longtemps que les lunes écoulées sont plus nombreuses que les étoiles par limpide nuit de saison sèche, une de ces séries d'irruptions du rêve dans le réel s'est produite dans la principauté de Lara sous le règne légendaire du *mbaï*¹ Laoula.

Ce souverain avait élevé l'oisiveté en art de vivre. Il ne sacrifiait sa sueur qu'aux fêtes et aux chasses. Toute autre activité l'ennuyait à mourir. Aussi avait-il délégué la gestion des affaires publiques à sa septième épouse, la reine Poudoudou. Celle-ci les assumait avec une rouerie et un souci du rendement qui ne reculaient devant aucune cruauté. Peut-être était-elle déjà née avec une poitrine remplie de pierres ?

Toujours est-il que son cœur était gagné par une sécheresse croissante au fil de son ascension. Car pour arriver à se glisser dans la couche royale et s'y maintenir seize années de suite, elle avait dû remporter deux compétitions âprement disputées.

La première grande épreuve avait été la rude bataille pour rejoindre le prestigieux sérail du roi.

* * *

En ces temps-là, chaque fête des moissons s'ouvrait par le bal des jeunes filles en âge de se marier. Peu vêtues et les rondeurs finement soulignées par des colliers de cauris ou des tatouages au kaolin, les adolescentes traversaient Lara en chantant.

¹ Roi ou prince.

Elles retrouvaient sur la grand-place un orchestre dont la musique survoltée s'efforçait d'insuffler la patience à la cour au grand complet et à une foule aussi dense que fiévreuse de curiosité. Là, elles bondissaient à tour de rôle au milieu de l'attroupement et dansaient à se rompre les articulations. Elles ondulaient et tournoyaient jusqu'à frôler la transe.

La cérémonie visait à offrir aux nubiles la chance de trouver un bon, beau et brave prétendant. Toutefois, chacune d'elles n'avait le souffle suspendu qu'à l'espoir de séduire un seul des spectateurs : le roi lui-même. Une pratique introduite par Laoula dès son introduction faisait de plus flamber ces attentes. Afin qu'aucune classe d'âge ne se sente lésée, il s'était solennellement engagé à prendre une épouse ou, à la rigueur, une concubine à l'occasion de chaque parade annuelle.

Le monarque était certes le tout premier choix des postulantes. Cependant, celles qui échouaient à le séduire pouvaient toujours se rabattre sur les lots de consolation qu'étaient les conseillers royaux, les notables de tout poil et, en dernier ressort, les gens ordinaires.

La compétition s'annonçait à couteaux tirés l'année où la petite Poudoudou fut enfin en âge d'y participer. Celle-ci disposait certes d'un regard, d'un sourire et d'un galbe de nature à ébranler la sérénité du plus hiératique masque d'ancêtre. Mais les parieurs ne la classaient même pas dans le tiercé de tête. Accourues de partout, des filles, toutes plus ravissantes les unes que les autres, affolaient les cœurs et attisaient les convoitises de leur silhouette frisant la perfection. Si elles n'étaient pas constamment chaperonnées par

leur mère, on aurait cru que Sou, notre dieu créateur, avait laissé certaines d'entre elles s'échapper directement de son propre sérail situé au cœur du fabuleux monde des rêves.

Malgré la persistance de la rumeur à lui refuser la moindre chance de l'emporter, Poudoudou ne cessait d'opposer aux pronostics qui lui étaient défavorables cette moue légèrement moqueuse qui signifiait :

« Vous me sous-estimez, pauvres gens ! Mais vous ne perdez rien pour attendre. »

Qu'est-ce qui pouvait bien nourrir cette assurance à la limite de l'effronterie chez une fille susceptible de se hisser au mieux à la place d'avant-dernière dauphine ?

Quoi qu'il en soit, elle avait vu le jour dans une de ces familles qui avaient toujours fourni des bras corvéables à merci ou accueillants sur commande à la noblesse locale ...

* * *

Le père de Poudoudou se nommait Kambogo. Il avait été longtemps l'herboriste le plus apprécié de Lara. Mais un incident tragique avait salement entaché sa carrière et sa réputation.

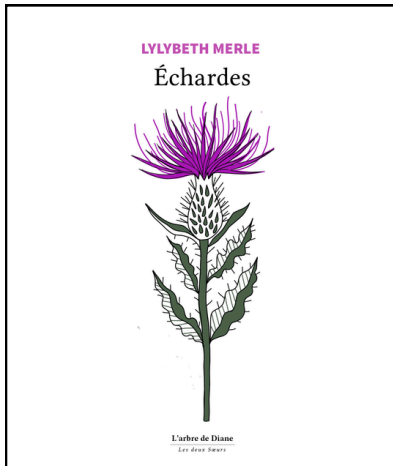
Le mbaï Tokariba, l'ascendant direct de Laoula, adorait les tisanes que Kambogo lui concoctait. Il ne se lassait pas d'en boire à toute heure. Il en tirait la santé et la vigueur qu'exigeaient ses éreintantes charges de prince polygame. Tout roulait rondement sous son régime aux rouages bien rodés.

Et puis subitement un soir, patatras ! Le goûteur de service au Palais, un trentenaire, dont la robustesse avait toujours mis

L'arbre de Diane scrute la littérature sous toutes ses formes, écrites, sonores et multimédia, et explore ses connexions avec d'autres disciplines.

La collection *Les deux Sœurs* entend révéler des voix issues des communautés de genre minorisées : celles qui s'identifient en tant que femmes, et ceux qui ne s'y retrouvent plus mais restent solidaires. Cette collection se veut complice dans le partage et dans les liens tissés avec des artistes et magicien-ne-s habitant poétiquement le monde d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

Annnonce de parution



Lylybeth Merle Écharde Journal poétique

Date de sortie : février 2026
ISBN : 978-2-930822-41-9
Format : 15 x 18 cm
Prix : 15€
Volume : 120 pages
Conception graphique : Meriem Steiner

Il y a cinq ans, **Lylybeth Merle** commence à se questionner. Elle défait l'identité de genre garçon imposée à son corps et découvre, dans ce bouleversement, une version d'elle-même plus vaste. Elle effleure alors une émotion neuve : la Joie. Elle se met à écrire : l'origine de son prénom, ses mains vernies devenues plumes, la guérison de son regard sur son corps. Mais en affirmant son genre, elle affronte de nouvelles violences — celles qu'une société réserve au féminin.

Alors elle continue d'écrire. Pour témoigner, transformer, accompagner.

Dans *Écharde*, Lylybeth Merle tisse un conte écoqueer transféministe, entre poèmes, souvenirs et rituels. Elle explore la forêt et le genre, les relations familiales — mère attentive, tante conseillère, père perdu, grand-mère disparue. Elle traverse sa transition avec humour et lucidité, ouvrant un chemin de résilience.

Peu à peu, la forêt devient refuge. Lieu sans genre ni jugement. Lieu pour panser, penser, s'éveiller. Et rêver d'autres possibles.

Mots-clés

Journal poétique, transidentité, écoqueer, poésie, féminisme, autobiographique, famille, *care*

Livres connexes

Bo Rainotte, *Biche boy*
Joanna Foliveli, *Devenir*
Kim de l'Horizon, *Hêtre pourpre*
Tal Madesta, *La fin des monstres - récit d'une trajectoire trans*

Biographie

Née à Strasbourg en 1991, **Lylybeth Merle** est autrice, metteuse en scène, performeuse Drag et militante Queer. Après une formation en art dramatique à l'INSAS, elle se découvre un amour pour le cabaret. Elle monte *Hippocampe* en 2023, *LILITH(s)* en 2022 et tourne la forme itinérante *Cabaret Poème* depuis 2023. Dans ses créations, elle allie l'intime au poétique et défend le *care* pour se reconnecter à soi et au monde ; la vulnérabilité comme puissance transformatrice et le partage des vécus pour se découvrir collective.

Issue d'un milieu queer et underground, elle explore le paysage culturel institutionnalisé et travaille à tisser des ponts entre différents espaces et différents publics pour récréer un lien qui lui semble trop souvent fragile. Avec ses textes, elle s'adresse à ceux dont le parcours, les expériences et les mésaventures sont similaires, afin de contrer la sensation d'enfermement et de solitude. Et plus encore, elle souhaite se relier à ceux qui ne savent pas. Ceux qui voudraient découvrir, apprendre, se questionner ensemble.

Extrait

Je me rappelle des paons timides
que j'allais admirer chez ma grand-mère
Un voisin, bedaine et cheveux blancs
- possiblement le fou du village -
tenait un enclos sur la montagne
en haut

juste sous le monument aux morts
Des chèvres
des cochons
des chiens
et des paons

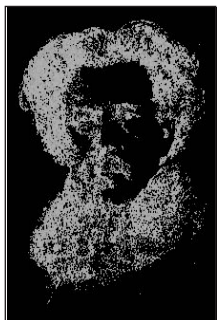
À chaque visite
je montais le chemin rocailleux
tombais et m'égratignais les genoux
ma joie toujours la même
Leon Leon, qu'ils hurlaient

Léonore,
c'est le prénom de ma grand-mère

*Mamie,
te souviens-tu,
des plumes que je ramassais, haut parmis les roches
sur ta table de bois épais,
nous en faisons des bouquets, ensemble ?*



Crédits photo : XXXXXs



L'AUTEUR

d'aucune aube

-
Roman

« Entends le désordre des anciens mots qui se brisent avant même d'ébranler la mémoire. Les lèvres voudraient accueillir une dernière fois les phrases du père pour mieux les abattre, et c'est le vide qui s'y jette. Toi l'odeur des photos brûlées, tu n'es plus qu'un souvenir comme un autre. On parie sur un déluge et ne vient que la pudeur d'un soupir. Mais il manque encore quelque chose. »

Un narrateur nous confesse avec ardeur son enfance trouble, piégé dans ce « petit paradis » qui n'est autre qu'une maison isolée, habitée par un père artiste aux pratiques sans limite et d'une mère entièrement à son service. L'œuvre du père est totale, elle s'inscrit dans la vie, à coups de lame, de sécrétions et d'innommable, transformant le narrateur dès sa naissance en matière première des mises en scène photographiques dévoyées du père. Une jeunesse hors-normes, qui va poser des questions métaphysiques et nous confronter aux limites de la morale dans l'Art. La hauteur du verbe et des images crée ici un trouble esthétique et une sorte de frisson poétique, totalement libéré de lourdeur, qui fait de ce roman un texte inclassable et incandescent.

Parution : février 2026

Prix ttc : 13 euros

Nombre de pages : 64 pages

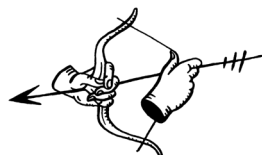
Format : 13 x 18 cm

Isbn : 9782956166061

DISTRIBUTION

Nos livres sont distribués et diffusés en France et Benelux par *Serendip Livres*, par *Servidis* en Suisse et *DIMEDIA* au Canada.

N'hésitez pas à nous contacter pour toute demande de service de presse ou d'organisation d'événement.



WWW.LATTEINTE.COM

7 avenue de Blida 57000 Metz / camille@latteinte.com / 06 99 19 69 26



La clé
à molette

art | littérature

Parution octobre 2025

ISBN: 979-10-91189-33-0



—
Frédérique Germanaud

—
240 pages

Format: 12,5 x 19 cm

Poids théorique: 270 gr

Prix: 18 €

—
Genre:

Récit

CLIL: 3641

—
Mots-clés:

Conte, féminisme, autobiographie

—
Collection Théodolite

*La collection Théodolite se consacre au
paysage et au sentiment de la nature,
avec des incursions en poésie.*

—
Couverture: Nadia Diz Grana

—
www.lacleamolette.fr

Contact: Alain Poncet

06 70 31 36 50

lcam@orange.fr

—
Diffusion - Distribution:

Serendip livres

commandes@serendip-livres.fr

www.serendip-livres.fr

21 bis rue Arnold Géraux

93450 L'ILE-SAINT-DENIS

Tél. 01 40 38 18 14

gencod dilicom: 3019000119404

La douzième fée

La baraque sombre était un peu un ventre, une coque tendue avec un jardin buissonnant, une coque silencieuse, hormis les chants d'oiseaux. Elle me porterait, me nourrirait, me protégerait. Un jour je renaîtrais.

★

Il y avait là un grand et bel arbre couvert des poires les plus merveilleuses, elle grimpa entre les branches, aussi lestement qu'un écureuil, et le prince ne sut pas où elle avait passé. (Cendrillon)

En empruntant les détours et les images du conte, Frédérique Germanaud interroge, de façon lumineuse, le désir, la littérature, l'habitus, la fécondité et la terreur magique de vivre.



La clé
à molette

art | littérature

Parution octobre 2025

ISBN: 979-10-91189-33-0



Frédérique Germanaud est une auteure rare dont le sujet semble être la solitude, ou le rapport de l'intime à l'existence. Après « Courir à l'Aube » et « Journal pauvre » publiés à la Clé à molette, elle quitte son travail salarié pour se consacrer à plein temps à l'écriture. En 2020 paraît un roman épique « Le bruit de la liberté ». *La douzième fée* marque son retour au récit, son genre de prédilection.

L'auteure a bénéficié d'une bourse du CNL pour l'écriture de ce livre.

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE



Extrait (épreuves non corrigées)

Il y avait autrefois un roi et une reine qui disaient chaque jour « Ah, que ne pouvons-nous avoir un enfant ! » et jamais il ne leur en venait.

Au mois de juillet 2000, j'ouvris pour la première fois la porte du jardin, un portillon de bois plein, un peu de guingois et couvert d'une peinture blanche qui s'écaillait. Une grosse clé côté ruelle, une clenche métallique côté jardin, une murette, trois marches de pierre. L'aventure d'un pêcher couvert de fruits, d'un tapis de myosotis, de buissons de groseilliers. L'aventure dans une poche de verts foisonnants, nichée au cœur de la ville. Je pensai à Colette, les loquets, les palissades, les puits, les treilles. Ça vieillissait et s'offrait de continuer à vieillir avec moi sous un ciel impeccable. J'étanchai d'un coup ma soif (lectures d'enfance, chasse au trésor, abandon sur une île ; lectures d'adulte, Paradou, Salon des Berces, canopées).

Je jetai à peine un coup d'œil à l'intérieur de la maison, à son rez-de-chaussée sombre, au parquet à l'étage. Là-haut, deux fenêtres s'ouvraient sur une exubérante glycine. Je n'en demandai pas plus. L'homme qui me faisait découvrir les lieux respectait mon silence. Il me laissait observer, restait en retrait, attentif à ne pas me troubler davantage. Je me souviens de lui. Il portait une



Extrait (épreuves non corrigées)

abondante chevelure blanche, il était grand, très grand, très mince. Il aurait pu être mon père. Il gardait à la main le trousseau de clés. Il savait mon désir de le lui voler.

Je m'endettaï.

Je devins propriétaire.

Ce pli de cité à l'abri des regards fonda mon désir d'écriture. Je ne le savais pas encore. Lors de la visite accompagnée de l'agent immobilier, je vidai discrètement le fond de mes poches dans le carré de terre devant la baie vitrée. Un épi de blé émietté et trois graines de tournesol, dont je faisais alors grande consommation, marqueraient mon territoire et mon avenir.

★

Vingt-sept agendas, une douzaine de carnets et autant de cahiers se serrent en désordre au bas d'une armoire ancienne. Combien de pages dans ce tiroir fermé à clé? Ma vie, depuis que j'ai quitté le domicile parental. C'est à la fois beaucoup, et dérisoire. Ça tient dans une petite valise, et ça s'abandonne aussi facilement que ça se transporte. C'est fragile: un seau d'eau, la flamme d'un briquet, et ma vie disparaît.

Je vais rarement au tiroir. J'y cherche parfois une date, un évènement, un détail. J'ouvre la lourde porte qui grince sur ses gonds, j'ouvre le tiroir de bois blond



Extrait (épreuves non corrigées)

et fouille dans les papiers entassés sans soin ni ordre, brassant les années, les souvenirs oubliés, les périodes troublées. Certains agendas semblent presque neufs. Des carnets tombent en loque. Je ne sais si leur état reflète ma vie d'alors (ruinée ou en ordre, je bascule facilement de l'un à l'autre).

Je sortis ce soir une pile d'agendas. Je les passai en revue, les feuilletai au hasard pendant que Nick Cave me déchirait le cœur. Ghosteen, un de ses plus beaux albums. I'm beside you. Personne à mes côtés dans la nuit qui tombait. Je décapsulai une bière, la pièce s'assombrissait. Des rendez-vous oubliés. Des notes que je ne parvenais plus à déchiffrer. La facture d'une réparation d'ordinateur. 2007. Un feuillet plié en quatre, des résultats d'analyse de sang en 2010. Je farfouillais dans tout ce passé, je perdais mon temps.

Vers 21 heures, je retournai au tiroir chercher l'année 2000. Je sortis tout le fatras de cahiers, de carnets de lettres. M'impatientai. Où se trouvait donc cette fichue année, l'une des plus importantes de ma vie? Ce fut bientôt un capharnaüm de papiers éparpillés dans la pièce. Dépitée, je passai à la cuisine, mis une casserole d'eau à chauffer. Revins, empilai les agendas.

Toutes les années, depuis 1986, s'y trouvaient. Toutes, sauf l'année 2000, celle où je m'installai dans la petite maison fleurie. Un trou dans le temps. Déçue mais pas surprise. Ainsi de décisives périodes de nos vies ne laissent pas trace dans les sanctuaires qui leur sont dédiés.

LA MÊME EN PIRE

Eugénie Zély

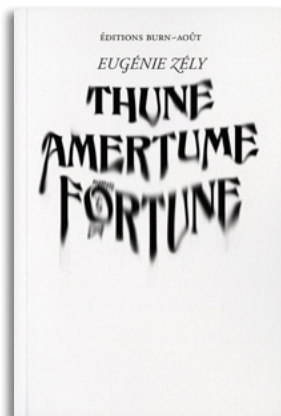
- **Format (mm)** 120 x 180
- **Nombre de pages** 244
- **Prix (€)** +/- 15 euros
- **ISBN** 9782493534279
- **Relecteurice (s)** Coralie Guillaubez
- **Parution** mars 2026

La même en pire est le deuxième roman d'Eugénie Zély. Elle y continue le travail engagé avec *Thune Amertume Fortune* en creusant toujours plus les motifs qui l'obsèdent : la vie en zone rurale, la précarité et les rapports de classe, la possibilité d'un bouleversement politique, intime comme global, et le lien nécessaire entre un tel bouleversement et les manières de l'écrire, d'écire. Puisant dans la littérature de genre, *La même en pire* est un texte littéraire à la jonction entre roman policier, autofiction et théorie féministe marxiste chaque genre nourrissant les autres.

Madison a disparu. Madison s'est suicidée. Madison a été assassinée. Huit femmes sont réunies dans un appartement avec l'incertitude de ce qui est arrivé à leur amie Madison. Au fur et à mesure du temps, elles penchent tantôt du côté du suicide, tantôt de la disparition, tantôt de l'assassinat. Il y a Kamila la mère de Madison, Cécile, une détective privée, Eva la mère de la narratrice, Lola une tiktokeuse muette, Hilary une obsédée de violence, Sophie autrice et épouse de G. emprisonné pour avoir tué deux DRH et une conseillère France Travail, Alexandra une entrepreneuse et la narratrice. Elles se connaissaient depuis plusieurs années, en effet Madison avait une très grande maison, un taudis immense qu'elle louait grâce à l'argent du travail du sexe. Elle avait installé des caméras qui la filmait 24 heure sur 24, elle retransmettait sur un site de cam girl, des hommes payaient pour la voir se masturber, faire la cuisine, ou pour parler avec elle via l'interface de chat. Madison a recueilli chacune des personnages pour diverses raisons : de l'incarcération du mari de Sophie qui l'a laissé sans ressource à la transition de Lola qui s'est vue mettre dehors par ses parents. La vie commune dans cette maison située dans une zone rurale française les a liées pour toujours bien qu'après ça elles n'aient plus passé de temps toutes ensemble jusqu'à la disparition de Madison.

À propos de l'auteur

Eugénie Zély est artiste et autrice. Elle a publié *Thune amertume fortune* (Burn~Août, 2022) et elle dirige la revue *C'est les vacances* (Burn~Août, n°1 2023, n°2 2024, n°3 2025). Elle écrit régulièrement des textes critiques pour des artistes et des expositions ce qui lui a valu de remporter le prix Pierre Giquel de la critique d'art 2023. Elle est nouvellement docteurante en recherche et création artistiques et prépare une thèse sur la refonte ontologique du concept de personnage dans la littérature contemporaine.



Thune amertume fortune, 2022



Thèmes abordés : Littérature, théorie littéraire, amour, sorrorité, violence sociale

Ouvrages similaire

- *La mort de C.*, Gabrielle Wittkop, Gallimard, 2025
- *Le nécrophile*, Gabrielle Wittkop, Régine Deforges, 1972
- *Les dangers de fumer au lit*, Mariana Enriquez, Sous-sol, 2023
- *Le créateur de poupée*, Nina Allan, 2022



Origine du roman

J'ai [Eugénie Zély] grandi dans la zone rurale dans laquelle je vis encore. J'y suis née et j'y suis restée. De cette enfance violente, parfois heureuse, je garde: la vie partagée avec les 9 enfants des amis de mes parents, toujours dehors, toujours ensemble. Les classes populaires rurales c'est à dire: l'odeur de l'andouillette grillée près du terrain de pétanque, c'est-à-dire l'amour parental qui ressemble à une gifle qu'on te donne parce que tu as tes règles pour la première fois. Toujours en fuite, pour distancer la violence, toujours de retour parce que chaque chemin emprunté est une boucle qui nous ramène là. Je garde: survivre, vivre, le sucre et le gras, la sueur et le temps qui passe interminable, la vulgarité et le désir de fuite et le souvenir d'un de ces 9 enfants qui meurt vers 22 ans. Il s'est passé une dizaine de jours avant que le corps de mon ami soit retrouvé. Dix jours où il n'était ni assassiné, ni suicidé, ni parti, mais tout à la fois. C'était l'été, son corps a été retrouvé. Il s'était tiré une balle dans la tête avec le 22 long rifle de son père. L'enquête a conclu à un suicide auquel je peine encore à croire. En septembre je suis repartie dans la ville où je faisais mes études, là où j'ai vécu dans un appartement où le quotidien était à la fois celui d'étudiantes en art, et celui de filles des classes populaires qui stockent quelques kilos de drogue pour le compte d'un dealer, pour payer le loyer. J'ai finalement déménagé de cet appartement, puis de cette ville pour me réinstaller dans la zone rurale où je suis née. Ce roman donne une forme aux différentes rencontres et événements de la dizaine d'années écoulées.

EXTRAIT 1

La fiction permet de faire cohabiter plusieurs temps, et là où nous sommes, le fait que nous traversons le temps (de petites traversées anecdotiques, des vies individuelles que d'autres que moi s'évertuent à séparer, et patiemment je replace ces temps non comme ils sont vécus, mais à partir de ce avec quoi ils sont reliés), essayer de le faire, hésiter entre métanarrations, science-fiction et fantastique, opter pour un sous-genre: policier, décider que ce soit difficile ou décider que ce soit confortable. Voilà ce que j'ai à proposer, le mieux que je puisse donner: les structures narratologiques et les figures de style, des éléments de fiction et non des éléments d'analyse, des composantes du crime, des composantes du rêve, du cauchemar, actives dans le pacte narratif. Donnez-moi la main, votre main, je l'embrasse, synecdotique je vous mange. Est-ce que c'est du sexe? De l'amour ou un meurtre? À un moment j'ai cru que la littérature de genre n'avait de raison que le divertissement, j'ai compris, à force, que presque rien ne se dit bien, qu'il faut entourloupier, que l'autofiction, pire encore l'autobiographie et le témoignage ont moins de rapports avec la vérité que maman qui n'existe pas et qui a quelque chose à nous dire.



La revue
C'est les vacances
dirigée par
Eugénie Zélye



En 2023, Eugénie Zély a été lauréate du **Prix Pierre Giquel de la critique d'art 2023**, pour la tonalité et le style de ses textes critiques qui relient une recherche littéraire à un travail plastique et témoignent d'un engagement inventif et original dans une pensée et pratique du texte.

Extirpons-lui et revenons en aux faits.

Nous ne savons ni si Madison est morte ni si elle a disparu. Nous sommes réunies pour la pleurer et pour trouver qui a fait ça, qui a fait quoi, qui quoi quand où comment, à titre personnel je suis obsédée par pourquoi c'est arrivé et pourquoi tout ce temps pour se parler de ça.

Maman dans un souffle désespéré, maman fantasmée, aimée: je m'appelle Eva, je n'ai pas toujours été une mère et je n'ai clairement jamais aspiré à cette vie. D'ailleurs, je n'aime qu'à moitié ma fille et ayant été brisée par ma propre mère, j'aimerais autant qu'elle s'occupe de moi que m'occuper d'elle. Je ne parle pas des pères, rien à dire. Le mien est mort jeune, le sien est en perpétuelle dissociation. Parfois aimant, parfois violent. Au petit bonheur la chance comme on dit! Ahaha. Lola filme un tiktok pendant que maman dit ça, elle a trouvé le temps de se faire une full face. Caméra avant juste derrière Eva qui va se mettre à pleurer. Alexandra demande à Lola d'arrêter, Lola s'en fout, elle ne parle pas, elle est tellement belle, ça l'excite de se voir comme ça, elle se demande quand elle va pouvoir quitter la pièce pour se branler discrètement. Eva se sent toujours victime et peut-être bien qu'elle l'est. Quelque chose d'as-

sez remarquable bien que ce soit sûrement banal (pas dans cette pièce, la plupart d'entre elles entretiennent avec la culpabilité et la responsabilité des relations difficiles) est qu'elle est définitivement persuadée de n'être coupable de rien. Parfois elle évoque telle ou telle responsabilité dans une situation, mais dû soit à une mauvaise compréhension de la situation décrite soit à un effet de manipulation mal élaboré, il est très facile de se rendre compte à quel point le sentiment d'injustice qui l'accable la rend incapable de la moindre empathie. Elle est isolée avec sa douleur. Lola si elle parlait, dirait que c'est générationnel. Hillary est en colère, nous n'avons même pas encore ouvert une bouteille, servi un café, mangé rien.

Notre vision pourrait se brouiller et nous pourrions déjà retourner dans la vie de l'une ou de l'autre, c'est si facile de se détourner d'Eva, nous n'avons aucune envie de l'entendre. Démêler dans ses plaintes ce qui pourrait bien exister de de vérité, pourquoi faire, rien ne saurait vraiment la soulager, et ses paroles nous dégradent.

Elle dit que là d'où nous venons nous donnons naissance à des bébés sans bras parce qu'on les porte trop près des vignes ou alors qu'on se tire une balle dans la tête avant 25 ans, dans une clairière, dans ce qui reste de forêt. Elle demande si nous avons eu des enfances violentes ? Est-ce que c'est ce qui est arrivé à Madison ? On dirait que non, la violence chez nous serait se donner la mort un après-midi de juillet avec le fusil de chasse de son père et le reste : c'est la vie. Ou alors ce serait disparaître, ou ce serait être assassiné. Quoiqu'il en soit, on en est là, Madison a disparu, Madison s'est suicidé, Madison a été assassinée. Tous les énoncés sont vrais. À chacune de choisir celui qu'elle préfère, celui qui s'arrange le mieux avec le récit de son existence. Le reste de ce récit, des petites conversations à l'apéritif, un pastis, des belins, comment tel oncle a violé telle nièce, comment tel père dit à telle fille combien il la méprise cette pute, comment telle mère regrette la naissance de tel enfant, d'autres choses, tel enfant secoué par telle nourrice. Ça dit je. Parfois, ça pleure. On se recoiffe, on danse, on joue aux dames. En rouge et noir j'exhiberai ma peur j'irai plus haut que ces montagnes de douleurs. On finit toujours par participer à la violence, d'un côté, de l'autre, le plus souvent au milieu. Mais surtout on y survit et on le transmet. Est-ce la voix d'Eva qu'on vient d'entendre ?

Eva ne pleure jamais, elle pleurniche beaucoup, je pense qu'elle a de la peine. Maman a de la peine, elle voudrait qu'on s'occupe d'elle, que ses plaintes soient entendues. Maman est mon rocher ou plutôt ses plaintes, je suis Sisyphe, punie pour avoir construit un bien trop grand palais pour une fille comme moi. Quand j'arrive au bout de ses raisons, elle en trouve de nouvelles et je meurs d'épuisement. Plutôt je

souhaite sa mort. Je souhaite que Sophie ou Kamila n'importe laquelle, une assez gentille pour supporter ça, la récupère. Et dans un coin je me moque d'elle avec Hillary, personne ne nous entend, Hillary lèche mes plaies avec son indifférence dégueulasse au sort d'Eva. Je souris, je sirote, je suis reconnaissante.

EXTRAIT 2

Il y a longtemps que ma mère est morte
je ne suis pas certaine de l'avoir connu
comment le dire autrement

Qui elle était avant

Avant quoi

marque l'écart entre ce qu'elle était et ce qu'elle
aurait pu devenir

Maintenant que tant de temps est passé

Ce qu'elle est devenue compte moins que ce qu'elle
aurait pu devenir

Pourtant : je sens ce qui est mort en elle.

Et c'est ce que j'ai considéré comme ma mère

Tout ce temps

Cette morte.

Quand j'étais enfant le fait qu'elle soit en morceau
et impossible à réunir me faisait la haïr Maintenant
ça me déprime

presque

ça me dégoûte

Pour le dire autrement, je pourrais vomir ou pleu-
rer de la même substance à sortir de ma bouche et
de mes yeux.

Hier, je suis passée la voir et ça sentait le pain chaud.

J'ai cru qu'elle avait cuisiné un gâteau parce que je
venais boire le café.

Évidemment non

Elle a même ri, je crois ça,

que j'ai trouvé ce rire charmant

Je commence à m'attacher à ces détails

Parce que je suis étrangère à elle, je n'imagine pas
que mon corps entier soit passé au travers d'elle

Je ne me reconnais nulle part,

est-ce qu'elle me voit passer à travers elle quand elle
me regarde ?

En ce moment quand je regarde mes mains je recon-
nais les siennes. Celles d'il y a quelques années : ai-je
pris les mains de ma mère enfant pour me rassu-
rer ? Ce geste ne me rappelle rien. J'imagine qu'on
oublie tout.

Donc ses mains de femme de 40 ans

Elle allait bien je crois

À 40 ans

Je dis ça à partir du souvenir d'une image

J'ai 30 ans et ma peau se tache comme celle de ma
mère et de mes tantes et pour savoir quelque chose
de nos vies (surtout des leurs)

j'écris (c'est-à-dire je lis des histoires de méchantes
petites bouseuses, de crevardes en zone rurale, de

femmes seules qui s'ennuient épuisées tant par la pauvreté (j'avais écrit: le manque) que par la violence des autres autour, enfin bon, on ne va pas se plaindre)
Parce que le fait marquant de mon enfance c'est de n'avoir été aimée par aucune femme et de n'en avoir aimé aucune.

EXTRAIT 3

Après ma mère, voici Madison, ce qu'elle dit, ce qu'elle laisse comme trace sur qui la croise.

Isolée et solitaire, je choisirais les images contre la lecture, je ne sais plus lire.

Je suis pour une vie intense

Pour une vie décrite et parlée.

Comment est-ce que je pourrais vous montrer que décrire et parler sont des émotions et des sentiments, Comme je te touche en te parlant.

Je me détruis

Je cherche à me détruire

Je ne suis ni affreusement malheureuse, ni incroyablement heureuse.

Mais je suis à côté de ces sentiments.

Je n'ai pas de rêve pas. Je cherche des solutions.

Je sais pertinemment ce que je veux faire.

Je sais que ma destruction a un objectif.

Vous pouvez vous sentir menacées par mon désir de destruction organisée, par

l'orchestration de cette chute disons structurelle.

Vous êtes pour le silence, et moi j'ai parlé.

Vous êtes pour le silence comme si éviter de ne rien dire c'était ça le silence.

Le crime visite le criminel, opère à sa place et s'en va de lui-même.

Elle crève en écrivant.

Elle est fière.

On pourrait commencer par une description de toutes les personnes présentes. Un certain nombre d'années séparent les faits de la fiction, les personnes des personnages. Je veux rendre compte de ce temps. Il traîne sur moi, a défini la forme de mon corps et celles de mes phrases. Je me suis dissoute dans ces années et maintenant je dois les décrire. Je sais de quoi je suis capable, je sais de quoi je suis coupable.

Elles entrent les unes après les autres dans l'appartement.

On voit le ciel, il est tout le temps bleu, la lumière : éblouissante. Elles vont rester enfermées là pendant un petit moment. Je veux dire, le soleil baigne cette pièce de lumière.

Vous avez été d'une lâcheté. Ça n'est plus tellement douloureux. Je vous regarde m'écouter et je voudrais vous tuer. Je veux que vos existences soient effacées de toutes les mémoires surtout de la mienne. La finesse de ces mains, vous les frottez les unes contre les autres, l'une contre un jean, contre la tasse, contre la matière tissée du canapé, j'entends ces frottements, ces bruits me soulagent.

J'ai vu ce que vous vouliez faire de moi, ce que vous vouliez me faire croire et me faire dire. Combien de temps pour réparer ça ? Et qui ?

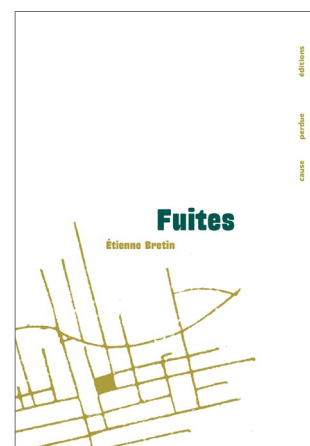
Fuites Étienne Bretin

La fiction d'Etienne Bretin couvre quelques semaines de la vie d'un militant écologiste lyonnais, dégonfleur de pneus de SUV. Elle dresse le contour sensible, contrasté, d'une jeunesse trop souvent fantasmée et réduite au cliché. D'aventures intérieures en actions physiques, d'illusions en crises de lucidité, le texte se pose en thriller urbain, témoignage sans fard d'une génération éprouvée, et saisie inédite de la ville de Lyon.

Résumé argumenté

Le narrateur, trentenaire résidant à Lyon, partage son temps entre son récent emploi de déménageur, les réunions d'une cellule de militants écologistes et les actions collectives de dégonflages de pneus de SUV. La première expédition nocturne, qui ouvre le roman et renseigne sur le déroulé technique d'une telle opération, remporte un succès médiatique : tout Lyon en parle. Une seconde, plus ambitieuse, s'organise pour surfer sur le buzz mais l'action prend une tournure délicate. Responsables et conscients de ce qu'ils provoquent, hostilité générale et récupération politicienne contre la mairie écologiste, le narrateur et trois autres activistes envisagent alors de déployer un gigantesque drapeau anti SUV sur une grue du chantier de construction d'une tour de 43 étages, en plein cœur de Lyon.

Ce premier roman évoque Lyon sous une touffeur permanente, de rue en rue, de parapets en grilles, le long du Rhône ou des couloirs de stationnement. Cette découverte physique de la ville, à fleur d'asphalte et au gré des déambulations des personnages, s'accroche à la cartographie émotionnelle et psychologique du narrateur et d'une partie de sa génération. Doutes, contradictions, peurs et adrénaline illuminent ce roman éminemment politique : le monde du travail, l'amitié et le collectif, l'évolution climatique, la quête de sens commun et l'incurie des luttes politiques se tressent ici crescendo, jusqu'à la séquence finale, action de haute volée aussi héroïque que dérisoire.



ISBN : 978-2-487871-06-9

Format : 13x19 cm

152 p.

Prix : 15 €

Parution : 20/03/2026

..... **Étienne Bretin** est né en 1994. Il a grandi dans l'Allier, a étudié à Lyon puis Paris, ne travaille pas dans la fonction publique par amour de l'État, s'agace de ne pas pouvoir consacrer plus de temps à ce qui lui plaît, voudrait être plus souple du dos.

Il fut lecteur précoce de *Guerre et Paix* mais exclusivement pour imiter le personnage d'*Into The Wild*. Aujourd'hui, il se souhaite plutôt la longévité de Tolstoï – qu'il aime pour de vrai.

Son premier roman, *Fuites*, ne se nourrit pas uniquement de la crainte écologique. Il a voulu faire quelque chose de son expérience de la ville, du plaisir pris à l'arpenter, à parfois jouer avec le mobilier urbain. Même si le texte n'est pas vraiment biographique, il y a glissé certains de ses vices.

Le pneu du SUV se contracte, sa gomme expire. Il suffit d'insérer quelque chose dans la valve. Sur une voiture elle est standard, de type Schrader, un petit tube de métal dans lequel un piston retient prisonnier l'air. La méthode est toute simple : on place une lentille dans le bouchon qu'on ne revisse qu'à moitié. A l'intérieur, la graine bloque l'extension complète du ressort. On évite d'utiliser des cailloux, certains ne rentrent pas dans le tube fileté ou appuient trop fort sur le piston, qui les éjecte. Avec les légumineuses il n'y a pas de raté. Mes poches en sont remplies. Leur forme varie mais leur taille est similaire. Petites, elles rentrent à tous les coups. Leur enveloppe absorbe la pression exercée dans l'embout et permet à l'air de quitter la vanne. Le chuintement est léger mais perceptible, le dégonflage du pneu met une heure, au bout de laquelle nous sommes déjà loin. Les lentilles s'occupent du reste, autonomes. On ne joue de rôle qu'au début, identifiant le SUV, son pneu et sa valve. Notre partie est brève, quelques regards, une flexion et un peu de minutie. Il faut aller vite, se mouvoir discrètement. Même dans le 6e, la nuit n'est pas si dépeuplée.

J'entends la chaîne tourner, les rayons ciseler l'air. Je me déplace mécaniquement. Arrêtées à chaque feu rouge, les rares voitures me voient passer comme un fantôme. La fatigue a effacé les couleurs de l'effort, je suis pâle, uniformément gris. Seule ma cuisse sanguinolente fait tache, je sens mes poils tirillés par la peau qui s'encroûte. Le fantôme est mortel finalement, et il ferait bien de se le rappeler avant de franchir le cours Gambetta dont le débit ne s'épuise jamais complètement. On va éviter de se faire peur. J'écarquille les yeux comme Djokovic à la réception d'un service. Je n'ai jamais vérifié les raisons tennistiques de sa mimique mais depuis je la singe.

Sur le reste du trajet mon vélo a contourné trois cadavres de pigeons. A l'évidence ils ont omis de s'inspirer du champion serbe. Je dis pigeons parce que la ville ne connaît de gros volatiles qu'eux ou presque. Aucun des caractères morphologiques n'a survécu au va-et-vient des voitures et des trams. Le bec, les pattes, le plumage

et la queue ont été compressés en une plaque sans strate, collée au bitume comme le marquage. Qui n'émeut qu'après réflexion, qu'après l'association entre l'image du pigeon et cette forme plane et sèche, à peine une chose. J'ai l'impression d'en voir de plus en plus. Les pigeons sont-ils plus bêtes qu'avant ? Collent-ils plus à l'asphalte ? Cet été les guêpes étaient plus nombreuses, engendrant beaucoup d'articles imputant ce phénomène au réchauffement climatique. Le sujet pigeon écrasé est moins documenté. Cinquième proposition google, Hervé, chauffeur de bus belge, se demande s'il est seul à remarquer un changement de comportement chez les pigeons, une soudaine disparition de leurs réflexes expliquant cette surmortalité.

Hervé tu n'es pas seul.

J'ouvre la portière, désangle le diable, attrape deux cartons derrière l'électroménager. Je les roule jusqu'à l'entrée. Le hall est sobre, tout en nuances de gris. Seules les boîtes aux lettres, noir brillant, réverbèrent la lumière. Avec des dates sous les noms, on les prendrait pour les cases où l'on met les cendres des morts. Un colombarium, m'apprend dans l'ascenseur mon téléphone. Une fois en haut il n'y a que deux portes dont l'une est entrouverte. L'homme qui m'accueille n'a pas trente ans. Je pense à moi le voyant, à ce que j'aurais pu devenir dans d'autres circonstances. Si j'avais été plus ambitieux dirait mon géniteur. Il est beau, plus que moi, il a la mâchoire saillante. Il me tend une poignée de main que je serre modérément fort, juste assez pour montrer que je suis le déménageur. Ça ne fait qu'un mois mais j'invoque quand même la hiérarchie des muscles. J'entre et dépose les deux cartons sur le parquet. Le prénom Alban, on peut se tutoyer, m'ouvre la baie-vitrée. Comme dans tous les nouveaux immeubles, le plafond de l'avant-dernier étage sert de terrasse au dernier. 30m², la taille de mon studio pour se dégourdir les jambes lorsqu'il fait beau, pour boire son café en regardant au loin. Autour, tous les appartements sont construits ainsi. Leurs toits-terrasses coupent le haut des bâtiments dont les promoteurs ont fait la même opération : à l'ultime étage j'ôte 25% de la surface

habitable, son prix au mètre carré prend 50%. En finance on appelle ça création de valeur.

Les trois types l'ont déjà fait, dégonfler des SUV, mais pas méthodiquement. Eux aussi en ont perçu la facilité, eux aussi désespèrent d'actions à mettre en œuvre. Ils le taisent mais leur corps en a marre de la retenue. J'abonde. Bloquer un dépôt Total ou un chantier Amazon requiert toujours les mêmes poses, le même rituel de la stase. Immobile, assis, debout, la police va venir on l'attend, on lui désobéit mais pacifiquement, elle finit par nous déplacer, elle palpe notre chaire, on contient la colère qui surgit au contact de sa main gantée. Sa main qu'on mordrait si l'on ne connaissait pas la peur – si on n'avait réellement rien à perdre.

La sonnette retentit de nouveau. On anticipe les flics mais c'est le voisin du dessous. Il se devait de monter, les soirées ne lui posent pas de problèmes mais là ça commence à faire, ça fait beaucoup de monde. Vous auriez pu prévenir. Il est très grand, il tutoie les deux mètres mais, comme moi, il ne sait pas donner de corps à son agacement. La grosse voix ne lui vient pas. On sent qu'il a du coffre mais qu'il a peur de l'utiliser. Son larynx ne vrombira pas. Embarrassé par son propre dérangement, il s'en ira, souriant. Dans son lit, incapable de trouver le sommeil, il se maudira de ne pas avoir été méchant. Plus tard on louera sa gentillesse. Lui se refera la scène, il s'imaginera secouer son interlocuteur désinvolte. Ouais désolé on va baisser la musique. C'est pas la musique putain c'est vos piétinements incessants. Et ne sois pas nonchalant. À l'état de nature je t'aurais bouffé.

L'interlocuteur désinvolte s'appelle Clément. Il est à XR, il proposait de dégonfler des SUV à Montchat. Il est un peu déçu qu'on n'aille pas là-bas. Je lui dis que rien ne l'empêche de s'en charger. Il trouvera peut-être des volontaires. Il m'avoue que ses parents, pharmaciens, y habitent. Ils ont une maison de ville et un joli jardin. On se moque gentiment de sa mauvaise conscience. Clément est attaché temporaire de recherche à la fac, en droit comme JB mais à Paris II. Il

prend souvent le TGV. J'écarquille exagérément les yeux. Les juristes d'Assas finissent fiscalistes, on les voit peu chez XR. Il me détrompe, il arrache des publicités avec un copain avocat d'affaires. D'ailleurs il est là ce soir. Il le cherche mais la cuisine offre peu de visibilité. J'aperçois Lucas. Sa nuque se raidit lorsqu'il est contrarié et là je la vois souple. Sarah n'est ni à ses côtés, ni à ceux de Louise. Je m'éloigne de Clément, je fais toutes les pièces de l'appartement. Sarah est partie, Elsa le confirme, ajoute un pourquoi qui n'attend pas de réponse et qui m'agace. Je retourne péniblement dans la cuisine. Je regarde mon portable. Aucun message sur l'écran d'accueil et il n'y a toujours pas de bières dans le frigo.

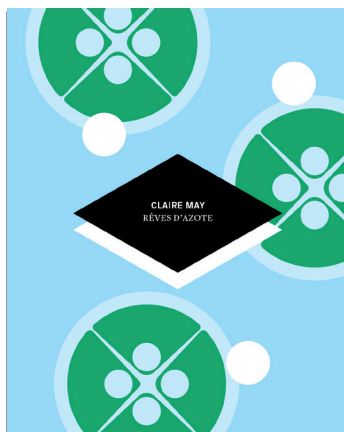
Je passe sous un portique qui, réduit à sa fonction ornementale, ne soulève pas de container. Ici on ne batèle plus rien. Les navires sont des péniches où l'on réside, où sur le pont on entrepose des chaises, une table, une guirlande lumineuse. L'ancienne sucrière leur fait de l'ombre, elle laisse s'échapper les sons d'une soirée house dont on voit, sur le toit, les danseurs en pause. Du bas on les aperçoit pantelant, les traits illuminés par leur smartphone. Aux battements que l'on discerne répond la boîte d'en face, le Azar, elle aussi n'étouffant qu'imparfaitement ses pulsations électroniques. Leurs parkings sont pleins. Il n'y a personne dehors, quelques lentilles persistent dans ma poche. À peine verts, des petits cercles secs, bombés. Des munitions minuscules.

Les pigeons marchent en staccato, secouant leur nuque. Ils ne m'avisent plus. Mes pensées ont fini par les indifférer, comme les indiffère le ridicule qu'on leur prête. Leur envol au passage d'une voiture ne semble que pur réflexe, réaction parfaitement adéquate à un événement dont ils ont probablement analysé la dangerosité. Je ne les verrai pas atterrir, ils remontent le toit des usines voisines. Leur silhouette ombrage les tôles, qui sous la chaleur ne gondolent pas. Elles rouilleront mais survivront au temps des hommes. Les machines qu'elles abritent auront cessé leur bruit. Plus de gaz, d'isotopes d'uranium, de carbone pour les éoliennes, de vapeur

à projeter sur les turbines qui, immobiles dans les centrales, ne fourniront plus d'électricité aux objets de mon espèce, autrefois riche mais disparue, remplacée par des reptiles dont le sang-froid bénit le chaud. Des varans, des iguanes. Des bêtes qu'on dit indifférente mais, si l'on regarde bien, inscrivant leur nom sur google et s'arrêtant un instant, on décèle le sourire. Je les imagine, impérieuses, se dorent les squames. Elles ponctueront leur immobilité de rares coups de langue. La chaleur floutera leur silhouette, comme dans les westerns qu'aucune caméra ne filmera plus.

Sitôt nos silhouettes sur la nacelle, Sarah se lève, prête à photographier l'exploit. Nous sommes trente mètres plus hauts, les bras congestionnés mais ça va. Lucas avait raison, la structure tangue au gré du vent qu'en bas nous croyions absent. Le léger balancier se complique de vibrations qu'on aurait bien du mal à différencier de nos tremblements. Des miens en tout cas. Le beau gosse pose une main sur la poignée de la cabine. Elle s'ouvre, on rentre. Du verre partout même sous les pieds, le treuil brinquebalé par les câbles qu'on voit à peine, lévitant au-dessus d'une ville dont on perçoit l'entièreté.

Évidemment tout est vertigineux, évidemment qu'atteignant le sol mon corps éclaterait. Fracturée ma colonne interromprait l'agonie. Ou l'inverse. En alpinisme on dit qu'il y a du gaz. Comme si le vide augmentait l'épaisseur de l'air. On comprend l'expression avec le palpitant qui s'emballe et les poumons comprimés. Le bras est attaché à la structure de la tour. Fixé au bord de l'étage, il la relie à la grue. Un petit pont qu'effectivement nous pourrions franchir. Un petit pont par lequel nous atteindrions le mât, l'échelle, par laquelle nous continuerions, nous gagnerions le sommet de la ville. Un petit pont assez large pour mes baskets. Je pourrais les y poser, faire dix pas et atteindre l'autre côté. Mais glissant je tombe, et si je tombe je meurs. J'ai le pas sûr, jamais je ne trébuche, d'ailleurs personne ne trébuche, enfin si mais c'est rare, on en voit peu et pourtant on s'en souvient puisqu'à chaque fois par politesse ou lâcheté on refrène un rire. Si je trébuche je meurs. Si je vacille je meurs, si je chancelle, si je dérape, si je m'endors, si je me déconcentre, si un oiseau m'attaque, si pris d'une envie de pisser je me retourne et bascule, je meurs. Je suis à une cause de l'ultime conséquence. Les types dont le parachute ne s'ouvre pas atterrissent parfois dans un arbre, un buisson même. De cent-cinquante mètres sur le béton on meurt. Atterrissant sur les fesses, le dos, les bras, les jambes, on meurt.



ISBN 978-2-940700-93-6



Hélice Hélas Editeur
Rue des Marronniers 20
CH-1800 Vevey
Tél.: ++41 21 922 90 20
litterature@helicehelas.org
www.helicehelas.org
> litterature@helicehelas.org

Distribution Suisse :

Servidis
Chemin des Chalets 7
CH-1279 Chavannes-de-Bogis
Tél.: ++41 22 960 95 10
www.servidis.ch
> commande@servidis.ch

Distribution France - Belgique :

Serendip-Livres
21bis, rue Arnold Géraux
FR - 93450 L'Île-St-Denis

Tél.: ++33 14 038 18 14
www.serendip-livres.fr

RÊVES D'AZOTE

Claire May

(Y)
HÉLICE HÉLAS

Dans un congélateur, six embryons patientent dans l'azote. Ils concentrent les rêves et les espoirs d'un jeune couple confronté à l'incapacité de procréer sans l'assistance de la science. Elle, médecin et humaniste, ne peut s'empêcher d'inscrire cette épreuve dans un rapport à soi et au récit que l'on se fait des autres. L'infertilité, ce n'est pas uniquement échouer à unir ses gènes et accueillir en son ventre la multiplication des cellules. La lecture d'*Au bonheur des morts* de la philosophe Vinciane Despret lui suggère une méthode et un autre regard pour appréhender leurs difficultés. Il faut mettre en récit, et surtout redonner une existence à ceux qui, déjà, nous précèdent et nous préviennent. Un séjour à Z., village balnéaire de la côte ligure, permettra de convoquer et tisser ensemble les défunts, les vivants, ceux que l'on étiquette comme « fous » ou ces patients condamnés par la maladie, et continuer d'espérer coûte que coûte réussir à donner une existence à ceux et celles encore à venir.

Dans ce roman de l'intime et du quotidien, Claire May excelle à raconter autrement l'infertilité, mais aussi la filiation, la folie et la malice qui façonnent les humains.

Biographie de l'autrice

D'origine belgo-suisse, Claire May poursuit une écriture du sensible et du changement de perspective sur le quotidien. Son premier roman, *Oostduinkerke* (2018) reçoit le prix SPG en 2019, et le Prix de la première œuvre francophone en 2020. *Rêves d'azote* est une enquête littéraire autour de l'infertilité et du lien de filiation.

—
Collection : Mycélium mi-raisin

Genre : Récit intimiste

Sujets abordés : Infertilité ; FIV ; Mort ; Folie ; Vinciane Despret

—
Format 145 x 185 cm, 192 pages

ISBN 978-2-940700-93-6

CHF 24 / EUR 20

Parution : 11 mars 2026

19 septembre 2023, déjà

J'étais au bord de l'eau avec l'homme que j'aime et nous attendions un enfant qui ne venait pas. Mon utérus était vide, mais heureusement, à la grâce d'hormones et d'aiguilles, six embryons patientaient sagement là-bas, dans un congélateur à Lausanne. Nos patrimoines génétiques s'étaient mélangés et c'était déjà une victoire. Tout restait encore à faire : implantation, croissance, accouchement. Je n'y pensais pas. Peut-être allais-je devenir maman. Mon espérance s'en tenait à ce possible et la mer était belle.

L'exil des voitures

Je me suis éveillée avec la nausée et ce constat : je ne suis pas enceinte. Au moins, la science m'apportait-elle cette certitude, renouvelée tous les matins depuis sept mois. Je ne serais pas enceinte, jamais, je veux dire, sans le concours d'icelle, la science, les hormones, le microscope, les pipettes et leur acrobatie.

L'année passée, à Z., j'y avais cru. Les règles avaient eu un jour de retard et je m'inventais des vomissements fictifs au-dessus d'une cuvette. Le test de grossesse était négatif : le test s'était trompé. Nous revenions de Florence où j'avais rencontré des Annonciations à tort et à travers. Pas assez folle pour me croire Marie, je l'étais assez pour voir dans un Botticelli d'heureux auspices. L'espoir avait eu raison de ma jugeote. Les premières traces brunes découvertes sur ma cuisse le lendemain n'y changèrent rien. Je dus me faire une raison quand les traces devinrent écarlates. Botticelli avait cette fois annoncé une hémorragie et les temps modernes n'étaient pas apostoliques. J'ai mis trois jours à me remettre de cette haute trahison picturale, sanglotant sans fin dans les bras de mon homme.

Or, ce matin, il dormait encore sous la pelure d'oignon qui nous servait de drap. Je me suis levée. Dans la cuisine, la cafetière italienne attendait chaleur et vapeur. Le gaz s'est teinté de bleu après l'incise d'une allumette. Quelques minutes plus tard, le café gloussait. J'en ai bu une tasse, absorbée par le panorama qui, d'année en année, demeurait fidèle : une large bande de ciel

étirée sur un aplat de mer, un golfe flottant, immobile, entre les deux. Le genre de paysages qu'on croise partout mais qui demeure unique. Sous les fenêtres, des trains passaient et on ne savait jamais trop, si c'était le train, si c'était la mer qui créait ce chant continu. L'appartement n'avait pas de jardin, seulement une terrasse, avec un bougainvillier en pot et un ridicule bout de gazon. La grand-tante avait jugé bon d'y planter un palmier nain. Problème, le palmier n'avait de nain que son tronc — ses racines lézardaient le béton des garages au-dessous. Elle n'avait pas pensé à ça, l'aïeule, mais on lui pardonne, car elle a rendu l'âme. Dans son cimetière, peut-être cultive-t-elle aussi l'espoir végétal d'exiler des voitures ?

Protocole de salle de bain

Nous étions alors le 19 août 2023. Le matin même avait eu lieu la ponction d'ovocytes. Les deux semaines précédentes, les injections d'hormones. Le protocole à suivre était précis.

Le réveil sonnait à 22 h 05. Il fallait descendre à la cave, où se trouvait la seringue. Celle-ci s'entrepouse d'ordinaire au réfrigérateur. Toutefois, dès la première utilisation, elle peut se conserver à l'air ambiant (5-25 °C). Cela veut-il dire qu'elle *doit* se conserver à l'air ambiant ? Le médecin nous a déconseillé le frigo : il ne faudrait pas que la seringue finisse comme un concombre gelé. Quant à l'assistante médicale, elle nous a avertis que la seringue n'aimait pas les changements brusques de température, le frigo restant toutefois envisageable. Une vidéo pharmaceutique nous a pourtant indiqué qu'il fallait sortir la seringue du frigo trente minutes avant utilisation, si toutefois nous la stockions au frigo. Mais la sortir du frigo, puis l'y reposer, n'était-ce pas occasionner, précisément, *un changement brusque de température* ?

Bref, nous avions opté pour la cave. Or, cette semaine-là, on annonçait une vague de chaleur en Suisse. Quelle température faisait-il dans notre sous-sol ? J'ai acheté un thermomètre. Il indiquait 23 °C. Trois degrés de plus et les hormones menaçaient de se dénaturer. Fallait-il remettre la seringue au frigo ? Ou alors, mettre des glaçons autour de la seringue dans la cave ? Mais les glaçons allaient fondre, risquant ainsi d'endommager le produit. Nous restâmes donc sur notre projet initial : la cave et c'est tout. Avec un œil affolé rivé au thermomètre.

Précisons ici que le produit coûtait 500 francs suisses. À la première utilisation, on devait purger la seringue de vingt-cinq unités. Nous avons fait la purge le premier soir. Avais-je bien tenu la seringue à la verticale ? Car, à la seconde utilisation, une bulle d'air apparaissait encore. Fallait-il refaire une purge ? Après un bref examen rationnel, nous décidâmes que oui. Vingt-cinq unités. La bulle d'air avait disparu. Mais cette bulle avait-elle bien disparu la veille ? Avais-je reçu l'entièreté de la dose ? Et le lendemain, que ferions-nous, le lendemain, s'il apparaissait une nouvelle bulle ? Allions nous devoir refaire une purge ? Rappelons que la seringue coûtait 500 francs suisses. Elle contenait neuf cents unités. Une purge de vingt-cinq unités valait donc :

$$\begin{aligned}\frac{x}{25} &= \frac{500}{900} \\ x &= \frac{25 \times 500}{900} \\ x &= 13,8 \approx 14 \text{ CHF}\end{aligned}$$

Nous usâmes de sang-froid : ce n'était pas grave, au pire, je ne recevrais pas l'exacte entièreté de la dose et il faudrait l'augmenter ou prolonger le processus, non ce n'était pas grave, me disait Frédéric avec une panique similaire à la mienne. Tous les soirs, nous redescendions à la cave dans un silence religieux, y déposer l'incalculable seringue.

Le plus simple, dans l'histoire, c'était la piqûre. À vingt-deux heures quinze, en culotte et T-shirt, assise sur le rebord de la baignoire. Il fallait se pincer un bout de gras et enfoncer l'aiguille. Frédéric avait une main posée sur mon épaule. Dehors, on entendait le cri de quelques jeunes avinés, que la canicule drainait vers les parcs. L'injection était indolore. À vingt-deux heures trente, j'allais me coucher, le ventre gorgé d'hormones et de promesses. Il s'agissait d'être en forme.

critique
littéraire

Genre : Beaux-livre, biographie, archives
Prix : € 35
ISBN : 978-2-9701038-7-5
Format fermé : 23 × 28 cm
Nombre de pages : 140
 167 archives reproduites en couleurs et 13
 photographies de la scénographie de l'exposition
 à la Fondation Jan Michalski
Textes : Frédéric Maget
 Imprimé en Suisse
 Reliure souple
Tirage : 1200 exemplaires
Date de parution : 2023



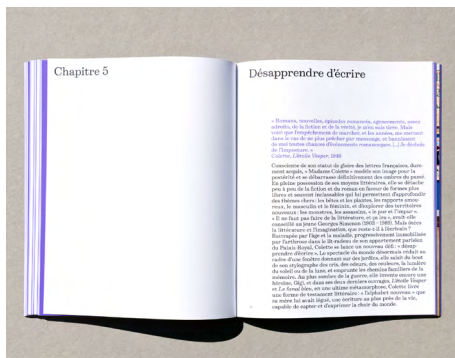
Romancière, mime, comédienne, journaliste, scénariste, publicitaire, à l'occasion marchande de produits de beauté, Colette (Saint-Sauveur-en Puisaye, 1873 – Paris, 1954) défie les normes et les classements.

Devenue écrivaine sans avoir voulu écrire, génie autodidacte, personnalité aux mille paradoxes, elle aborda en pionnière des thèmes inédits et inventa de nouveaux personnages de femmes, agissantes et désirantes. Sa liberté inconditionnelle suscita le scandale et fit d'elle une icône, une source d'inspiration pour des générations de lectrices et de lecteurs.

De la série des *Claudine* au *Fanal bleu*, redécouvrez la vie et l'œuvre de Colette à travers cent soixante-sept documents d'archives reproduits en couleurs – manuscrits, correspondances, photographies, premières éditions, revues – qui constituent ainsi un fil biographique en images et textes. Ces documents ont été sélectionnés et commentés par l'un des meilleurs spécialistes de Colette pour l'exposition *Colette, Écrire pouvoir écrire* qui s'était tenue à la Fondation Jan Michalski pour l'écriture et la littérature (Montricher, Suisse) à l'occasion du 150^e anniversaire de la naissance de l'écrivaine et qui a ensuite voyagé à Paris, au Grand Palais éphémère, dans le cadre du Salon international du livre rare et des arts graphiques en 2023.

Frédéric Maget

Enseignant, spécialiste de Colette, Frédéric Maget a consacré à l'écrivaine de nombreux articles et ouvrages parmi lesquels le cahier Colette (L'Herne, 2011 ; rééd. 2023), *Les 7 vies de Colette* (Flammarion, 2019) et *Notre Colette* (Flammarion, 2023). Il est président de la Société des amis de Colette et directeur de la maison natale de Colette à Saint-Sauveur-en-Puisaye (Yonne, France) qu'il a contribué à sauver et à restaurer. Engagé pour la reconnaissance de la place des femmes dans l'histoire littéraire, il a créé le Festival international des écrits de femmes et préside les Amis de Christine de Rivoire.





Genre : essai
Format : 13 x 21 cm
Pages : 592
Prix : 26 €
ISBN : 978-2-487-558-12-0



Lakis Proguidis est un essayiste français d'origine grecque. Son travail d'écrivain s'est centré sur l'esthétique du roman. Où, comment, pourquoi la forme romanesque s'est-elle imposée ? Il fait remonter l'origine à Rabelais, charnière entre l'héritage gréco-latin et la Renaissance. Il décide alors d'écrire trois essais autonomes où l'œuvre de Rabelais entre en résonance : le premier, *Rabelais, que le roman commence*, publié en 2017, fait entrer Kundera en écho. Ce volume a reçu le Grand prix de la critique littéraire du Pen Club en 2017 et a été finaliste du prix Roger Caillois. Le deuxième est le présent essai où le dialogue s'opère avec Witold Gombrowicz. Le dernier étudiera l'œuvre de Papadiamantis.

Il a consacré, sous la direction de Milan Kundera, une thèse à Papadiamantis et Boccace, qui a fait l'objet d'une publication aux Belles Lettres avec une importante préface de Kundera. On lui doit par ailleurs, chez Gallimard, *Un écrivain malgré la critique : essai sur l'œuvre de Witold Gombrowicz*.

Parallèlement, il dirige *L'Atelier du roman*, revue trimestrielle qu'il a fondée en 1993.

Lakis Proguidis L'Être et le roman

De Gombrowicz à Rabelais



Éditions du Canoë

15 octobre

L'Être et le roman est le deuxième essai d'une trilogie autour de Rabelais. L'auteur y examine « le corps romanesque » – le corps qui devient une catégorie esthétique dans l'art du roman. Que signifie « le corps romanesque » ? Un corps collectif constitué d'êtres fictifs que sont les personnages qui commencent à peupler l'imaginaire européen à partir du XVI^e siècle. Quelle nécessité psychique, spirituelle, civilisationnelle a présidé à l'émergence de ce corps dans notre imaginaire ? Proguidis y voit une dimension de l'être humain que n'avait saisi aucune des branches du savoir constitué (théologie, philosophie, sociologie, anthropologie). Il s'agit donc de la naissance d'un art à part entière. Tous les éléments propres à l'esthétique de cet art sont déjà en œuvre dans les quatre livres de Rabelais. Il les met en évidence par l'intermédiaire d'un dialogue avec un écrivain contemporain – dans le présent essai Witold Gombrowicz. Ce dialogue permet de saisir l'informulé d'une époque par des cheminements inattendus qui passent de la lecture attentive de textes, d'Homère à la presse, de l'expérience personnelle à la réflexion philosophique, de rêves aux hasards saisissants. Un essai qui n'a rien d'académique.

Présentation

L'Être et le roman De Gombrowicz à Rabelais

Depuis la parution en 1989 de mon premier essai sur l'œuvre de Witold Gombrowicz, tout mon travail d'écrivain est consacré à l'esthétique du roman. Mes livres sont des essais. J'essaie de comprendre et expliquer les conditions socio-historiques, culturelles et spirituelles qui ont rendu possible, surtout en Europe, l'éclosion de la forme romanesque.

Mes études, mes lectures et mes travaux m'ont emmené à la conclusion que l'œuvre de Rabelais, œuvre charnière entre l'héritage gréco-latin et les perspectives artistiques et littéraires inaugurées par la Renaissance, a joué un rôle capital à l'émergence de l'art du roman.

Par ailleurs, trois romanciers qui me sont chers, Kundera, Gombrowicz et Papadiamantis, m'ont indiqué – en se référant à lui dans leurs œuvres – le chemin de Rabelais. Ainsi, en 2005, j'ai pris la décision d'écrire trois essais – complètement autonomes entre eux – sur l'esthétique romanesque prenant, pour chaque essai, l'œuvre d'un de ces trois romanciers pour le faire dialoguer avec l'œuvre rabelaisienne. L'idée est qu'en mettant en lumière les affinités esthétiques de ces trois œuvres romanesques de notre temps – si différentes entre elles de tous les points de vue – avec l'œuvre rabelaisienne, nous pouvons saisir (et définir) la dimension cosmogonique de cette œuvre, sa puissance formatrice, sa capacité de générer encore et encore des branches romanesques toujours différentes les unes des autres.

Chaque grand art naît au sein d'une civilisation comme une conquête de l'esprit et de l'imagination humaines, comme une création jamais réalisée auparavant. Chaque grand art est porté au monde par une ou plusieurs œuvres inaugurales. C'est alors dans ces œuvres-là qu'apparaissent les éléments structurels grâce auxquels et autour desquels surgissent par la suite des formes artistiques les plus variées qui, malgré leurs divergences considérables, feront toujours partie du même art. Sous cet angle, nous pouvons dire que Rabelais est le père du roman comme Homère a été celui de l'épopée et Eschyle de la tragédie.

Le premier essai (*Rabelais – Que le roman commence !*), publié en 2017, fait entrer en résonance l'œuvre de Kundera et celle de Rabelais. Cela tourne autour du rire. Un rire qui, sous une forme ou une autre, irrigue à mon avis toute l'histoire du roman. Le livre est traduit en Italie et en Grèce.

Le présent essai – le deuxième de la trilogie et aussi autonome que le précédent – fait entrer en résonance les œuvres de Gombrowicz et de Rabelais sur fond d'une investigation concernant ce que j'appelle « corps romanesque ». L'ensemble tourne autour d'un « corps » qui, sous la plume du médecin et écrivain Rabelais, devient à mon avis une catégorie esthétique fondamentale pour l'art du roman.

Que signifie « corps romanesque » ? Il s'agit d'un corps collectif qui se distingue ontologiquement de tous les corps collectifs, car celui-ci est constitué d'êtres fictifs *alias* des personnages romanesques qui commencent à peupler l'imaginaire européen aux temps de Rabelais. Quelle nécessité psychique, spirituelle et civilisationnelle l'a fait pousser ce corps dans notre imaginaire ? Voilà les questions auxquelles j'essaie de répondre dans cet ouvrage.

Ma quête m'a conduit à voir, grâce à ce « corps romanesque », une dimension de l'être humain jamais dévoilée auparavant, une dimension de l'être insaisissable par les autres branches du savoir (la théologie, la philosophie, la sociologie et l'anthropologie). D'où le titre : *L'Être et le roman*.

Concernant la forme, il est à noter que, comme dans le précédent essai, celle-ci n'est pas conçue d'avance d'après les moules méthodologiques existants. À l'originalité du concept fondamental, « le corps romanesque », correspond une écriture qui avance en combinant histoire, images du monde qui nous entoure, lectures couvrant un grand champ académique et artistique et expériences personnelles.

Après le « rire romanesque » (Kundera-Rabelais) et le « corps romanesque » (Gombrowicz-Rabelais), le troisième essai (Papadiamantis-Rabelais) est une réflexion sur le « style romanesque », le style spécifique à l'art du roman.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION – **Trois départs et un résumé**

Le cri du désert, 1978. Leçon d'anatomie, 1991. La faille, 2014.

Les fondements.

PREMIÈRE PARTIE – **Bagages**

De la poétique, I

Autour d'une photo

Le propre de l'homme

DEUXIÈME PARTIE – **Traversées**

Du corps hippocratique au corps pantagruélique

Le plaisir « triangulaire »

Pérégrinations

Voyage en Chine. – Réponse tardive. – Le spécialiste. –

Affinités électives ou brève histoire de la France. –

Le drame de la forme. – En éternel décalage. –

De la communauté romanesque.

Liberté égale plaisir partagé

1534 : Rabelais, *Gargantua*. – 1966 : Gombrowicz, *Journal*. –

2014 : L'information.

Les deux corps de la modernité

Le corps chaotique. – Au-delà de toute limite. –

Le corps convoité. – Et pourtant il nous faut considérer vers quoi nous avançons.

TROISIÈME PARTIE – **Un pas dans le brouillard**

De la poétique, II

Le référent. – Temps anciens. – Temps modernes.

Le plus ancien des mondes

L'antenne. – L'enthousiasme. – L'amitié. – L'individu. – Avril 21. –
Le lecteur.

Ponts par-dessus le temps

DU CORPS HIPPOCRATIQUE AU CORPS PANTAGURÉLIQUE

Jusqu'ici, dans tous mes travaux précédents, c'était toujours Panurge qui était investi de la mission de mettre au jour le personnage romanesque. Partant de l'observation que de la compagnie pantagruélique il était le seul à être présenté comme un homme quelconque, avec son âge, son physique, son habillement, ses angoisses trop humaines – sera-t-il cocu ou pas ? –, ses peurs devant les diables et la haute mer agitée, sa science – ramener à la vie Épistémon décapité –, ses intérêts individualistes, ses comportements extravagants et imprévisibles, ainsi que ses plaisirs insolites, je disais que c'était bien Panurge le premier grand explorateur de l'existence. En effet, c'est grâce à lui que l'existence se révèle comme un champ esthétique autonome et indépendant. C'est par son comportement que le roman s'affirme comme un art absolument nouveau par rapport aux grands récits mythiques et à l'héritage littéraire mimétique des Grecs et des Latins.

Et les géants ? Les géants qui sont présents du début jusqu'à la fin, qui font la guerre et la paix, qui arpentent la terre entière et sillonnent les océans, qui rêvent déjà aux voyages interstellaires et dont la généalogie remonte aux temps de la parution de la vie sur notre minuscule planète, ne sont-ils pour rien dans l'émergence du personnage romanesque et l'éclosion du nouveau régime esthétique ?

Là-dessus on peut émettre l'hypothèse du contraste : en faisant jouer Panurge parmi les géants, Rabelais met davantage en relief sa particularité esthétique absolue. Si la scène sur laquelle Panurge fait son entrée fracassante n'est pas vide, si elle est peuplée de formes littéraires traditionnelles, illustrées justement par la présence active des géants et des personnages mythico-allégoriques (Frère Jean, Épistémon, Gymnaste, etc.), c'est pour mettre en valeur la nouvelle donne esthétique, pour marquer de manière significative le poids que représente l'existence humaine dans l'imagination de l'artiste (et, par conséquent, dans le monde réel). Dans ce sens, le vrai géant est Panurge. Et si les géants sortis de l'imaginaire populaire jouent encore sur la nouvelle scène littéraire, ce n'est que pour s'incliner courtoisement devant l'immense potentiel artistique que représente leur ami farceur.

Hypothèse certes séduisante mais boiteuse.

Séduisante parce qu'elle nous permet de nous concentrer sur la valeur esthétique de Panurge et non sur sa conduite, comme cela se fait si souvent. Qui parcourt, même superficiellement, le très riche commentaire de l'œuvre rabelaisienne donné depuis un siècle ne peut qu'être étonné du jugement moral concernant Panurge. Il est condamné presque à l'unanimité : mauvais caractère, égoïste, têtu, etc. Or juger Panurge d'après son caractère, c'est commettre un flagrant anachronisme. Le dévoilement de l'existence sous le signe du caractère ne devient l'affaire du romancier que deux ou trois siècles après Rabelais, à savoir durant le plein épanouissement de la société bourgeoise. Panurge est aimé par son auteur et accepté par ses compagnons pour ce qu'il est : un farceur. Un farceur comment ? C'est sur ce « comment » que l'hypothèse du « contraste » peut devenir productive, esthétiquement parlant. Car, face aux idéaux, au sens de l'histoire et des évolutions sociales, aux grandes questions éthiques, religieuses et politiques, face aux projets grandioses et aux appétits prodigieux tant matériels que spirituels, face à tous ces bons sentiments très chrétiens, très justifiés moralement, bref, face à tout ce qui semble personnifié par les géants, Panurge, imperturbable, sourd, interchangeable, joue sa propre partition.

La farce panurgique observée en soi, isolée du reste de la matière romanesque, se révèle alors plus qu'une simple dissonance, plus qu'une plaisanterie, plus qu'une satire, plus qu'un épisode narratif juste pour rire. C'est une conquête esthétique. Une perturbation de l'ordre littéraire ancestral. Bien sûr qu'on rit. Mais il s'agit d'un rire qui n'a jamais résonné auparavant, un rire inaugural d'une nouvelle ère artistique. C'est un rire pour ainsi dire dépourvu de cibles apparentes. Un rire qui nous fait sentir que le risible jaillit de notre for intérieur, qui nous implique, nous entraîne loin, très loin, dans les paradoxes, les ambiguïtés et les aléas de l'existence, qui met entre parenthèses tous les impératifs moraux en vogue. J'ai assez commenté, me semble-t-il, ce rire, que j'appelle « romanesque », dans le livre précédent pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir à nouveau. Je rappelle toutefois que le rire romanesque, singulier et inclassable au moment de son apparition, n'est pas tombé du ciel. Il constitue la transsubstantiation artistique de la sensation qu'ont eue de vastes populations durant les Mystères, durant ces kermesses populaires, ces théâtralisations à grande échelle de la Passion, mêlant le sacré et le profane, et qui ont connu leur heure de gloire en France et dans les pays limitrophes du milieu du ^{xiv}^e au milieu du ^{xvi}^e siècle.

Mais hypothèse boiteuse quand même. Principalement pour trois raisons. D'abord, Pantagruel et Gargantua sont à un tel degré férus de l'esprit et des valeurs de la civilisation renaissante qu'il est hors de question de les écarter des affaires du monde et encore moins de les empêcher de contribuer à l'avènement du nouveau régime esthétique. Ensuite, des quatre romans, le deuxième dans l'ordre de la rédaction et de la publication, *Gargantua*, se passe à une époque antérieure à l'apparition de Panurge. Ce qui fait que l'hypothèse du contraste entre Panurge et les géants n'opère pas toujours. De deux choses l'une : soit Rabelais avait commencé à rédiger son ouvrage sans avoir aucune conscience de ce qu'il faisait, soit il faut impliquer sérieusement les géants dans l'élaboration du pilier de la scène romanesque, le personnage romanesque. Enfin, n'oublions pas que Panurge n'apparaît qu'au neuvième chapitre du premier roman, *Pantagruel*. Pendant les huit chapitres précédents, Pantagruel représente seul le personnage principal et, chose encore plus embarrassante, le roman porte son nom et pas celui de Panurge.

Devant ces difficultés, que faire ? Abandonner l'idée que Panurge annonce et incarne à lui seul la cosmogonie romanesque ? Si oui, c'est apparemment tout l'édifice du personnage romanesque qui s'écroule. Car

cet édifice a été érigé sur la farce panurgique et le rire mystérieux qui en découle. Cela fait plus de quinze ans que je m'efforce de démontrer le lien ontologique qui existe entre le rire romanesque, dû principalement au jeu de Panurge, et l'émergence et la consolidation du personnage romanesque. Par conséquent, si le personnage romanesque perd sa particularité historique et esthétique, c'est le roman qui perd sa raison d'exister comme un art à part entière, comme un art absolument distinct de tous les autres arts littéraires.

Mais, avant que l'édifice ci-dessus ne s'écroule, avançons une autre hypothèse : et si ce n'était pas au seul rire romanesque que le personnage romanesque devait sa constitution ? Et si la naissance du personnage romanesque était *aussi* une affaire gigantesque ? Toutes les cosmogonies, c'est bien connu, sont toujours affaire d'êtres surnaturels. Pourquoi celle de l'apparition du personnage romanesque ferait-elle exception ? Eu égard à la création artistique, il est très commode de parler de miracles. Mais, parfois, ces miracles sont si énormes et si bouleversants par rapport à ce qui avait existé auparavant que, selon l'enseignement de nos grands ancêtres, seuls des êtres physiquement extraordinaires sont capables de les incarner convenablement. Autrement dit, Pantagruel et Gargantua ne sont pas des figurants. Au

sujet de l'irruption du personnage romanesque dans l'imaginaire européen, eux aussi, comme Panurge, ont à jouer un rôle primordial.

Quel rôle pouvait être à la hauteur de leurs capacités physiques et intellectuelles ? Étant des géants, ils sont dotés de forces exceptionnelles. Ils ont donc *de facto* des qualités nécessaires pour transporter des montagnes et faire noyer des populations entières dans leur urine. Mais par quel côté les faire entrer dans la constitution du personnage romanesque ? Pour Panurge, c'était l'évidence même : par la farce. La farce qui, une fois isolée et observée de près, nous conduit au « rire romanesque ». À savoir, ce rire exclusivement véhiculé par un être fictif, autant fictif que le héros épique ou tragique, nommé « personnage romanesque », dont le jeu consiste à dévoiler l'existence humaine comme une farce jamais close, jamais définitive, jamais concluante, comme une farce se farcissant jusqu'au dernier soupir.

Les géants, ne jouant pas de farces, sont-ils exclus de l'ontologie du personnage romanesque ? Si nous répondons par l'affirmative, rien ne peut justifier leur jeu omniprésent durant les quatre romans. De protagonistes, nous les réduisons à de simples comparses de Panurge. Cela défigure l'œuvre et va également à l'encontre de l'imaginaire collectif qui, depuis l'époque

de Rabelais, continue à être attaché à Pantagruel et Gargantua de la même manière qu'il est attaché à Don Quichotte ou à Oliver Twist, dont la taille ne diffère en rien de la nôtre. La taille... Justement, la taille. Et si Pantagruel et Gargantua n'avaient d'autre rôle à jouer que de nous imposer leur corps, à mettre leur corps en évidence, à faire apparaître le corps humain comme une affaire gigantesque ?

Théorie du navigateur solitaire

hkp
éditions

Gilles Grelet

Format : broché collé cousu
13x20 cm, 128 pages | Prix : 15 € TTC

Parution : janvier 2026
ISBN : 978-2-487378-05-6

Théorie du navigateur solitaire parle non de la mer comme d'un autre monde, mais du monde depuis la mer. Le navigateur solitaire n'y est pas une métaphore ou une vue de l'esprit de l'auteur, lui-même marin, attaché aux ports de Locmiquélic et de Camaret-sur-Mer, en Bretagne, mais une singularité effective au prisme de laquelle chacun, marin ou non, peut envisager sa propre conséquence de solitude humaine. Les faits maritimes, notations techniques et états d'âmes du navigateur ayant mis le monde à distance n'y manquent pas, mais ne cultivent aucunement la « sagesse » que la plupart en tirent : ce livre de mer, à même la dévorante, est un essai littéraire, une anti-philosophie.

Dans une langue minérale et poétique, sorte de Ralph Waldo Emerson dans le style de Wittgenstein, ce livre trouve dans l'élucidation de l'essence de la Bretagne son point de pivot. Plus que des pensées éparées, moins qu'une pensée bien liée, il s'agit, en ces pages nourries des *Rêveries du promeneur solitaire* de Rousseau ou d'*Armen* de Jean-Pierre Abraham, d'un dispositif minimaliste mais complet pour appréhender les choses humaines : d'une gnose, donc, pas d'une science humaine. Écrit en français mais paru d'abord en traductions anglaise, italienne et russe, il a su, outre-finisterre, trouver les premiers lecteurs subjectivés qu'il appelle.

BIO. Gilles Grelet, docteur en philosophie, ancien universitaire précaire (Université Paris 8, Ginette), navigue depuis toujours, notamment comme chef de bord et formateur fédéral de moniteurs de croisière aux Glénans. Traduit en plusieurs langues, il vit sur l'eau à l'année sur son bateau, le *Globe-flotteur 33 Théorème*, et subsiste comme agent de port et chercheur indépendant.

Un ovni de la littérature française

Théorie du navigateur solitaire, jamais publié en sa langue originale, est déjà traduit en anglais (Urbanomic, 2022), italien (Luiss Press, 2024), russe (Ad Marginem & HylePress, 2025) et paraîtra en allemand chez Matthes und Seitz, puis en portugais dans une traduction signée Benjamin Gomes. Il a fait l'objet de colloques à Moscou en 2025 et du podcast *Traversing Melancholy* au Royaume-Uni.

Théorie du
navigateur
solitaire

Gilles
Grelet

hkp

03

TSVP

Un compagnon de route poétique

Chef d'œuvre d'essai-littéraire marin, ce livre, pourtant jusqu'alors non traduit, a su accrocher les âmes non mondaines. L'écrivain et philosophe Tristan Garcia y voyait un Ralph Waldo Emerson traversé par Wittgenstein, tandis que le grand navigateur Pierre-André Huglo, qui effectua deux tours du monde sur son voilier sans assistance, engagea avec lui une correspondance (à paraître).

« La Bretagne comme univers »

Une traversée philosophique de la solitude marine, ancrée en Bretagne mais naviguant au noroît, une percée du mégalithisme breton, une œuvre inclassable et mouvante, nourrie par Gracq ou La Soudière.

Extraits choisis

[2.1] Il s'agit d'abord de rompre le silence. Non que la parole vaille mieux, mais parce qu'elle seule a chance, sous certaines conditions, assez strictes, de sauver l'essentiel : le silence, justement. Et la solitude. Qui s'entre-expriment, tout comme de leur côté s'entre-expriment parole et monde.

[2.2] Silence et solitude, pour les bavards qui machinent le monde d'y grenouiller, sont inadmissibles de « conférer aux choses ordinaires une beauté au-delà du supportable ». Silence et solitude sont ce pour quoi, à la recherche d'une *régularité* de quoi, j'ai, dans ma quarantième année, rejoint bateau et Bretagne, leur double finitude ouverte sur un infini réel, quittant Paris et l'infinitude imaginaire des possibles mondains.

[2.3] Quittant l'intense foyer de mondanité qu'est Paris, c'est du monde que je me suis retiré. (Tourner le dos au monde à la force de l'âge, le geste pourrait en imposer. Mais en l'espèce il ne recouvre pas grand renoncement, nulle carrière sacrifiée par exemple ; le monde, il faut bien le dire, ne m'avait jamais fait très bon accueil ; sans être *victime* de quoi que ce soit, je m'y étais toujours senti mal à l'aise, en trop, pas à ma place.)

[2.4] Retiré à quelque pointe extrême de moi-même, posté à distance du monde, ayant fait le ménage dans mes attachements et les malentendus affectifs dont la perpétuation molle confine à la lâcheté, ne possédant que mon bateau et des rayonnages de livres recueillis à terre, au loin puis à proximité, en Bretagne, j'ai eu ce que je voulais : des jours et des jours, sans nombre mais qui font des années, en tête-à-tête avec la mer.

[2.5] Autour de moi comme en moi, le bruit du monde s'est tu ; la mondanité a trouvé son antidote. Dans le tête-à-tête avec la mer, tout entier ramené à la rigoureuse finitude de mon bord redoublée de celle de Bretagne, où la lumière vibre et fait vibrer, où l'on respire mieux que partout ailleurs, cette terre qui inspire d'expirer dans la mer, face au couchant et aux grands vents d'Ouest, pays extrême-occidental où se révèle la grandeur de l'Occident, la seule, mais immense, qui tient en l'infini de sa mélancolie, je me suis mis à vivre, économe de mes mots, au ras des choses.

[2.6] De « pratiquant de l'activité voile mention support habitable », pour parler la langue altière de la Fédération française de voile, marin de plaisance expérimenté mais de vacances seulement, soucieux de saisir toute occasion d'enrichir mon *curriculum vitae* nautique et de voir tourner - et sans doute de pouvoir exhiber - mon compteur de jours de mer, je suis devenu marin tout court, marin subjectivé.

[2.7] « J'ai fait le vide autour de moi, lâche le commandant de supertanker Marco Silvestri (Vincent Lindon) dans le film de Claire Denis *Les Salauds* ; ça sert à ça, la marine. » Marin, celui dont le tête-à-tête avec la mer fait le vide du monde. Autour de lui, et en lui.

[2.8] Peu de marins au sens radical parmi les *usagers de la mer*, comme il semble qu'il faille dire désormais. Professionnels ou amateurs, la plupart vont sur l'eau pour en tirer ou y gagner quelque chose, qu'il s'agisse d'y commercer, d'en exploiter les ressources, d'y glaner des trophées sportifs ou encore de s'y éprouver pour mieux revenir au monde. Ce sont des mondains de la mer. La ligne de partage, magistrale, passe entre ceux qui se servent de la mer et ceux qui se servent de la marine. Les mondains de la mer rapportent la mer au monde auquel ils se rapportent eux-mêmes, alors que les marins se rapportent au radical d'humanité dont la mer est miroir.

[2.9] À demeure sur l'eau, ne quittant guère mon bord plus de quelques heures (et en fin de compte seulement cinq nuits les cinq premières années), ne croisant pas grand-monde, j'ai pris mes quartiers de mer, comme l'on dit quartiers de noblesse. Dès lors ai-je navigué non pour ce que cela apportait à ma vie, mais parce que c'était ma vie : sinon mieux, du moins bien.

[2.10] Sait-on ces jours de transparence, où rien n'est de trop, où l'on est si exactement ramené à sa finitude que c'est de l'infini même que l'on se sent traversé ? Ces jours où une belle manœuvre, qui n'est telle qu'autant qu'elle se fond si bien dans le paysage que personne ne la remarque, comble l'âme sans l'alourdir de rien ? Où tracer un sillage scintillant dans une brise tiède peut faire hurler, seul, dans la nuit ?

[2.11] Cela n'a pas duré. Deux ans de ce régime de mutisme tout juste tempéré (obligations et achats courants, contacts de loin en loin avec des proches plutôt compréhensifs), et la solitude bénie se retournait en malédiction banale, se peuplait de fantasmes et de fantômes, rameutait rancœurs et convoitises. À mesure que j'en approfondissais le vide, ma circonscription virait au glauque ; le silence, intensifié, perdait éclat et vibration : loin de s'y épurer, il moisissait, s'effritait, partait en charpie.

[2.12] Dans la cellule de lumière qu'à distance de la bariolure stéréoscopique du monde je m'étais ménagée, tout s'est mis à résonner, creux ; à raisonner, mou. Le tête-à-tête avec la mer virait au décervelage, l'âme rincée, essorée, avalée. « Sans m'en rendre compte, constate le jeune gardien de phare Jean-Pierre Abraham, je suis entré dans l'hébétude de ces vieux marins. Naguère encore, quand je descendais, quand je retrouvais l'île après vingt jours, je les admirais, tous alignés sur le quai Nord, immobiles, l'œil fixé sur un point de l'horizon. Je les imaginais pleins de sagesse et de souvenir. Je sais maintenant qu'ils sont sans pensée. La mer est entrée par leurs yeux, leur a vidé lentement l'intérieur de la tête. »

« Le bateau, ça rend con, tranche Jacques Brel quant à lui. T'as le cerveau qui s'atrophie à force de te demander d'où vient le vent. » Pas sûr que le souci constant du sens du vent y soit pour grand-chose, mais l'atrophie intérieure, l'apathie de l'âme, le dessèchement subjectif du marin sont, eux, avérés.

[2.13] Nourri de lui-même, de son vide propre davantage que du refus d'occuper une place parmi les bavards dans les rangs du monde, le mutisme de ceux qui vivent sur la mer, à même la dévorante, s'avère inséparable de l'hébétude, de l'abrutissement, de la ronde des pensées molles, médiocrement folles, informulables à force d'inconsistance, dont à la fin des fins le brouhaha sourd n'est pas moins désastreux que le bavardage qui mondanise tout ce qu'il touche.

[2.14] Reprendre alors la parole. Mais pas n'importe laquelle. Une parole *de silence* : qui en vienne, et y conduise. Non pas rendre les armes, revenir au monde ; mais ne pas croire à trop bon compte m'en être défait de l'avoir fait taire. Car c'est encore et toujours le monde qui, en creux, par l'évidement plutôt que par la bouffissure, insiste en ce silence nu qu'importe la mer en même temps qu'elle l'emporte.

[2.15] On sait l'observation de Maître Folace (Francis Blanche), le notaire des *Tontons flingueurs* de Georges Lautner : « C'est curieux, chez les marins, ce besoin de faire des phrases. » Curieux, sans doute, aux yeux du monde ; beaucoup moins, en revanche, à tenir ces phrases pour paroles de silence.

[...]

[5.1] Marin est le solitaire qui prend appui sur l'inconsistance dévorante de la mer pour défaire la consistance vampirique du monde. Cela fonctionne à coup sûr, mais ne dure pas. Sauf à se radicaliser rigoureusement, à rouvrir ses ailes.

[5.2] La méthode est, selon Novalis, régularisation du génie ; je dis l'institution régularisation de la grâce.

[...]

[9.1] Il n'y a pas de monde breton, il y a des solitudes bretonnes. On n'est breton, on ne vit et fait vivre la Bretagne que dans, par et pour la solitude.

[9.2] Breton, non pas vraiment qui habite en Bretagne, ou y est né - même si cela ne peut pas nuire ; mais qui, retiré à la pointe extrême de lui-même, est habité par la Bretagne. « Par-là, écrit Anatole Le Braz, l'humanité bretonne s'harmonise à un degré unique avec le sol breton et en achève souverainement l'image. Un pays où rien ne meurt, un peuple qui se targue de n'avoir rien abdiqué, tel est le singulier anachronisme que présente la Bretagne. » Entre-deux *orienté* de la mer et du monde, du réel et de la réalité, la Bretagne, dépourvue d'identité à défendre ou à dissoudre, est ce qui demeure.

[9.3] La Bretagne est ce qui demeure, elle est *constante*, au sens de ce qui est radical, ne change pas, échappe aux flux de réalisation du monde, et au sens de la quantité qui dans une formule ne varie pas alors que les autres, qu'elle permet de relier, croissent et décroissent. « Car la Bretagne n'est que ce qu'elle est », pour de nouveau suivre Perros. « Toute solitude y est formidablement assistée, relayée, réduite à rien. »

[...]

[13.1] Un finisterre est une Bretagne générique.

[13.2] « Finisterres - Irlande, Bretagne, la Galice espagnole, le Portugal, les premières îles de l'Océan... Au fond de leur âme, la panique », écrit Eugenio d'Ors à la toute fin de son étude sur le baroque, pour lui catégorie permanente de la pensée mettant aux prises l'homme et la société et trouvant dans le Robinson Crusoé de Daniel Defoe une de ses figures majeures. « La panique, acquise immémorialement du temps où ces terres se trouvaient au bord d'une mer à laquelle on ne connaissait pas de limite. On n'occupe pas impunément une loge d'avant-scène dans le théâtre du mystère. »

[...]

[15.5] Un finisterre, voilà ce qui je pense aura manqué à Vincent La Soudière toute sa vie, lui qui écrivait : « Je ne possède aucun lieu d'où parler. À ma pensée, à ma conscience, à mes paroles ne correspond aucune – ou presque – réalité. Exactement comme une monnaie qui n'est plus garantie par l'or. » Un finisterre, c'est-à-dire le dispositif de double traversée dont il savait mieux que personne chacune d'entre elles, mais isolées l'une de l'autre, dispersées, à la dérive dans le « cloaque » du monde. « Connaître, c'est traverser. Aimer, c'est se laisser traverser », relevait-il dans ses notes peu d'années avant son suicide. Sans avoir les moyens de conclure : traverser en se laissant traverser, c'est naviguer. Peut-être, évidemment, se serait-il tué en quelque finisterre. Mais sans doute pas pour les mêmes raisons.

[...]

[16.9] Quelles qu'en soient l'orientation, l'identité de genre et les pratiques (registres qui ne sauraient être confondus sous peine de ne rien comprendre, et de ne rien comprendre à soi-même pour commencer), *le sexe est une forme de navigation solitaire, c'est-à-dire à deux, comme le marin et son bateau*; une forme de mise en œuvre d'une souveraineté dépossédée. Dans *Le Corps des anges*, de Mathieu Riboulet, je lis ainsi : « Il apprit là les règles élémentaires de la courtoisie des corps, les incessantes variations du plaisir, comment on peut se faire objet sans jamais renoncer à être sujet, toutes armes qui lui furent de grande utilité au long des années qui suivirent. La leçon des corps est comme la leçon des morts, elle donne une force insensée à qui s'y livre sans réticences. » Sexuel, l'organon de la navigation est anti-érotique. Sa jouissance, aléatoire, étant indemne du bonheur - c'est-à-dire capable d'en abolir la catégorie. « Et longue mémoire sur la mer au peuple en armes des Amants ! »

[...]

[19.2] Les ports sont les seuls lieux possibles de séjour durable du navigateur solitaire. De séjour durable, c'est-à-dire de travail également, de vie économique. Il y a une structure partagée des ports et du travail, dont la subjectivation est seul fil conducteur, comme antidote à l'assujettissement et à la désobjectivation, à la pourriture et au vice. En sorte que travailler dans un port, ce qui ne signifie rien d'autre que travailler à un port, à organiser et défendre un lieu d'attente, un séjour radical, peut être modalisation occasionnelle du travail d'être homme.

Table des matières

- I. CANON DE LA CIRCONSCRIPTION – *Le secret le plus profond de l'humanité*
- II. ORGANON DE LA NAVIGATION – *Traverser en se laissant traverser*



JÉRÔME LEUBA (ÉD.)

Il y a plusieurs manières de traverser une gare

Comment faire le récit d'une performance quand elle se fond dans l'agitation d'un musée, d'une place, ou d'un autre espace public ?

J'imagine un ouvrage de quelques centaines de pages dans lequel une situation per-formée apparaîtrait au détour d'une fiction, et on la croiserait ainsi dans un texte narratif parmi des milliers d'autres phrases. Elle serait elle-même infiltrée, décrite peut-être en une ligne ou deux, comme une observation au passage, un détail. Le reste du livre serait le prétexte pour faire apparaître et exister l'œuvre comme dans la vie en la croisant, l'air de rien. J'ai pensé à un dispositif précis durant quelques heures dans un espace public choisi : faire réaliser quatre ou cinq de mes sculptures vivantes, dans certains cas rejouer des performances historiques fonctionnant sur le même mode d'infiltration, puis inviter des auteur·ices à les insérer à leur façon dans un texte plus vaste à leur convenance. Quelle sera la place du réel ? de la fiction ?

C'est la proposition de Jérôme Leuba à trois écrivain·es : **Alain Freudiger**, **Anaïs Wenger** et **Camille Paulhan**. *Il y a plusieurs manières de traverser une gare* est un ouvrage composé de neuf textes ayant pour décor Genève, Lausanne et Berne. Il contient une post-face de la spécialiste de la performance contemporaine **Anne Bénichou**.

*Créer des
brèches
mine de rien
sans esclandre
sans cadrage
sans demande
d'attention
sans annonce*

© Chris Morgan



Jérôme Leuba est artiste, chercheur et professeur à l'EDHEA de Sierre. Depuis une vingtaine d'années, il développe un corpus d'œuvres intitulé #battlefield qui associent différents médiums (vidéo, installation) dont des sculptures vivantes, œuvres performatives qu'il met en scène dans des espaces publics choisis. Il a exposé dans de nombreux centres d'art suisses et européens, bénéficié de prix nationaux et de résidences internationales.



co-édition EDHÉA

textes Alain Freudiger, Anaïs Wenger
et Camille Paulhan

postface Anne Bénichou

collection CAT. Ekphrasis

format 11 x 17,5 cm, 200 p., broché

isbn 978-2-88964-107-9

prix CHF 24 / € 19

mots-clés performance ; espace public ; art furtif ;

récit ; documentation ; infra-ordinaire

livres connexes Coll., *Le Jour des silures*, Zoé,

2023 ; Georges Perec, *Tentative d'épuisement d'un*
lieu parisien, Christian Bourgeois, 1982 ; Martin
Le Chevallier, *Répertoire des subversions : art,
activisme et méthodes*, ZONES, 2024



regards agissants

j'aime regarder autour de moi
là
mon environnement immédiat
observer les corps publics
les comportements
les mouvements
les affects en représentation
les gestes inconscients de chaque action
les rituels sociaux

c'est un quotidien à saisir
ouvert
qui se renouvelle

je travaille l'art vivant
les sculptures vivantes
la performance déléguée
l'art infiltrant

je décide de rajouter quelque chose à la vie
directement dans la vie
je mets en scène des comportements
en dirigeants des corps dans l'espace
j'infiltrer le réel de ces gestes et actions
que je désire voir mêlés à la réalité de lieux communs
dans le musée
dans l'espace public

durant des heures
des jours
des mois

un art indiscernable, dissimulé
qui manque de cadre
qui ne s'adresse pas vraiment
qui s'adresse distraitemment
tout en étant bien visible
sans attente
qui existe par lui-même
qui peut ne pas être perçu
car déjà ordinaire d'apparence
qui produit un nivellement de la représentation
une *imprésentation**

l'infiltration est ce mode discret de visibilité
proposant une relation non hiérarchisée à la vision
une vision écologique

des participant.es.x, figurant.es.x que j'engage vont agir
performer discrètement
créer des brèches
mine de rien
sans esclandre

sans cadrage
sans demande d'attention
sans annonce

on ne vient pas les regarder comme des œuvres d'art
d'une façon artistique
avec un supplément d'attention
avec une grille d'analyse prédéterminée

il s'agit de la vie
comme elle vient
avec ses gestes
faits d'inattention civile
on les croise
on les voit peut-être
on ne les regarde pas

j'aime libérer des espaces d'attention
travailler l'ambiguïté des statuts de l'oeuvre d'art
qui est performeuse ?
qui est spectatrice ?

où commence et où s'arrête l'art vivant ?

les mises en scène infiltrées
produisent des rassemblements étranges
des positions légèrement singulières
des regards particuliers
des agacements
révélant nos fonctionnements conditionnés
nos structures sociales d'arrière-plan
l'inconscient de nos habitudes
le fond
que les individus appliquent sans y prêter attention
provoquant des mouvements des corps
en plus et en moins

j'aime produire des petits décalages destinés aux personnes désintéressées
ces expériences de perturbation volontaire du sens commun
en créant des petites ruptures
dans nos perceptions quotidiennes

occuper l'espace
faire des gestes à la limite du remarquable
faire acte de présence
souvent aux
mauvais moments
mauvais endroits
mauvais tempo

à la mauvaise place

sans me soucier des réactions qui resteront secrètes
comme autant d'histoires
de narrations

d'idées en mouvements
inconnues
non verbalisées

par des corps
dérangés
utilisés
contraints
fatigués

ces comportements organisés sont susceptibles d'être documentés
traduits
transformés

des questions se posent alors
sur la documentation
sur ce qui reste de l'éphémère
sur ce qui reste du mouvement

je cherche à explorer différentes manières de procéder
sans dogmatisme

l'image photographique et quelques phrases descriptives
me semblent adaptées
car les images des corps dans l'espace
révèlent le trouble
l'ambiguïté des situations

une nouvelle fois le temps est venu d'essayer autrement
participant à un projet de recherche sur la façon de collectionner l'art vivant
j'ai fourni un manuel
une façon de rejouer une sculpture vivante*
une partition écrite qui détaille par le texte les actions infiltrées dans un musée
j'ai donné toutes les informations afin de reproduire la pièce
précisément
sans moi
comme si j'étais déjà mort

peut-être qu'une simple phrase
aurait suffi pour comprendre l'esprit de l'oeuvre
au lieu de détailler pour reproduire des gestes tellement proches de la vie
il fallait continuer les recherches

ici donc maintenant
comment documenter les interventions discrètes de mes figurant.e.x s, participant.e.x s ?
je me dis que l'image isole
je ne veux pas rejouer le cadre
la sélection
l'admoniteur qui donne de la valeur
qui désigne l'objet d'attention
je préfère nous perdre

le texte
le récit littéraire est alors apparu
je me suis demandé d'une façon absurde

s'il ne serait pas intrigant de rejouer à travers le texte
cette forme de dissimulation
cette apparition troublante et discrète des œuvres vivantes

j'imagine alors un ouvrage de 500 pages
dans lequel une situation performée apparaîtrait au détour d'une fiction
d'une autre histoire
ainsi en la croisant simplement dans un texte narratif
parmi des milliers d'autres phrases
elle serait elle-même infiltrée
décrite
peut-être en une ligne
ou deux
comme une observation au passage
un détail

et le reste du livre serait le prétexte pour ça
pour faire apparaître et exister l'oeuvre
comme dans la vie
en la croisant
simplement
l'air de rien

je vais à la rencontre des mots
qui me font croiser involontairement l'art vivant
le livre serait alors la documentation
la trace de ces œuvres

car le texte
bien plus que les images fixes
apportent du temps long
du mouvement
de l'image mentale

à travers le texte littéraire
nous rencontrons des états
des lieux
des situations
des personnes
et les œuvres aussi
ces textes relateraient l'art vivant
distraitement

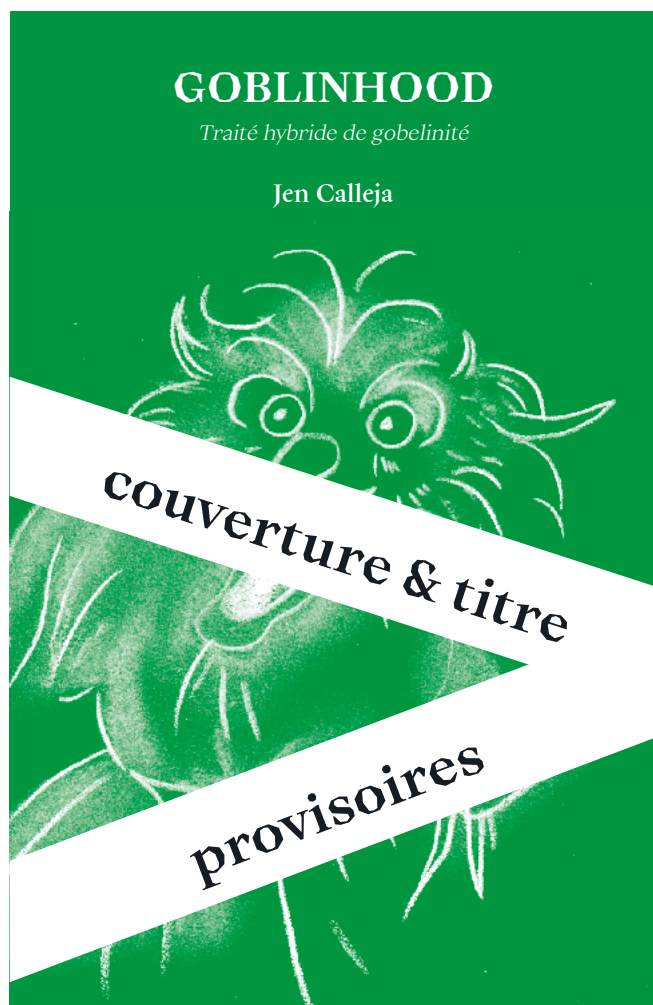
une remédiation
d'un médium à l'autre
de la performance à l'écriture

et voilà les œuvres
décrites
en filigrane
existantes à travers les mots
documentées

afin de réaliser ces textes
j'ai pensé à un dispositif précis

Goblinhood, traité hybride de gobelinité

Jen Calleja



Couverture sur papier texturé.

262 pages (estimation)

11x17 cm

ISBN 978-2-9575104-5-0

14 €

Premier tirage : 1000 exemplaires

Parution : mars 2026

Biographie de l'autrice :

Jen Calleja est autrice, éditrice et traductrice. Elle est née en 1986 et basée au Royaume-Uni. Elle a publié plusieurs textes hybrides entre essai et fiction : *Fair* (2025), *Hamburger in the Archive* (2019), *Goblins* (2020), *I'm Afraid That's All We've Got Time For* (2020), *Dust Sucker* (2023), *Vehicle: a verse novel* (2023); et des recueils de poésie. Elle est également docteure en Creative and Critical Writing et co-éditrice de Praspas Press qui publie de la littérature maltaise contemporaine en anglais.

« Pour **Jen Calleja**, la figure du gobelin, être espiègle, marginal, répugnant et fascinant, est envisagée comme un mode de vie à part entière. Entre son obsession pour les objets verts et les marionnettes, les souvenirs familiaux, son rapport au corps et au dégoût de soi, au chagrin, au sexe et au deuil, elle propose avec malice une pensée hybride entre l'auto-fiction, l'essai et la poésie et une véritable théorie de la gobelinité.

Il y a en chacunx de nous, suggère **Jen Calleja**, un gobelin qui sommeille qu'il est temps de libérer.»

(4^{ème} de couverture provisoire)

mot-clés : gobelin, créature, sociologie, popculture, poésie, auto-fiction, cinéma

Mots de l'autrice :

« Dans **Goblinhood : traité hybride de gobelinité**, je farfouille dans ma vie et dans la culture populaire tout ce qui a un lien avec la figure et les caractéristiques du gobelin par le biais de six essais interconnectés (Gemme, Gargouille, Goinfre, Gag, Grommeler et Grotte) et huit poèmes qui se complètent (Gadoue, Grenouillon, Grossier, Grailler, Grimace, Grapiller, Gamberger et Goodbye). [...]

C'est un autobiographie-en-essais-par-le-biais-de-la-critique-culturelle. Mais pas comme vous la connaissez ! C'est un livre hybride dans lequel vous n'êtes jamais sûrx de ce que vous êtes en train de lire. Est-ce un essai sur le film Fresh ? Est-

ce un hommage aux Muppets ? Est-ce quelqu'un en train de monologuer à propos de ses centres d'intérêts spécifiques parce qu'elle n'arrive pas à parler de ce dont elle a vraiment besoin de parler, et qui finit par s'insinuer dans ce qu'elle raconte ? Ça m'a fait super plaisir d'entendre des lectorices dire "ça a complètement changé ma vision de la non-fiction" ou "je ne pensais pas qu'un essai pouvait ressembler à ça". [...]

Après des années à essayer tant bien que mal d'être « prise au sérieux » en tant qu'autrice et traductrice de fiction littéraire, j'ai réalisé que je voulais écrire sur les sujets qui m'intéressaient vraiment, qui m'avaient toujours intéressée et que j'avais tenté de taire de peur d'être jugée peu sérieuse. [...] J'étais dans l'agonie de la fin de mon doctorat quand je me suis mise à écrire **Goblinhood**. Ce style indocile, c'est le résidu visqueux qui découle de l'écriture d'une thèse universitaire. [...]

Écrire, c'est penser, penser sur papier, et on ne sait pas vraiment de quoi on parle avant de s'y mettre. Je pensais écrire sur des gobelins, mais en réalité, j'écrivais sur ma famille. C'est l'une des raisons pour lesquelles la normalisation de l'IA est si dangereuse : les gens ne réalisent pas qu'écrire se produit réellement au moment même où l'on écrit, que c'est un processus et pas un simple enregistrement. [...]

Je n'ai pas vraiment besoin de permission pour écrire sur des choses qui m'ont affectée, car j'ai aussi le droit d'avoir ma version des faits (ce qui est particulièrement important pour quelqu'un qui a grandi en s'entendant dire que tout allait bien, alors que ce n'était pas le cas). [...]

La peur d'écrire sur ces expériences est née du tabou et de la honte liés à la maladie mentale, à la pauvreté et aux traumatismes. Il est donc d'autant

plus important d'écrire sur ces expériences, aussi difficile soit-elle pour moi : cela pourrait « corroborer » l'expérience de quelqu'un d'autre.»

Le livre est co-édité avec les éditions **Librarioli**. Il comprend une interview avec l'autrice menée par les trois éditrices.

Mots des éditrices :

Le **mode gobelin**, entré dans le dictionnaire d'Oxford en 2022, incarne l'esprit post-covid du monde, la déliquescence assumée de certainxs refusant de retourner à un mode de vie identique qu'auparavant. Le terme largement diffusé en ligne prône un rejet éhonté des attentes sociales et de la pression à donner toujours le meilleur de soi, la proclamation de la poursuite de son plaisir personnel quand bien même il ne sert pas l'image et la machine travailliste capitaliste.

Nous avons décidé de cotraduire et de co-publier cet ouvrage car il nous semblait qu'une approche collective s'accordait à la vision que Jen défend dans son livre : quand l'écriture de l'expérience intime peut résonner avec celle d'autrui. Le texte est dense, drôle, nous guide dans l'exploration de sujets vastes comme des contrées fantastiques qui ne laissent personne indifférente (le deuil, le sexe, la famille). Sa perspective parfois obsessionnelle est une porte d'entrée extra-lucide vers une nouvelle façon de regarder les conventions sociales à l'œuvre tout autour de nous.

Pour **Goblinhood : traité hybride de gobelinité**, RAG s'associe donc avec Librarioli, liant nos approches de l'édition : entre féminisme et sociologie, analyse de phénomènes culturels par le biais de l'expérimentation textuelle et le désir de décortiquer le monde pour se raconter soi.

Goblinhood, traité hybride de gobelinité

Jen Calleja

extrait du chapitre Grommeler :

Quand on me touche, on sent probablement la chaleur de ma peau. Mais quand je suis touchée par quelqu'unx, je suis persuadée que la pulpe de ses doigts sent que je suis moite, visqueuse, squammeuse. Je ne me souviens pas quand j'ai commencé à ressentir ça. Ou peut-être que si. Peut-être que c'était pendant le confinement et que j'étais, tout à coup, sur mon téléphone en permanence. C'était comme le précieux de Gollum¹, je pensais l'avoir laissé quelque part et je le retrouvais au fond de ma poche, je le regardais comme un puits, comme un miroir, et je voyais défiler une blonde svelte après l'autre. L'envie est une voleuse de joie, la comparaison est le gobelin de la satisfaction. Daniel Ings, qui joue Freddy, le frère de Eddie (joué par Théo James, qui double Gelfling Rek'yr dans la préquelle de *The Dark Crystal*) dans *The Gentlemen* de Guy Ritchie, dit dans une interview que son personnage est une sorte de gobelin cocaïnomane. Quand Théo James lui demande de préciser le terme de gobelin, Daniel Ings répond que cela provient de l'opposition forcée à son binôme, l'immaculé Eddie/Théo James.

J'ai constamment des pubs pour des chirurgies plastiques du nez désormais. La photo "avant" ressemble toujours à mon nez. C'est comme recevoir un message d'alerte - saviez-vous que votre nez et ce à quoi il est attaché ne va pas ? L'autrice germano-afghane Moshtari Hilal écrit dans son livre *Hässlichkeit* sur la classification politique de ceux et celles considérés comme belles - bientôt disponible en anglais sous le titre *Ugliness*² - en partant de son corps comme lieu d'exploration - sa "pilosité dense, ses dents de travers et son gros nez". (Le mot allemand *hässlich*, "moche", résonne comme un sifflement, hisssss-lisssshhhh.) Dans une interview avec Edna Bonhomme sur le blog de Silver Press, Moshtari Hilal explique la construction de son livre. Elle met en relation des notions et des tropes de l'horreur, et spécifiquement le concept d'auto-aliénation de Frantz Fanon, avec sa préoccu-

pation constante d'adolescente d'être une "personne de couleur qui voulait devenir une femme dans une société blanche" - comment la laideur est utilisée pour définir ceux qui ne sont pas comme nous, ceux que l'on rejette :

J'ai appris à observer et imiter ce qui était attendu, idéal et désirable dans cette culture [...] J'ai appris à désirer le fait d'être une femme en opposition à celles que je voyais autour de moi, mes tantes et ma mère. Dans cette logique d'auto-optimisation et d'assimilation, une avancée sociale voulait dire rejeter les femmes dont je venais, donc me rejeter aussi moi-même à bien des égards. Toute bonne imitation commence par l'apparence.

Enfant, j'étais un petit gobelin bizarre, peu sociabilisée et seule, sauf quand j'étais avec mon petit frère. L'autre jour j'ai envoyé à mon frère un meme de Nicolas Cage et Pedro Pascal ensemble dans une voiture extrait du film *Un talent en or massif* dans lequel Nicolas Cage joue une version de lui-même. Le texte au-dessus du visage inquiet de Nicolas Cage dit quelque chose comme : Older sibling figuring out they're autistic³, alors que celui au-dessus de Pedro Pascal, rieur, dit : Younger sibling with diagnosis who knew all along⁴. Il a répondu "hahaha" comme une forme de reconnaissance : il a été diagnostiqué à trois ans ; comme beaucoup de filles et de femmes, je n'ai jamais été diagnostiquée, malgré le flapping⁵, les tics, les problèmes de socialisation, le sentiment constant d'être submergée d'émotions. Savoir que je me situe, évidemment, dans le spectre autistique et que j'ai une forme de TDAH (quelqu'unx a dit en ligne que "le temps TDAH est le temps gobelin") m'a aidée à me détacher du dégoût de moi-même et m'a convaincu de moins masquer, masquer est éreintant, écrire ce livre c'est comme enlever le masque, les fausses lunettes, le faux nez et le maquillage de clown. Enfant, quand le soleil disparaissait, je m'enfermais dans

3* ndt : L'aînée quand elle se rend compte qu'elle est autiste.

4* ndt : Le cadet diagnostiqué qui le savait depuis le début.

5* ndt : Anglicisme, battement des mains, caractéristique de certaines personnes autistes pour réguler leurs émotions.

1* ndt : L'anneau que Gollum conserve avec obsession dans *Le Seigneur des Anneaux*, J. R. Tolkien

2* ndt : laideur

Goblinhood, traité hybride de gobelinité

Jen Calleja

ma chambre, la lumière éteinte et la télé allumée, à quelques centimètres de l'écran, comme une créature scrutant le fond d'un puits ou un miroir.

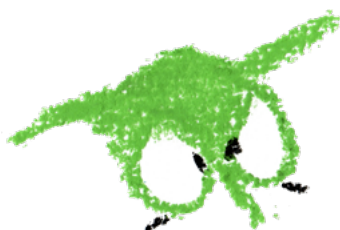
J'étais un espion petit goblin immoral. Ma mère a été mortifiée quand j'ai commencé à chevaucher un coussin en face de ma grande tante alors que je n'étais qu'un bébé. Comme la fois où, à quatre ans, je me suis faufilée pour lui pincer la fesse au Woolworths, la poussant à lâcher un cri involontaire. À l'âge de cinq ou six ans, elle m'emmenait nager tous les dimanches et un jour j'ai refusé de sortir de la piscine en criant, un doigt pointé sur elle, "Je la connais pas ! Je la connais pas !", devant son visage horrifié. J'étais un petit goblin poilu à la peau marron, aux cheveux sombres et aux yeux noirs.

Gadoué :

Enfin, j'avais taillé les vignes de la couette, pourtant
je me suis réveillée échouée sur un lit de terre
des champignons de cuir germent sur ma veste en cuir
des crapauds en jean grouillent sur mon jean
des bouffées de spores phosphorescentes jaillissent en battements de cœur
au bout de mes doigts
Z'ai cru voir un 'rominet aux yeux verts, mais j'ai échoué
à voir venir le glissement de terrain sous la pluie incessante
recouvrir un sentier boueux vers Old Raw Gill
une chute d'eau depuis longtemps dépourvue de sa cascade
j'entends bientôt l'eau prospère, cligne des yeux devant un écran scintillant
un portail pour sortir d'ici

extrait du chapitre Gemme :

J'ai pour règle de toujours chercher les objets verts dans les magasins d'antiquités et les ressourceries. Le vert que j'ai en tête est d'un type particulier, une espèce de vert jade profond, ou si c'est un objet en plastique ou en verre, un vert émeraude. Comme ça, j'ai quelque chose à chercher en particulier dans la tonne de trucs plutôt que de fouiller sans but. C'est un microcosme de ma façon d'appréhender le monde dans son ensemble où j'ai souvent besoin d'une clé pour m'y frayer un chemin. Ce jeu solitaire est inspiré du film *Oz, un monde extraordinaire*, le séquel-qui-n'en-est-pas-vraiment-un de 1985 du *Magicien d'Oz* et qui n'est pas non-plus une comédie musicale. Dans ce film, le roi Nome a transformé les habitants de la Cité d'Émeraude en pierres, a emprisonné Ozma, la Princesse d'Oz, dans le monde du miroir et a transformé le roi Épouvantail en un bibelot vert qu'il a caché dans sa caverne à bibelots. Dorothy Gale et ses amis l'Élan, Jack Pumpkinhead et Tik-Tok le soldat robot-horloge voyagent jusqu'à la Montagne Nome pour demander au roi Nome de rendre les émeraudes volées à la Cité d'Émeraude et de dépêtrifier le peuple d'Oz. Mais iels ne font pas le poids contre lui - il emprisonne Dorothy et la sépare de son gang d'adorateurs inadaptés qu'il transforme tous les trois secrètement en bibelots verts pour sa collection. Le roi de Nome veut jouer à un jeu. Sans qu'elle sache qu'ils sont devenus verts, il dit à Dorothy qu'elle peut faire le tour de sa collection de bibelots pour retrouver ses amis. Elle doit placer la main sur l'objet qu'elle pense être son ami et crier "Oz !" Si elle a raison, ils redeviendront eux-mêmes. Elle a trois essais, et chaque erreur ferait trembler le ciel. Elle choisit un objet au hasard, devine correctement et s'en va libérer d'autres nombreux amis. Le roi Épouvantail est une émeraude énorme, une personne clairement précieuse. Je me souviens d'avoir trouvé avec mon grand-père un morceau de verre poli vert si parfait, un doux galet vert comme une grosse pierre précieuse. Mais je n'arrive pas à me rappeler si c'est vrai ou si j'en ai rêvé, si je l'ai perdu et l'ai ensuite retrouvé en rêve. En grandissant,



Goblinhood, traité hybride de gobelinité

Jen Calleja

on avait une collection d'encyclopédies Disney qu'un ami de la famille nous avait donné. J'étais obsédée par les quelques pages qui montraient toutes les variétés de pierre précieuses - de la taille de galets, soigneusement alignée dans cette page vitrine. Je crois que j'en ai aimé certaines avec tellement d'intensité que je les ai gribouillées, comme quand on gratte un jeu avec une pièce dans l'espoir de gagner un trésor.

Grenouillon :

Je me présente à l'avant d'une procession
un imposant homme-arbre au visage vert et rigide
des rubans virevoltant autour de lui comme
un feu d'artifice
nous mène en une danse joyeuse
il y a des femmes-champignons, des
filles-crapauds
des vachères géantes, des bêtes à cornes
des cloches sifflent à mes poignets, à mes
chevilles
l'homme-arbre virevolte, tournoie et chante
Étincelle de vert !
Étincelle de vert !
Une étincelle de vert grenouillon
Juste pour moi, juste pour moi
Une étincelle de vert grenouillon
Étincelle de vert !
Étincelle de vert !
J'ai oublié la danse, et les bannières
portent des noms et des causes inconnus,
les tambours désynchronisés
nous marchons sur la colline, jusqu'au châ-
teau
depuis longtemps en ruine, pour accomplir
un sacrifice
les mains me tirent et me poussent, je cli-
quette/tinte comme des clés
Je vois le château reconstruit sur la colline
une citadelle, ses habitants m'observent du
haut de ses
les créneaux en riant. Je regarde en bas et je
suis couverte de feuilles
femme-verte cueillie par la foule
mes cloches sonnent et me dénoncent alors
que je me mets à courir
elles se transforment en bourdons et s'en-
volent
ma verdure dégringole le long de la pente
Je roule après elle et les cris pleuvent après
moi.

extrait du chapitre Grommeler :

Je vais programmer tout un jeu vidéo juste
pour pouvoir le mettre en pause, t'ensorce-
ler :

Instructions de lecture :

Mettez la chanson « Art Decade » de David
Bowie en boucle pendant que vous lisez ce
texte. Lisez le texte autant de fois que né-
cessaire.

JOUER QUITTER

Tu es toujours assise par terre, le dos contre
le côté du lit, sous lequel ton Furby et ton
Tamagotchi accumulent la poussière, la ma-
nette posée dans le creux de ta robe d'été en
faux jean, les câbles frais contre tes jambes
nues. Tu es de retour sur le menu du jeu,
mais tu es trop épuisée pour appuyer sur
JOUER. Une mandarine satsuma est hors
de portée sur ton bureau, où ton téléphone
s'éclaire par intermittence. Après une ou
deux minutes, l'animation en boucle du
menu reprend, et tu la regardes à travers tes
yeux mi-clos.

[Un épais trait noir borde un ciel rose, des
montagnes bleu nuit, et un arbre sombre. Le
soleil est en train de se coucher – pour tou-
jours. L'herbe autour de l'arbre est d'un bleu
lagon, les marais au loin sont marrons, striés
de crémeux reflets nacrés]

[Assise au pied de l'arbre il y a Sarah. De-
bout à côté de l'arbre se tient Jareth, le Roi
Gobelin. Le titre *LABYRINTHE* et les op-
tions JOUER et QUITTER flottent un peu
au-dessus de l'herbe, devant Sarah et Jareth.
Les lettres de bronze doré brillent et étin-
cellent.]

Sarah dort, adossée au tronc de l'arbre, ses
bras et ses jambes presque indiscernables
des racines.

Elle ouvre les yeux, cligne des paupières,
tourne seulement la tête. Jareth, le Roi Go-
belin, est debout près de l'arbre. Il tend le
bras, une pêche à la main. Sarah tend le bras
vers lui, prête à saisir la pêche. Jareth retire
son bras. Elle retire le sien, détourne la tête,
et ferme les yeux.

[Les feuilles de l'arbre frémissent briève-
ment ; comme une vague de frissons traver-
sant les branches. Les yeux de Jareth sont
rivés sur Sarah.]

Goblinhood, traité hybride de gobelinité

Jen Calleja

Sarah est toujours adossée au tronc de l'arbre, ses membres figés au milieu des racines.

Elle ouvre les yeux, cligne des paupières, tourne seulement la tête, et la lève légèrement. Jareth, le Roi Gobelin, se tient devant elle.

Il tend le bras, une pêche dans la main. Sarah va pour la prendre.

Jareth retire sa main. Sarah repose son bras, détourne le visage, ferme les yeux.

[Un trio de nuages translucides file dans le ciel comme sur des roulettes.]

[Les vêtements de Sarah et Jareth apparaissent nettement pendant quelques secondes devant un décor mal peint, quelques détails se dessinent : les coutures, les plis, les reflets ; un bug, une version antérieure, testée puis abandonnée, mais toujours encodée dans le tissu du jeu. Sarah porte un jeans bleu délavé et une veste en jean clair, Jareth un pantalon en cuir noir et une veste en cuir craquelé, presque écaillé, elle aussi noire. Leurs visages vacillent eux aussi ; les retouches des visages de ces modèles inconnus disparaissent le temps d'une microseconde]

[Tes yeux se ferment entièrement pour une seconde, mais les paupières se rouvrent aussitôt, comme des aimants qui se repoussent] Sarah se réveille assise contre un arbre. Elle bouge ses jambes au milieu des racines. Jareth lui tend un petit fruit rond : une pêche. Le bras de Sarah s'étire comme de lui-même, elle agite faiblement ses doigts en direction de la pêche. Elle la touche presque. Jareth jette un regard furtif à gauche, puis à droite, et cache la pêche derrière son dos.

Sarah laisse son bras retomber. Sa tête se penche sur le côté. Elle s'est endormie.

[Cinq papillons rouges volent par saccades, planant comme des cubes au-dessus du marécage. Tes yeux sont peut-être ouverts ; ils peuvent aussi être fermés. L'image à l'écran est trouble, comme baignée dans la fumée d'un incendie. 'Sarah' ou Jennifer Connelly, se gratte le nez. 'Jareth' ou David Bowie, soupire, tourne le regard vers un marais fait de pans de soie agités par des stagiaires assistants de studios, se campe nonchalamment sur une jambe, et renifle. Ils clignent tous deux des yeux, et s'étirent. 'David' ou Jareth, prends une gorgée d'eau d'une bouteille

planquée derrière sa botte, et la repose. 'Jennifer', ou Sarah, sort de derrière l'arbre en fibre de verre quelques pages roulées d'un scénario, en lit une, puis les remet en place.] Jennifer Connelly semble s'être tout juste affalée contre un arbre pour se reposer. Ses yeux s'ouvrent d'un coup et clignent mécaniquement comme ceux d'une marionnette ventriloque.

Machinalement, elle ramène son genou contre elle, enlace sa jambe avec ses bras et tapote du pied.

David Bowie lève la main droite et son genou droit, puis les repose. Il lève ensuite la main et le genou gauches, puis les relâche, et recommence, marchant comme une marionnette articulée.

Leurs bouches s'ouvrent et se ferment par à-coups. Jennifer Connelly semble chanter son tube préféré : le jingle qu'elle a enregistré d'une pub japonaise de Panasonic de 1986, l'année de sortie de Labyrinth.

David Bowie semble chanter "Underground", le morceau du générique d'ouverture de Labyrinthe, qui s'est hissé à la 21e place des charts britanniques cette même année.

Ils chantent sans émettre de son.

[Le soleil rouge devient jaune ; le ciel rose vire au bleu nuit. Un hibou blanc comme fait de papier, décrit un arc de cercle devant ce soleil bientôt lune avant de disparaître dans la noirceur de l'arbre. Ses yeux jaunes brillent et se volatilisent. C'est à nouveau le crépuscule.]

[Jennifer a maintenant 48 ans. Elle porte une archive de Louis Vuitton que pourrait porter une reine gobeline, sorte de version revisitée de la chemise blanche bouffante et du filet à broderies argentées de Sarah. Elle fait signe à ses parents, à son mari Paul Bettany, et à ses trois enfants, situés hors champ. Puis elle a 14 ans, Paul et les enfants s'effacent. Ils réapparaissent. Elle a 48 ans. Puis 14 ans. David a soudain 69 ans. Puis 38. 69. 38. 69. Elle a 48 ans. Il a 38 ans. Il a 69 ans. Elle a 14 ans. Il a 38 ans. Elle a 14 ans. Il a 38 ans.]

Sarah/Jennifer ne peut plus relever la tête. Elle roule mollement autour de son cou. Elle ne distingue plus ses membres des racines de l'arbre.

Goblinhood, traité hybride de gobelinité

Jen Calleja

Jareth/David lui tend quelque chose.

Sarah/Jennifer n'arrive pas à voir ce que c'est. Une pêche floue et duveteuse ? Elle se lèche les lèvres, elles sont sucrées et collantes. Elle dévore la pêche de ses yeux. Elle voit les traces d'une bouchée. Il y a des taches sur sa veste en jean.

Jareth/David s'agenouille, et approche la pêche de sa bouche.

Sarah/Jennifer mord dans le vide, et mâche de l'air au goût de pêche.

Il sourit, se penche pour l'embrasser. D'où on est, on ne voit pas si leurs lèvres se touchent ; on ne voit que sa chevelure blond platine, crêpée, qui cache partiellement ses cheveux noirs à elle.

Il se relève. Elle laisse sa tête retomber sur le côté, puis s'affaisser sur sa poitrine. Il inspecte la pêche. Un petit ver beige se tortille dans les traces de la morsure. Il glisse la pêche et son ver dans sa poche.

[Un jet de lave lilas jaillit d'une des montagnes au loin. La lave s'écoule comme les racines d'une plante filmée en accéléré. Tu vois depuis l'arrière-plan les mots affichés à l'écran, à l'envers, comme Sarah/Jennifer. Un de ses yeux, la seule partie de son corps qu'elle peut encore bouger, se tourne dans leur direction. Les doigts d'une de ses mains frémissent, puis tout son bras se lève d'un coup pointant les lettres RETTIUQ, grossières et pixellisées, mais elles sont hors de portée.]

[La scène se fige. Tu reprends conscience alors que les couleurs virent au noir et blanc. L'espace d'un instant les options du menu d'un violet profond luisent, comme la langue d'un gobelin. La boucle recommence.]

[Tu oscilles dans un rêve éveillé brumeux.]

[Une horloge sonne treize coups.]

extrait du chapitre Goinfre :

J'aime la nourriture, les séries télé, et les émissions de cuisine. J'ai repéré The Bear dans la jungle de programmes télé (un accompagnement parfait). C'est probablement cette photo légèrement goblinesque de Jeremy Allen White dans le rôle de Carmen « Carmy » Berzatto (qui veut dire « ours » en italien et qui sert de surnom à tous les membres de la famille) l'air stressé, comme s'il attendait que quelqu'un le libère de son cachot miniature, qui m'a poussée à soulever la trappe de la vignette. L'épisode de la saison 2 intitulé « Les poissons » aussi connu comme « L'épisode de Noël - qui m'a fait véritablement découvrir l'humoriste John Mulaney - est peut-être le plus éprouvant de tous. La matriarche Donna (interprétée avec goût par Jamie Lee Curtis), la mère de Carmy et de sa sœur Natalie, est une alcoolique qui s'automédicamente pour un trouble bipolaire. Elle se saoule délibérément tout en préparant un repas de Noël tout aussi absurde que incroyablement élaboré. C'est impossible parce qu'elle boit, impossible pour qu'elle puisse boire et elle reproche à tout le monde de ne pas l'aider tout en répétant qu'elle ne veut l'aide de personne et que de toute façon tout le monde fait tout de travers. Cet épisode vient après celui où Natalie apprend qu'elle est enceinte (l'actrice était vraiment enceinte d'un petit gobelin) et ce souvenir du réveillon de Noël revient la hanter car elle a peur de devenir comme sa mère. Dans les mains de Donna, la cuisine c'est le contrôle, mais aussi une forme d'amour contrôlé. Faire à manger comme preuve d'amour à vos enfants/votre famille mais aussi comme un substitut/un ersatz de soin et de thérapie bon marché.

Mes parents n'ont jamais été très doués pour la communication ou pour démontrer leur affection. La nourriture faisait office de. Ma mère a grandi dans une famille pauvre, une petite maison communale où elle vivait avec ses parents et ses trois sœurs. Elles étaient mal nourries et sous-alimentées. Toutes les sœurs ont souffert des dents très jeunes car elles se nourrissaient de trucs comme des sandwiches au sucre. (Mon amie Barbie m'a envoyée une recette des Sandwichs Gobelin issue d'une brochure



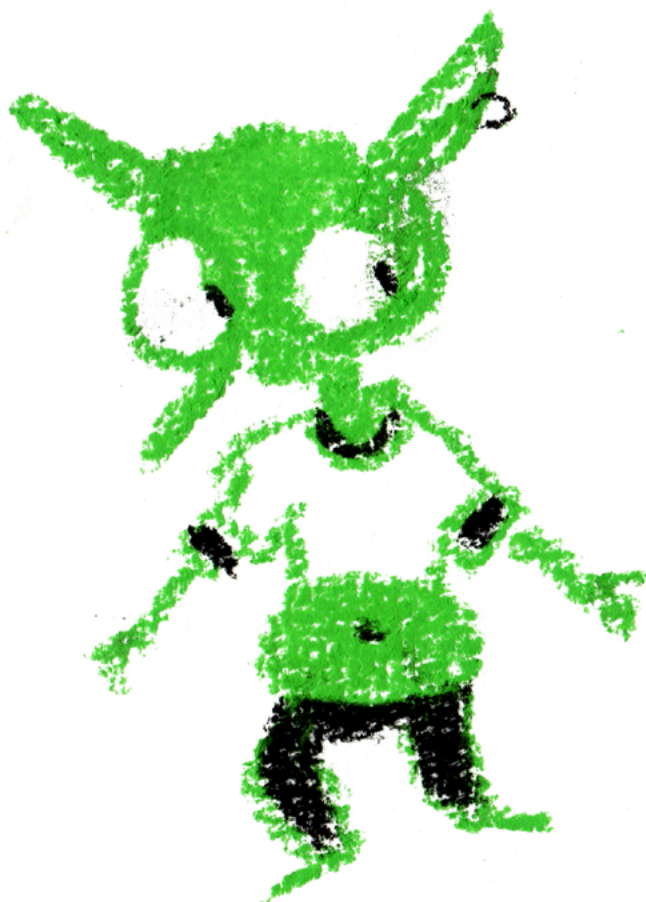
Goblinhood, traité hybride de gobelinité

Jen Calleja

américaine intitulée Comment réussir sa soirée d'Halloween 1946 : Deviled ham¹, avocat, noix du Brésil, sauce Worcestershire à l'intérieur d'un donut coupé en deux.) C'est peut-être pour cette raison que ma mère est allée à l'école hôtelière pour faire ses études. Elle aimait cuisiner, elle aimait faire des gâteaux. Mais sa santé mentale a commencé à se détériorer, et comme moi et mon frère avons grandi dans les années 80/90 on a eu des plats surgelés tous un peu brûlés ou mal décongelés à chaque fois qu'elle cuisinait. La sensation des frites mâchées qui glissent à la vitesse d'un escargot dans ta gorge, c'était comme se faire étrangler. Et mon père, lui, a grandi dans la Malte d'après-guerre, où le rationnement a existé jusque dans les années 1950, lorsqu'il est né. Il a migré au Royaume-Uni quand il avait 19 ans et il ne s'est jamais remis d'avoir accès à beaucoup de nourriture bon marché, même à 70 ans. Être en capacité d'acheter autant de nourriture que tu veux avec ton propre argent, c'est toujours une révélation pour lui. Ça veut dire qu'il nous a toujours cuisiné des montagnes de spaghetti, des monticules de curry avec du riz, une île entière de tourtes au poisson. Ça veut dire qu'il nous préparait un sandwich une heure avant le déjeuner ou le dîner, un énorme repas où on pouvait toujours se resservir une deuxième fois, et un crumble maison pour après. La nourriture a toujours été un signe d'amour pour moi. Je m'octroie des petits plaisirs pour me prouver que je prends soin de moi. Mais aujourd'hui, les petits plaisirs c'est tous les jours, même pour les plus petits accomplissements. Je suis fatiguée des petits plaisirs, ce ne sont plus du tout des petits plaisirs, ce n'est plus rien. Aucun de mes parents n'a jamais vraiment su exprimer ses émotions. Et je réalise aujourd'hui que mes parents étaient affamés pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec la nourriture.

¹* ndt : Le Deviled ham (traduire par "jambon à la diable") est une sorte de jambon à tartiner.

100% GOBELIN



littérature
étrangère



Genre : roman
Texte établi, traduit de l'allemand, présenté et annoté par Erika Abrams
Couverture et dessins de Vadim Korniloff
Format : 12 x 18,5 cm
Pages : 296
Prix : 24 €
ISBN : 978-2-487-558-11-3



13 novembre

Presse pour la première édition

« Un fantastique roman de Ladislav Klíma, auteur du début de ce siècle [le vingtième], qui naquit en Bohême, dont l'œuvre alterne entre la philosophie et le roman picaresque [...]. En route sur le chemin de la pensée ivre, Klíma nous emporte à tire-d'aile dans ce conte philosophique picaresque tout à fait étonnant, qui donnera sans aucun doute à ses lecteurs l'envie de découvrir le reste de son œuvre traduite en français. »

Olivier Mannoni, *Pariser Kurier*, mai-juin 1990.

« On rattacherait volontiers ce conte, traduit de façon très moderne, au courant expressionniste, s'il n'y avait chez son anarchiste d'auteur refus de toute tendance organisée. On pourrait également en donner une interprétation symbolique : le roi, un Hitler avant la lettre, représentant le pouvoir dans ce qu'il a de plus excessif, et le serpent la nature tantôt passive, tantôt violente et toujours aveugle. C'est assez dire la jeunesse de cet ouvrage. »

Nelly Stéphane, *Europe*, août-septembre 1990

« Nous sommes alors en 1918 et Klíma, après avoir bavé sur l'Empire austro-hongrois [...], entame la rédaction de ce joli conte philosophico-zoologique. À moins qu'il ne s'agisse d'une satire politique, ou d'un éloge du suicide. D'une fable érotico-métaphysique, d'un manuel de désobéissance civile. Entre les récits d'explorations de David Livingstone et les dialogues de Platon... [...] Artisan d'une philosophie hallucinée et génie scatologique, Ladislav Klíma vient d'inventer – tout à la fois – le roman de l'absurde, l'ironie philosophique, la pensée gothique et les pétanches transcendantes. Un système métaphysique où le fou rire est plus opératoire que n'importe quel concept, et où l'ivresse donne accès aux vérités les plus capitales. »

Gilles-François Picard, 1990

« Ce roman loufoque [...] est l'une des nombreuses œuvres pour une grande part non publiées d'un intellectuel inclassable. Autrichien de naissance, Ladislav Klíma [...] se présente comme un philosophe solipsiste, nietzschéen, particulièrement critique envers la société de son temps, l'Europe de la charnière entre [le vingtième] siècle et le précédent. Un penseur à découvrir de toute nécessité. »

Lu, mai 1990

Il grimpa sur la table comme un coq sur un fumier, ouvrit sa gueule d'hippopotame et lança un perçant cocorico. On ne pouvait dénier aux deux idiots un talent remarquable pour les langues des animaux.

Pendant ce temps la reine, à pas lents, rentrait dans sa baignoire; la chasse au prince avait introduit dans sa toilette un savant désordre, et nullement à son insu, entrebâillant ses draperies de façon à mettre ses fesses décharnées sous les yeux de toute l'assemblée.

— Un peu plus de pudeur ne ferait pas de mal! lui siffla Saint-Gueux, rouge de colère.

Et, se tournant vers l'antique archiduc :

— Votre Altesse pourrait peut-être choisir un moment plus opportun pour nous régaler de ses tours d'adresse édifiants et méritoires.

Le vieillard se mit à gonfler les joues, mais le cardinal poursuivit à voix basse :

— Tenez-vous tranquille ou vous allez tout gâcher, — et vous n'aurez plus jamais de caca de bécasse!

Les derniers mots eurent un effet stupéfiant. L'idiot se dégonfla, s'aplatit comme le chien qu'on cravache et, le regard fixe, émettant des bruits inarticulés, se retira lentement dans un coin où il se tint coi. —

Le Premier ministre commença enfin la lecture de sa proclamation. Le lecteur qui aura lu le sermon que le cardinal vient de faire au roi en saura déjà le contenu.

La conclusion cependant était conçue ainsi :

« *Quam ob rem*, attendu tout ce qui a été ci-dessus développé, commenté, documenté et démontré, nous nous voyons contraints, avec douleur, amertume, courroux et désespoir, d'ôter les rênes du gouvernement des mains de Sa Majesté le roi Pouxislas, *id est* de divorcer la personne du roi d'avec son *pouvoir**. Sa Majesté le roi Pouxislas conservera néanmoins le titre de "Majesté", ainsi que tous ses domaines, apanages et autres biens-fonds, ainsi que tous les revenus, dividendes et autres bonis provenant d'iceux, de même qu'il lui sera laissé pleine et entière liberté de faire ce que bon lui semblera, à la seule condition de ne pas se mêler des affaires de l'État.


« Nous transmettons par les présentes le *pouvoir** royal à Sa Majesté la reine Cordula en attendant la majorité de Son Altesse le prince héritier Cæsar. Si *autem* il arrivait pendant ce temps que ladite Majesté donnât à l'État un enfant mâle, Son Altesse ledit enfant aurait rang légitime et habileté à succéder à la couronne.

« En foi de quoi nous exprimons notre vœu exprès et expert que Sa Majesté la reine Cordula veuille à tout instant et en toute circonstance se reposer sur les lumières politiques éprouvées du cardinal de Saint-Gueux, que nous tenons pour l'authentique envoyé du ciel parmi nous.

« Ainsi soit-il dans les siècles des siècles *ad maiorem Dei et Pouilleusiæ gloriam!* »

Signé :

Cardinal de Saint-Gueux.

Cæsar, *Proufolger* *)

+ + + Zéro, archiduc.

Duc Dent de Poule, Premier ministre, comte Pubis de Chicanes, ministre des Affaires étrangères, prince de Verexquis, grand-maréchal de la Cour, marquis de Narcisse, prince de Séjan, comte Poltronius, baron de Dreyfesse, comte du Fayot.

Vagualâme, Larmalœil. — »

Lorsqu'on lut — dans l'ordre — « Narcisse » suivi de « Séjan », un grincement de dents se fit entendre... Mais quand vint, penaud, telle une vesse à mi-voix, le couple « Vagualâme » — « Larmalœil », seul un léger nuage traversa le visage extasié du poète de cour, comme un cirro-cumulus le soleil de midi au beau mois de mai... En Pouilleusie, pour la première fois depuis les origines du monde, on faisait l'honneur à l'élite intellectuelle de la nation, aux génies, de décider du sort de l'État de concert avec les divinités terrestres !

De son côté, le roi, dont l'âme avait été disposée à l'allégresse par le second litre de rhum tout juste ingurgité, fut lui aussi extraordinairement réjoui. « On

*) Il avait fallu guider la main du prince héritier pendant la signature. Il s'était montré très rétif, mais on l'avait laissé faire et extravaguer à sa guise. Pourquoi ? Une petite phrase de la proclamation en indique la raison.

me laisse la liberté, des masses d'argent et par-dessus le marché — le titre de roi ! je ne m'attendais pas à ça ! Ce cardinal n'est malgré tout qu'un pauvre sot ! Ne sait-il pas que le titre "roi" est aussi un *pouvoir**, voire le pouvoir suprême ? que, si je reste nominalelement roi, je le serai aussi de fait et *de facto* ? Il s'imagine m'avoir réduit à l'impuissance ; mais il me laisse la plus puissante de toutes les armes, quelque chose qui me permettra de reconquérir tout le reste. Même le monarque détrôné dans les règles de l'art demeure toujours une puissance redoutable, quand même il ferait gaffe sur gaffe : aucune main simplement humaine ne peut le dépouiller de l'auréole de sa ci-devant majesté. C'est à bon escient qu'on a assassiné Louis XVI, Charles II (?), Nicolas II... À vrai dire, toute cette comédie ne change à peu près rien à ma position. Avant non plus, je n'avais pas vraiment le pouvoir : c'est cette putain qui régnait, avec Saint-Gueux et Séjan... Et de même que ces trois-là ont régné jusqu'à présent, je pourrai régner à mon tour à l'avenir, même si on me refuse le "Majesté", le pouvoir peut être à moi, il suffira de penser un peu plus aux affaires d'État qu'au rhum et aux folies géniales. Mais pour l'instant tout cela est accessoire : l'essentiel, c'est que les termes de ce document stupide me permettront, cet après-midi... Ô divin serpent ! ce n'est que maintenant, au milieu de cette bassesse infecte, que j'apprends à sentir ce que tu es !..... »

À présent ce fut au tour du cardinal de s'avancer, porteur d'une seconde feuille de papier.

— À en juger d'après votre mine réjouie, vous savez apprécier, Sire, la bonté magnanime et à peine méritée dont nous faisons preuve à votre égard. Je suis donc certain que vous signerez sans rechigner l'acte confirmant votre renonciation à tout droit au pouvoir qui a pu jusqu'ici être le vôtre. En fait, c'est une simple formalité., — voici, je vous en prie !

Posant la feuille devant le souverain, il lui indiqua la place réservée à la signature.

— Très bien ! dit Pouxislas.

Il prit le pli, l'ouvrit — — mais se le vit aussitôt arracher des mains.

— Vous n'avez pas besoin de lire, Sire, votre signature sera parfaitement suffisante ! En ce moment nous n'avons pas le temps — —

Mais le roi était redevenu pâle comme la mort. Il avait entrevu un mot, un mot terrible : *Sans-Espoir**...

— On me demande de signer quelque chose que je n'ai pas lu ? cria-t-il comme frappé de démence. C'est inouï, voyons !

— Gueule pas comme ça avec moi, comme dans le temps ! hurla la reine d'une voix hargneuse, s'abaissant jusqu'à la trivialité au souvenir subit des coïts ratés de jadis. Ces temps-là sont finis, vieux dégoûtant !

— C'est donc que vous voulez m'enfermer ! clama

encore le malheureux. À la Bastille, dans mon château de *Sans-Espoir** ! Je l'ai vu, mais oui, mais oui ! vous ne pouvez pas le nier ! Tout cela n'est qu'un piège, cardinal, tu es l'homme le plus faux sous le soleil !

Le prêtre éclata de rire :

— Haha ! La peur et la mauvaise conscience ont de grands yeux. C'est vrai, il est question, dans l'acte d'abdication, de votre château de *Sans-Espoir**. Pourtant, ce n'est pas vous, Sire, mais certains de vos conseillers malavisés qui y seront incarcérés ! N'ayez pas peur, signez !

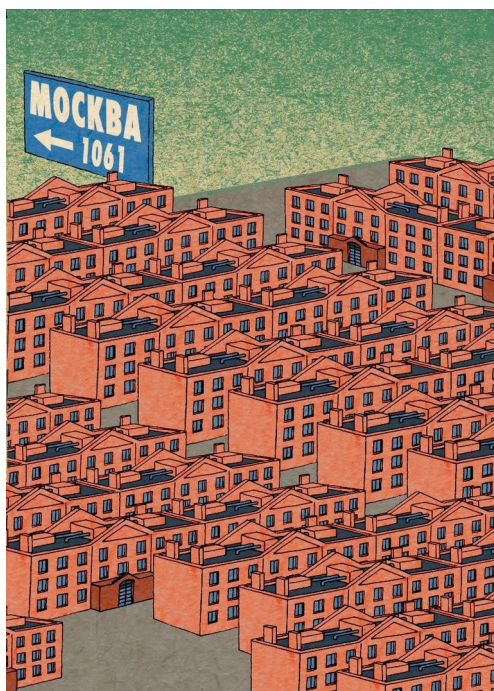
— Je ne te crois pas ! Je veux lire !

— Je vous le permettrais de tout cœur, mais je n'ai pas une seconde à perdre !

Un claquement de mains ; trois gardes blancs entrèrent, — l'un d'eux portait des chaînes...

— Ou bien vous signez tout de suite, — pour ensuite mener la belle vie d'un roi sans souci, — ou bien ce sera le cachot, le procès et — — l'échafaud !.. Dieu sait, — seule ma sottise bonté a motivé mon excessive indulgence pour vous, à l'encontre de la voix de la raison qui criait à tue-tête : « Mets ce mauvais roi, responsable de la ruine du pays, une fois pour toutes hors d'état de nuire ! » D'un côté, cela m'arrangerait que vous refusiez de signer..., — allez, choisissez, à l'instant !

Le porteur de chaînes s'approcha, les chaînes grinçèrent, le roi signa.



Sergueï Davidov *Springfield*

Traduit du russe par Nicolas Stuyckens

Andreï et Matveï se rencontrent à Samara où ils font leurs études. Tous deux rêvent d'un avenir meilleur, loin de la poutinolâtrie et de la queerphobie ambiantes. Andreï veut devenir reporter au grand dam de sa mère, une rescapée de la guerre du Tadjikistan qui entend faire de lui un homme d'affaires. Matveï vient comme lui de Togliatti, une ville créée autour de l'industrie automobile en amont de la Volga. Pendant que ses parents d'origine ukrainienne se noient dans les séries et dans l'alcool, il répare des téléphones et s'invente des exploits de super-héros. Mais pour en finir avec cet univers polarisé entre propagande et marginalité, ils doivent d'abord fuir « Springfield », leur quartier perdu au milieu de la steppe...

Sergueï Davidov est né en 1992 à Togliatti. Il est l'auteur de nombreuses pièces représentées en Russie, en Europe et aux États-Unis. Il vit en Allemagne depuis 2022. Son roman *Springfield*, publié par Freedom Letters et censuré par le Roskomnadzor, a déjà plus de 300 000 lecteurs dans le monde russophone.

ISBN : 9782493205087

© Perspective cavalière, 2026

Graphisme :

Illustration : Christophe Merlin

Couverture souple avec rabats

12,9 x 19,8 cm

Environ 172 pages, 20 €

Date de publication : 2 janvier 2026

Contact presse & librairies :

Étienne Gomez

0679918283

editionsperspectivecavalier@gmail.com

Diffusion et distribution :

SERENDIP LIVRES

01 40 38 18 14

contact@serendip-livres.fr

Résumé :

Andreï et Matveï sont deux étudiants de Samara originaires de Togliatti, en amont de la Volga. Andreï est le fils unique d'une femme qui ne l'a pas désiré et qui l'a élevé seule. Rescapée de la guerre du Tadjikistan (1992-1997), elle a connu une période faste à la Ville de Togliatti avant l'arrivée au pouvoir du parti de Poutine. Elle a alors beaucoup voyagé en Europe, menant ce qu'elle estimait être une vie de femme moderne et émancipée, mais elle est désormais ruinée. Lorsqu'elle part s'occuper de sa mère vieillissante à Belgorod, elle demande à son fils de liquider ses affaires à Togliatti, mais elle veut également qu'il lui succède, raison pour laquelle elle le contraint à faire des études d'économie, projetant sur lui son idéal de succès et de virilité. Le coming-out d'Andreï représente pour elle un choc profond et durable. Le tableau de leurs relations très ambiguës est l'un des points forts du roman, la mère projetant sur son fils son idéal de virilité et de succès avec autant d'amour que de violence.

Les flashbacks sur l'enfance et sur l'adolescence d'Andreï donnent un aperçu du parcours d'un jeune homosexuel dans la Russie provinciale sous Poutine : épisode tragi-comique de son coming-out accidentel à l'école, harcèlement et échec scolaire, coming-out à la mère, drague dans les lieux publics et sur les applications de rencontre, etc.

Matveï, d'emblée présenté comme plus beau, au corps plus entretenu et mieux habillé qu'Andreï, vient d'un milieu plus modeste. Ses parents sont d'anciens ingénieurs d'AvtoVAZ déclassés et devenus ouvriers – sa mère travaille aussi de nuit dans un magasin de proximité –, et ils noient leur désillusions dans diverses formes de fuite, dont la télévision et l'alcool.

Le roman évoque le début de leur relation dans une diversité de styles : prose et dialogues « classiques » pour l'essentiel, mais aussi passages en vers libres pour les évocations de l'arrière-plan historique et socio-économique de l'histoire (guerre du Tadjikistan, souvenirs du père d'Andreï, etc.), poèmes échangés par les deux jeunes hommes eux-mêmes, et enfin conversations sur les réseaux sociaux à mesure que se construit leur relation.

Le cadre étudiant est également important : au-delà de la thématique queer, le roman évoque tout un monde de jeunes condamnés à la marginalité, notamment dans des scènes qui se déroulent dans les campus et les résidences universitaires, les squats et les immeubles abandonnés (dont un du KGB/FSB), etc. Ces jeunes se reconnaissent par leur style vestimentaire, leurs goûts musicaux, leur aspiration à des formes de création littéraire et artistique, et bien sûr, pour les garçons, à éviter la conscription. Ils ont aussi leurs réseaux, notamment sociaux (VKontakte, Instagram, etc.), leurs centres d'intérêt (*Harry Potter*, les animés, les jeux vidéos, etc.) et leurs manières de parler ou de communiquer (mèmes, etc.), qui teintent fortement la prose du narrateur.

Les thèmes de la force et de la fuite sont très importants dans le roman, et un chapitre (chapitre 5) est entièrement consacré à une longue randonnée faite à deux entre Togliatti et Samara (75 km), expérience à la fois de survie, de voyage à deux, et de délire partagé (de nombreuses conversations sont faites).

Le projet qui va à la fois unir et séparer Andreï et Matveï en révélant leurs différences irréductibles est le projet de candidature conjointe au module d'écriture créative de l'HSE (ou EHESE, École des hautes études en sciences économiques) de Moscou, une institution progressiste qui leur apparaît comme un véritable paradis pour les personnes queer : alors qu'Andreï prend les choses très au sérieux et monte un dossier solide en participant à des concours d'écriture (il publie ainsi une nouvelle inspirée de sa relation avec Matveï dans un journal local, ce qui pose la question de la censure et de la surveillance généralisée de la population et crée des tensions dans le couple), Matveï est plus fuyant et passe un temps injustifié à travailler en tant que bénévole dans un atelier de réparation d'ordinateurs ou à jouer à des jeux vidéo. Andreï parvient néanmoins à lui faire rédiger une nouvelle qui, elle aussi, est inspirée par leur relation (chapitre 6).

La différence entre les deux personnages est accentuée par le point de vue de la narration, assurée à la 1^{re} personne par Andreï. Finalement, lorsque Andreï apprend qu'il est admis, Matveï disparaît de manière inexplicable et Andreï s'aperçoit qu'il n'a en fait pas déposé de candidature. Finalement, de manière intéressante, c'est l'écriture littéraire qui apparaît comme le moyen pour Andreï de conquérir sa liberté.

Le roman se termine sur l'évocation du départ d'Andreï seul pour Moscou : il quitte enfin Springfield en s'attendant à ne pouvoir vivre qu'une vie meilleure, mais si la période du Covid est en train de se terminer, une autre calamité s'annonce avec l'invasion de l'Ukraine, dont il n'a pas su voir les signes avant-coureurs.

Si la narration à la 1^{re} personne crée l'illusion d'une intimité plus forte entre Sergueï Davidov et Andreï (qui comme lui a des origines tadjikes et un visage « non russe » comme cela est souligné à plusieurs reprises dans le roman), il faut ne pas trop vite assimiler les deux. Matveï incarne l'échec d'une manière qui laisse entendre que ça aurait pu aussi être le lot d'Andreï.

#Poutine #Russie #queer #gay #Ukraine #Tadjikistan #super-héros # #censure #samizdat #dissidence #clandestinité #impubliable #Roskomnadzor

Le traducteur :

Nicolas Stuyckens, traducteur et professeur à l'université de Mons, est engagé dans la lutte pour les minorités sexuelles en Russie et dans l'ancien espace soviétique.

extrait n° I

#le c o m i n g - o u t d'Andreï

La révélation accidentelle de l'homosexualité d'Andreï à l'école le met en porte-à-faux avec ses camarades mais aussi avec sa mère.

Au début de la pandémie, ma mère a fait faillite. Elle a quitté Togliatti un an plus tard pour rejoindre sa mère dans un village de la région de Belgorod. Elles vivaient toutes les deux du produit de la vente des biens de ma mère, que je leur envoyais, et de leurs pensions de retraite, la sienne et celle de ma grand-mère. Ma mère approchait de la soixantaine. Elle m'a eu à près de quarante ans, elle qui – elle ne s'en est jamais cachée – n'avait jamais voulu avoir d'enfants et avait avorté cinq fois, ce qui ne m'a pas empêché d'arriver. Elle me disait : « Je n'étais pas faite pour être mère et tu m'as brisée. Mais je suis tombée amoureuse de toi et maintenant tu es la personne la plus importante à mes yeux. » Elle aimait aussi m'appeler pour me dire que tout était de ma faute. Que j'étais sa plus grande déception. Que si j'avais arrêté mes études pour retourner à Togliatti et reprendre ses affaires, elle s'en serait tirée et elle n'aurait pas fait faillite. Elle aimait boire et répéter : « Je rêvais d'une villa en Espagne où je coulerais mes vieux jours. » Puis elle changeait de sujet et me demandait combien d'argent j'avais. Et comme je n'en avais jamais, ça lui donnait plus ou moins raison.

Elle a toujours cru que j'étais un faible et que l'école pourrait m'aider à m'endurcir, m'apprendre à me battre.

Ma classe a compris mon homosexualité quand j'avais quatorze ans. J'avais fait un diaporama sur les principes de la gestion de projet qui avait eu un tel succès qu'un camarade m'avait demandé de le lui passer. Comme je voulais me faire un ami – à l'époque, je n'en avais pas –, je lui ai donné ma clé USB, mais j'avais oublié qu'en plus du diaporama, elle contenait plusieurs gigaoctets de porno. Au moment où je l'ai retirée de l'ordinateur, un mec était en train de faire une gorge profonde sous les yeux de toute ma classe. Je l'ai glissée dans ma poche et je me suis barré en me répétant les paroles de ma mère : « Ses difficultés, il faut apprendre à les surmonter. »

Le lendemain, je suis arrivé en retard. Je me suis assis, le visage écarlate et un goût métallique dans la bouche, comme si j'avais couru des kilomètres. Tous les regards se sont tournés vers moi. Gourine, le plus téméraire, a crié : « Sale pédé ! » en plein cours. Le professeur a fait semblant de rien. Lui, il a remis ça trois fois, après quoi je me suis levé pour aller lui en coller une. Je me suis fait exclure, j'ai quitté l'école et je suis rentré chez moi. Comme les vestiaires étaient fermés à clé pour empêcher que les élèves s'en aillent avant la fin des cours, j'ai dû courir dans la neige en chaussons et en T-shirt. Une fois à la maison, je me suis allongé sur mon lit et je me suis répété, les deux poings serrés : « Tout va bien se passer » alors que rien ne pouvait bien se passer.

Dans sa conversation le soir avec sa mère, il devient évident qu'Andreï ne veut pas faire carrière dans les affaires comme elle le souhaiterait.

« Tu ne me connais pas.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— Ce que tu as toujours aimé, c'est l'image que tu te fais de moi, pas moi. »

Ce à quoi elle m'a répondu :

« Tu es l'objet de mes investissements. »

Là, je me suis mis à pleurer, je n'ai pas pu me retenir. Elle m'a serré dans ses bras. Tendrement.

« Bien sûr que je t'aime. Je suis ta mère, tu es mon fils. Je t'aime, qui que tu sois.

— Qui suis-je ?

— Tu es un garçon encore faible. Frêle. Tu n'es pas encore devenu toi-même. »

Je me suis écarté.

« Enfin, maman, je suis gay, je suis queer ! Je suis pas un mec comme il faut et je le serai jamais ! Je suis un échec. Le monde n'est pas parfait. C'est tout. »

J'ai dit ça, puis je me suis tu.

Elle aussi, elle s'est tue. Elle a éteint sa cigarette, elle est passée à côté de moi et elle est allée s'enfermer trois heures dans la salle de bain. Elle n'a même pas rouspété, comme si je venais de confirmer une terrible supposition qu'elle entretenait depuis longtemps.

extrait n°2

#la publication d'Andreï

Le projet d'une candidature conjointe à HSE Moscou met en évidence les différences de motivation et de caractère entre Andreï et Sergueï.

Chaque jour, je demandais à Matveï s'il avait écrit quelque chose et il me répondait qu'il réfléchissait. Je lui disais qu'il ne fallait pas réfléchir mais écrire, et il me répondait : « Il faut qu'on écrive le texte du siècle. » Pendant que lui réfléchissait, j'ai décidé d'agir. Pour HSE, il fallait un diplôme, une lettre de motivation, un échantillon d'écriture créative et un portfolio artistique. Le diplôme, je me l'étais acheté, j'étais très motivé, le récit, j'étais en train de l'écrire, mais il me restait à créer un portfolio. J'ai donc fait des recherches sur Internet : « appel contribution Samara », « magazine littéraire Samara », « concours poésie », etc., mais je me suis vite rendu compte que la vie littéraire de Samara se résumait à la Maison des écrivains, à un almanach prétentieux qui émanait d'un groupe de postmodernistes et au magazine *L'Écho russe*, avec un saint en couverture. Je me suis dit que les journaux aussi pouvaient être une source d'inspiration et j'ai commencé à les parcourir. *Une autre ville... Samara 63*, une sorte de chronique policière... Puis je suis tombé sur *Inventer Samara*, un petit samizdat en ligne. « Nous cherchons des textes originaux sur la Samara de vos rêves. Nous cherchons une perspective inhabituelle sur la vie quotidienne et nous sommes persuadés que notre ville est une source inépuisable d'expériences esthétiques. » Oh oui, je me suis dit, je suis vraiment doué pour ça. Je me suis dit que je devais jouer mon atout, moi qui ai le don d'écrire ce que personne d'autre n'ose écrire et qui sais très bien de quoi je parle. Et surtout, je déborde d'idées pour développer une intrigue queer au fin fond des toilettes publiques.

Je me suis tout de suite mis à l'ouvrage. Titre : *Notre utopie queer*. J'ai évoqué nos ébats sexuels clandestins dans le bâtiment du FSB. En une heure, j'avais torché ça, je n'ai pas relu le texte et je l'ai envoyé à Gleb, le rédacteur en chef. Pour tout message, j'ai mis : « Salut, je m'appelle Andreï et je suis l'auteur de ce texte. J'espère qu'il vous plaira. » Puis, plusieurs fois, je me suis répété dans ma tête : « Andreï, auteur. » Vingt minutes plus tard, il m'a répondu en un mot :

GLEB. 14:32. Wow !

Puis il a ajouté :

GLEB. 14:38. Cool. On prend. Il faudra juste remplacer FSB par autre chose.

[...]

Le texte a été publié sur le site le soir même et j'ai tout de suite envoyé le lien à Matveï.

ANDREÏ. 21:02. Ma belle, tu vas pas me croire.

ANDREÏ. 21:02. On a reconnu mes talents d'auteur. Et l'article a été publié.

MATVEÏ. 21:02. Vraiment ?

MATVEÏ. 21:02. Je suis très heureux pour toi.

MATVEÏ. 21:04. Mais...

MATVEÏ. 21:04. Mais maintenant tout le monde va savoir que je suis pédé.

#le d é p a r t d'Andreï à Moscou

Dans cette dernière page du roman, où curieusement le personnage de la mère ne fait même pas l'objet d'une allusion, le narrateur quitte enfin « Springfield » pour Moscou. La joie de ce départ est contrebalancée par l'expérience de la séparation, et l'espoir d'un avenir meilleur, par les indices de la guerre à venir. Tout le début du texte est truffé d'allusions à des scènes que les deux jeunes hommes ont vécues ensemble ou à des poèmes qu'ils ont échangés.


M'imaginant déjà à Moscou, je me suis amusé à penser à Matveï comme à quelqu'un qui n'avait jamais existé et à la drôle d'histoire que je pourrais raconter à mes futurs amis de la capitale sur cette méga hallucination. J'avais entièrement inventé le personnage, il ressemblait à Peter Parker, à un cow-boy, ou au chauffeur de *Drive*. Mais, quand je rentrais à Springfield, je regardais le football américain tous les soirs et je m'allongeais sur notre matelas aux odeurs d'Old Spice, de jeune mec et de bière volée au Perekriostok. Quand j'ouvrais le placard de la cuisine, je voyais Pinky et Adolf. Ils avaient la même odeur de chiffon.

Je n'arrivais pas à me faire à l'idée que Matveï m'avait laissé tomber. Qu'il était comme ces étoiles qui tremblent de colère avant de s'évanouir dans la nuit noire. Je l'imaginais kidnappé par Nibiru, ou simplement parti courir comme il le faisait toujours quand il était saoul. Je le voyais tourner en rond tour après tour sans pouvoir s'arrêter.

La HSE a publié la liste des personnes admises. J'en faisais partie. Matveï, non. J'ai consulté la liste des candidatures. Matveï n'y était pas non plus.

L'été touchait à sa fin. J'ai fait mes valises, laissant derrière moi tout ce que je ne pouvais pas emporter. J'ai viré l'Indien cherokee et les autres affiches, mais j'ai laissé le drapeau. Et j'ai arrêté de chercher Matveï. Je suis monté dans le bus 67. Il a longé les voies ferrées qui séparaient notre partie de Springfield du reste de la ville, le campement des Tziganes, le Mega Food Court où j'avais travaillé, puis un immense terrain vague vers où convergeaient tout un tas de chemins et de routes cabossées. On essaie toujours de cacher tout ça derrière des panneaux publicitaires, des arbres ou des rideaux de mousseline, mais le plus souvent derrière des immeubles d'habitation plus récents. Puis, à la sortie de la ville, la steppe a commencé ainsi que l'autoroute de Moscou. Je me suis souvenu qu'on l'avait élargie pour la Coupe du monde, lorsque partout dans les rues on parlait encore d'amitiés entre les peuples. Fini les embouteillages. Je m'en suis souvenu et ça m'a fait sourire. Des avions traversaient le ciel, laissant derrière eux de longues traînées blanches. Khokhol m'avait parlé d'une base militaire, avec des avions qui décollaient et qui atterraient sans cesse. Tant qu'on n'est pas en guerre... avait-il ajouté. Mais quelle absurdité, m'étais-je dit, tout va pour le mieux. Nous vivons à l'endroit le plus paisible qui soit à l'époque la plus paisible qui soit. Les restrictions liées au Covid sont progressivement levées, les gens vont à Budapest, au Monténégro, ils ont envie de voir le monde. On ne quitte Springfield que pour un endroit meilleur. Et je ne veux penser à rien d'autre.

Kadya Molodowsky

 Éditions du Canoë
2026



Genre : roman

Traduit du yiddish par Claire

Buchbinder

Préface de Tiphaine Samoyault

Publié avec le soutien du CNL

Format : 13 x 21 cm

Pages : 304

Prix : 22 €

ISBN : 978-2-487558-13-7



Poète, critique littéraire, auteure pour enfants, romancière, Kadya Molodowsky (1894-1975) est sans conteste la femme des lettres yiddish la plus reconnue, la plus prolifique dans des genres variés.

Née à Bereza Kartuska, actuellement en Biélorussie, elle grandit en apprenant l'hébreu, le yiddish et le russe. Dès ses dix-huit ans, elle enseigne dans des orphelinats à Varsovie tout en poursuivant des études de pédagogie en hébreu. À Odessa, en 1916 et 1917, elle continue son travail auprès des enfants réfugiés. À Kiev, elle rencontre de jeunes écrivains avant-gardistes, ainsi que Simkhe Lev, qu'elle épouse en 1921 et avec qui elle s'installe à Varsovie, où elle fréquente notamment les Singer, Kulbak, Peretz, Leivik.

Actrice majeure de la vie littéraire yiddish, Kadya Molodowsky est invitée en 1935 à New York. À en croire certains, c'est son activisme politique qui l'aurait incitée à quitter la Pologne. Elle lit ses poèmes à Chicago, Detroit et Cleveland où elle se sent comme chez elle. Néanmoins, ces rencontres lui font peu à peu percevoir la fragmentation de l'identité juive dans ce pays, fractionnement qui provoquera chez elle un certain désespoir, un sentiment d'étrangeté.

De Lublin à New York est le premier livre de Kadya Molodowsky traduit en français.

On peut lire certains de ses poèmes dans l'*Anthologie de la poésie yiddish* (Gallimard) ainsi que dans les numéros 183-184 et 185-186 de la revue *Poésie*.

11 février

Kadya Molodowsky De Lublin à New York

Journal de Rivke Zilberg

Préface de Tiphaine Samoyault



Éditions du Canoë

Trois mois après l'invasion de la Pologne, la jeune Rivke Zilberg se réfugie chez sa tante maternelle à New York auprès de son oncle et de ses deux cousins américains. L'arrivée outre-Atlantique éveille la curiosité, incite à des réflexions sur l'acculturation, sur l'étrange utilisation des bigoudis et sur la pertinence à se montrer aussi fourbe que Greta Garbo avec les hommes; réflexions qu'elle notera dans les 107 entrées de son « Journal » qui court du 15 décembre 1939 au 6 octobre 1940. Rivke devra avant tout apprivoiser une nouvelle langue, rencontrer des gens de son âge et trouver, par l'entremise de divers comités d'aide aux réfugiés, des petits boulots pour gagner sa vie (blanchisseuse, brodeuse, apprentie dans une manufacture de gants, dont l'atmosphère évoque les ateliers décrits par Jean-Claude Grumberg et par Robert Bober). Bref, elle vit sa vie, est confrontée aux difficultés rencontrées par toute personne émigrée : l'acculturation, la solitude, les difficultés financières, la cacophonie régnant dans les comités d'aide aux réfugiés, la cruauté des syndicalistes dans l'industrie vestimentaire. Une série de personnages rencontrés au fil du temps tisse un lien entre l'ancien et le nouveau monde. Mais surtout, au-delà de ces préoccupations, elle entrevoit la possibilité d'une nouvelle vie sous un nouveau nom.

De Lublin à New York a paru en feuilleton dans le *Morgn Zhnurnal* avant d'être publié en 1942 par son autrice, dans la maison d'édition Papirene Brik (Pont de Papier), qu'elle avait créée avec son mari Simkhe Lev. L'originalité réside dans l'effacement des frontières entre les genres. Certes, l'ombre de l'holocauste plane sur le « Journal » : Kadya s'inquiète du sort de sa famille restée en Pologne, tout comme sa protagoniste, Rivke, qui reçoit sporadiquement des bribes de nouvelles du pays par le biais de cartes postales ou de lettres mais l'optimisme règne malgré la gravité du thème et du temps. Ni une histoire de déracinement au sens propre, ni une histoire d'amour classique, ce roman relève davantage de la quête d'identité dans un monde confondant, effrayant, mais aussi franchement palpitant qu'inconnu, à une époque charnière et inquiétante de l'histoire.

Le roman sera adapté en pièce de théâtre (*Une maison sur Grand Street*), en 1953, et les représentations à Broadway, fait rare pour une pièce yiddish, feront l'objet de critiques très favorables dans la presse américaine de langue anglaise (*Variety* et *New York Times*).

Attachée de presse : Sabine Norroy : snorroy@hotmail.com

Téléphone : 06 35 54 05 85

Contact : colette.lambrichs@gmail.com

Relation libraires : jean-luc.remaud@wanadoo.fr

Éditions Du Canoë : 9, place Gustave Sudre
33710 Bourg-sur-Gironde


Téléphone : 06 60 40 19 16

Téléphone : 06 62 68 55 13

Local parisien : 23, rue Bréa
75006 Paris

Diffusion et distribution : Paon diffusion.Serendip

Kadya Molodowsky

 Éditions du Canoë
2026



Genre : roman

Traduit du yiddish par Claire

Buchbinder

Préface de Tiphaine Samoyault

Publié avec le soutien du CNL

Format : 13 x 21 cm

Pages : 304

Prix : 22 €

ISBN : 978-2-487558-13-7



Poète, critique littéraire, auteure pour enfants, romancière, Kadya Molodowsky (1894-1975) est sans conteste la femme des lettres yiddish la plus reconnue, la plus prolifique dans des genres variés.

Née à Bereza Kartuska, actuellement en Biélorussie, elle grandit en apprenant l'hébreu, le yiddish et le russe. Dès ses dix-huit ans, elle enseigne dans des orphelinats à Varsovie tout en poursuivant des études de pédagogie en hébreu. À Odessa, en 1916 et 1917, elle continue son travail auprès des enfants réfugiés. À Kiev, elle rencontre de jeunes écrivains avant-gardistes, ainsi que Simkhe Lev, qu'elle épouse en 1921 et avec qui elle s'installe à Varsovie, où elle fréquente notamment les Singer, Kulbak, Peretz, Leivik.

Actrice majeure de la vie littéraire yiddish, Kadya Molodowsky est invitée en 1935 à New York. À en croire certains, c'est son activisme politique qui l'aurait incitée à quitter la Pologne. Elle lit ses poèmes à Chicago, Detroit et Cleveland où elle se sent comme chez elle. Néanmoins, ces rencontres lui font peu à peu percevoir la fragmentation de l'identité juive dans ce pays, fractionnement qui provoquera chez elle un certain désespoir, un sentiment d'étrangeté.

De Lublin à New York est le premier livre de Kadya Molodowsky traduit en français.

On peut lire certains de ses poèmes dans l'*Anthologie de la poésie yiddish* (Gallimard) ainsi que dans les numéros 183-184 et 185-186 de la revue *Poésie*.

11 février

Kadya Molodowsky De Lublin à New York

Journal de Rivke Zilberg

Préface de Tiphaine Samoyault



Éditions du Canoë

Trois mois après l'invasion de la Pologne, la jeune Rivke Zilberg se réfugie chez sa tante maternelle à New York auprès de son oncle et de ses deux cousins américains. L'arrivée outre-Atlantique éveille la curiosité, incite à des réflexions sur l'acculturation, sur l'étrange utilisation des bigoudis et sur la pertinence à se montrer aussi fourbe que Greta Garbo avec les hommes; réflexions qu'elle notera dans les 107 entrées de son « Journal » qui court du 15 décembre 1939 au 6 octobre 1940. Rivke devra avant tout apprivoiser une nouvelle langue, rencontrer des gens de son âge et trouver, par l'entremise de divers comités d'aide aux réfugiés, des petits boulots pour gagner sa vie (blanchisseuse, brodeuse, apprentie dans une manufacture de gants, dont l'atmosphère évoque les ateliers décrits par Jean-Claude Grumberg et par Robert Bober). Bref, elle vit sa vie, est confrontée aux difficultés rencontrées par toute personne émigrée : l'acculturation, la solitude, les difficultés financières, la cacophonie régnant dans les comités d'aide aux réfugiés, la cruauté des syndicalistes dans l'industrie vestimentaire. Une série de personnages rencontrés au fil du temps tisse un lien entre l'ancien et le nouveau monde. Mais surtout, au-delà de ces préoccupations, elle entrevoit la possibilité d'une nouvelle vie sous un nouveau nom.

De Lublin à New York a paru en feuilleton dans le *Morgn Zhnurnal* avant d'être publié en 1942 par son autrice, dans la maison d'édition Papirene Brik (Pont de Papier), qu'elle avait créée avec son mari Simkhe Lev. L'originalité réside dans l'effacement des frontières entre les genres. Certes, l'ombre de l'holocauste plane sur le « Journal » : Kadya s'inquiète du sort de sa famille restée en Pologne, tout comme sa protagoniste, Rivke, qui reçoit sporadiquement des bribes de nouvelles du pays par le biais de cartes postales ou de lettres mais l'optimisme règne malgré la gravité du thème et du temps. Ni une histoire de déracinement au sens propre, ni une histoire d'amour classique, ce roman relève davantage de la quête d'identité dans un monde confondant, effrayant, mais aussi franchement palpitant qu'inconnu, à une époque charnière et inquiétante de l'histoire.

Le roman sera adapté en pièce de théâtre (*Une maison sur Grand Street*), en 1953, et les représentations à Broadway, fait rare pour une pièce yiddish, feront l'objet de critiques très favorables dans la presse américaine de langue anglaise (*Variety* et *New York Times*).

Attachée de presse : Sabine Norroy : snorroy@hotmail.com

Téléphone : 06 35 54 05 85

Contact : colette.lambrichs@gmail.com

Relation libraires : jean-luc.remaud@wanadoo.fr

Éditions Du Canoë : 9, place Gustave Sudre
33710 Bourg-sur-Gironde

Téléphone : 06 60 40 19 16

Téléphone : 06 62 68 55 13

Local parisien : 23, rue Bréa
75006 Paris

Diffusion et distribution : Paon diffusion.Serendip

L'ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE MON GRAND-PÈRE

20 janvier

Aujourd'hui c'est le jour anniversaire de la mort de mon grand-père. Ma tante a allumé une bougie dans la cuisine, une grande bougie qui doit brûler vingt-quatre heures. Elle a tourné en rond toute la journée en soupirant et en pensant à son père, c'est-à-dire mon grand-père. Peut-être est-ce pourquoi je me suis sentie plus proche d'elle et plus à l'aise à la maison. On dirait que ma tante a ressenti la même chose car elle a même versé une larme pour ma pauvre mère décédée. « Et voilà, a-t-elle dit, une famille disparue. » Elle s'est essuyé le bout du nez dans un mouchoir à fleurs et, à ce moment, elle ressemblait davantage à une Lubliner qu'à une New-Yorkaise, mais à la mi-journée, elle s'est peignée, s'est mis du fard à joue, du rouge à lèvres comme d'habitude, et elle est sortie dans la rue. Je suis restée à la maison pour ranger. La femme à la peau noire n'est effectivement jamais revenue, malade à jamais... Alors que ma tante venait de sortir, Mme Shor est entrée. Pas facile de savoir si Mme Shor est gentille ou mauvaise, en tout cas, elle est bizarre. « Quoi, votre femme de ménage ne

vient plus ? » Lorsque je lui ai répondu qu'elle était malade, Mme Shor a ronchonné, dissimulant à grande peine un éclat de rire. « Et alors, ça ne se trouve donc pas aux *United States*, une femme de ménage ? Ce n'est pas le problème, ta tante veut *plain* (tout simplement) épargner de l'argent, puisqu'elle héberge une réfugiée chez elle », s'est-elle exclamée avant de sortir une cigarette de sa poche et de disparaître dans un nuage de fumée. Lorsqu'elle fume, Mme Shor laisse sortir la fumée lentement de ses narines. Comme je ne fume pas, Mme Shor m'a donné un *chewing-gum* que je suis censée mastiquer. Elle dit que ça calme les nerfs dans les moments difficiles... Elle m'a fait un clin d'œil complice en me disant cela. J'ai remarqué que les Américains, lorsqu'ils vous sortent une vérité pénible à avaler ou qu'ils vous font un sale coup, ils ont l'habitude d'adoucir leur propos avec un quartier d'orange ou avec un chewing-gum. En tout cas, c'est ainsi que procèdent ma tante et Mme Shor.

SELMA

24 janvier

Aujourd'hui, Selma était très nerveuse et mon oncle encore plus silencieux que d'habitude. C'est mon oncle que je préfère à tous dans la maison. Bien que ce soit ma tante, la sœur de ma mère, paix à son âme, je me sens plus proche de mon oncle. Il n'est pas du tout rabat-joie, quoiqu'il se taise quasiment tout le temps, à part lorsqu'il joue aux cartes. Chez nous, à Lublin, on disait de lui qu'il était un érudit et qu'il avait l'autorisation d'exercer les fonctions de rabbin. Pourtant, il n'a pas voulu devenir rabbin et est parti en Amérique. Ici, il est *insurance agent* (courtier en assurance), mais je me dis toujours que la fonction de rabbin lui irait mieux. Tout à coup Selma s'est mise à pleurer. Alors qu'elle se préparait à sortir, elle n'a pu décider quelles chaussures porter : noires, bleues ou jaunes. Mon oncle s'est exclamé : « Quel choix cornélien ! » en souriant discrètement, exactement comme un rabbin l'aurait fait. Puis il a secoué la tête avant d'ajouter : « Si la tête est malade, les chaussures n'y pourront rien. » Ma tante s'est écriée : « Laisse-la donc tranquille, cette pauvre enfant. On n'est

pas en Europe. » Selma a pleuré. Je ne comprends rien à ce charabia, mais il se passe quelque chose de mystérieux à la maison et ça concerne Selma.

SOIXANTE-QUINZE CENTS PAR JOUR
(ENVIE DE PLEURER)

25 janvier

Marvin s'est mis en tête d'apprendre à danser comme Benny Goodman. Il met la radio, se place en face et peut danser des heures de suite. Il monte le volume et danse. Danse et monte le volume. Ça commence à me donner des maux de tête. Aussitôt qu'il danse, mes pensées se tournent vers ma mère qui est morte sous un bombardement, vers mon frère dont je ne sais pas où il est allé se réfugier, en tout cas, il n'est pas à la danse, et mon père, qu'est-il devenu ? Je n'en sais rien non plus. J'aimerais partir au bout du monde pour ne plus voir Marvin danser, mais où aller ?

À la tombée de la nuit, Mme Shor est venue et m'a encore fait le don d'un chewing-gum, si bien que je m'attendais à ce qu'elle s'exclame quelque chose du genre : Toujours pas de femme de ménage en vue ? Après quelque temps, elle m'a fait une proposition : « J'ai croisé votre femme de ménage dans la rue, elle n'est pas malade du tout, ta tante veut économiser les soixante-quinze cents qu'elle lui donne chaque jour, *that's all* (c'est tout). Rivke, tu pourrais venir t'installer chez moi, je

te paierais, pourquoi pas ? Je pourrai avoir la tête tranquille, car personne ne me chipera quoi que ce soit. » Je ne sais pas si j'ai glissé sur quelque chose ou si mes jambes se sont mises d'elles-mêmes à trembler, mais à l'instant même, je me suis écroulée, je ne me suis pas cognée mais j'ai eu terriblement envie de sangloter. Ma tante est arrivée et a dit quelque chose en anglais. Mme Shor a illico inventé un mensonge : « Je pense qu'elle a le mal du pays, votre *nièce* (nièce). » Ma tante a immédiatement compris que j'étais bouleversée. Elle m'a tapoté la tête avant d'annoncer : « Sa tête est brûlante. » Je me suis couchée, j'ai pris de l'aspirine, reconnaissante envers ma tante d'avoir prétendu que j'étais malade. Je n'ai plus quitté mon lit de la journée.

UN MONDE PERDU

28 janvier

Selma pleure et Marvin danse. Je me sens tellement en trop à la maison. Heureusement que je vais à l'école tous les soirs pendant deux heures. Apparemment, la professeure a remarqué que j'avais des soucis, et il semble qu'elle ait voulu me consoler en me disant aujourd'hui : « *You're young.* » J'ai beau être jeune, j'ai déjà écopé de bien des malheurs. Elle ne peut pas deviner, la professeure, l'existence de Lublin, une mère, un père, des frères et aussi la présence de Leyzer, ni qu'on avait l'habitude d'aller se promener dans la forêt de pins, ni que l'oncle Zeydel venait nous voir avec un cheval et une cariole à moins que ce ne soit avec un traîneau. Et maintenant, tout a disparu. Une personne a dû s'enfuir d'un monde et ce monde lui est désormais perdu à jamais. Alors ça me fait une belle jambe, hein, d'être jeune !

Je voudrais des nouvelles

MÉMOIRES D'UNE ENFANT PLACÉE

« *Description : gentille fille à l'air intelligent, plutôt petite. À prendre en charge.* »

En 1908, Eliza Showell a douze ans et est tout juste orpheline. Elle est emmenée dans un bateau qui la transporte des taudis de Black Country jusqu'à la province rurale de Nova Scotia, au Canada, peuplée de colons en manque de main d'œuvre. Elle ne reverra jamais ses deux frères, qui ont pourtant tenté de la récupérer. Ainsi étaient les services sociaux d'aide à l'enfance au début du XX^e siècle en Grande-Bretagne...

Eliza ne possède rien, que la beauté de ce qui l'entoure – arbres, fleurs, oiseaux. L'arrivée, dans la ferme où elle travaille, d'un autre enfant placé changera tout...

Ces mémoires en vers sont inspirées par la vie d'Eliza Showell, la grand-tante de Liz Berry. C'est le portrait poétique et délicat d'une vie d'exil, où l'enfance et la beauté triomphent.

Liz Berry

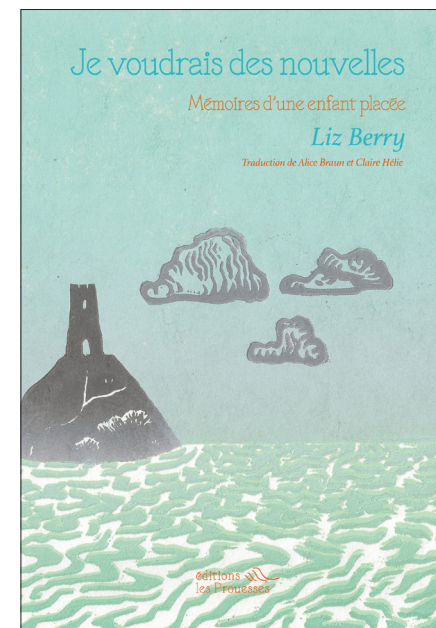
Née en 1980, Liz Berry est une poétesse britannique et autrice de recueils salués par la critique tels que *Black Country* (Chatto, 2014) ; *La République des Mères* (à paraître aux Prouesses en novembre 2025) ; *The Dereliction* (Hercules Editions, 2021). Son travail, décrit comme « un hymne fulgurant à son West Midlands natal » (*Guardian*), célèbre le paysage, l'histoire et le dialecte de la région. Liz Berry a reçu le Somerset Maugham Award, le Geoffrey Faber Memorial Prize, le Writers' Prize et les Forward Prizes. Son poème « Homing », un poème d'amour pour la langue du « Pays Noir », fait partie du programme d'anglais dans les écoles.



© tous droits réservés

Entre 1860 et 1960, plus de 100 000 enfants parmi les plus pauvres et les plus vulnérables de Grande-Bretagne furent forcés à émigrer au Canada pour entrer en apprentissage comme ouvrier·ère·s agricoles ou domestiques. On les appelait « les enfants placés·e·s » (*Home Children*). Leur migration était organisée par des missions religieuses, des hospices des pauvres et des œuvres de bienfaisance.

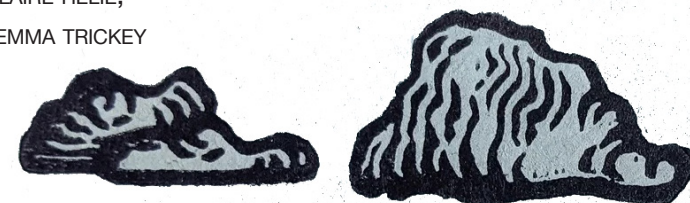
Cette migration contrainte fut un moyen peu onéreux pour fournir du « matériau de construction pour l'Empire », tout en vidant les orphelinats britanniques surpeuplés et en débarrassant le pays de ceux dont on estimait qu'ils étaient une charge et une menace pour la société. Du côté canadien, les enfants placés·e·s représentaient une main-d'œuvre peu coûteuse.



couverture provisoire

prix : 17 €
parution : mars 2026
140x205 mm, 128 p.
tirage : 1500 exemplaires
ISBN : 978-2-493324-17-7

- DES MÉMOIRES RECONSTITUÉES QUI SE LISENT COMME UNE FABLE HISTORIQUE ET INTEMPORELLE
- UN ROMAN EN VERS, UNE HISTOIRE DE VIE INSPIRÉE D'UNE PAGE NOIRE DE L'HISTOIRE DE LA GRANDE-BRETAGNE
- UNE PLUME DÉLICATE, CÉLÉBRANT LA GRÂCE DES CHOSES, LA FORCE DE VIE ET LA PROFONDEUR DES ÉMOTIONS
- TRADUCTION PAR ALICE BRAUN ET CLAIRE HÉLIE, ILLUSTRATION DE COUVERTURE PAR GEMMA TRICKEY



Foyer d'émigration pour enfants de Birmingham, décembre 1907

Une fillette, debout
derrière les barreaux de la fenêtre
du 157 St Luke's Road,
regarde
la neige tomber
sur la cour pavée.

Sa peau de rousse
est grêlée.
Ses cheveux coupés ras sont cuivrés
comme ceux d'un renardeau.
Sous ses yeux —
des lunes bleues.

Sa chemise de nuit
est grise.
Son poignet
est cerclé de bleus.
La neige opère
sa magie.

Est-elle en train de chanter ?
De prier ? D'appeler
quelqu'un par son nom ?
Ses cils
contre la vitre —
ailes noires dans le givre.

Fiery Holes Bilston, Juin 1907

Venez de nuit, quand les esprits s'élèvent au-dessus des flammes des four-
neaux,
par une nuit à peine plus obscure que le jour, quand la terre crache du
soufre,
un martèlement sourd, des hommes qui trébuchent
dans ses veines les plus profondes,
particules de lumière, atmosphère enivrée.

Faites-vous phalène, et sur des ailes tremblantes
prenez le vent, vite, jusqu'à la cour derrière Silver Street :
la petite allée, lavoir, puanteur des ordures,
carreau brisé d'une fenêtre, linge suspendu à travers toute la cuisine.
C'est là. Murs humides, bougie éteinte.

Une enfant et sa mère suent sous une couverture.
Maigres comme des renardes. Toutes deux, les mains rougies par le lavage.
Eliza, petite fille tenace, rêve.
Voyez ses taches de rousseur qui frissonnent. Voyez le noir de ses cils.
Elle rêve de chevaux :

de la jument qui tire la charrette à fumier dans l'obscurité nauséabonde,
ses sabots argentés luisant dans la boue, l'étoile sur son front.
Elle raffole de son pas fier.
Lovée contre le dos sifflant de sa mère
elle donne un coup de talon et rêve qu'elle chevauche

à cru dans la prairie, loin des ourlets grossiers de la ville,
de ses frères, de l'aciérie, de la chapelle étouffante,
de l'hospice et de son ombre terrifiante de corbeau.
Elle rêve. Elle rêve. L'air lavé de toutes ses taches.
Tous les moineaux noircis entonnent leur chant —

Foyer d'Émigration pour Enfants : Dossier de suivi
Eliza Showell, novembre 1907

Mère morte, père décédé depuis longtemps. Fille (12 ans) qui vivait avec ses deux frères

âgés respectivement de 16 (James/Jim) 14 (Samuel) ans dans la maison & tous occupaient une seule chambre & partageaient le même lit. Conditions malsaines.

La fille ne fréquente plus l'école.

Le cas a été porté à l'attention de l'Inspecteur S. Moran NSPCC¹ qui menace de poursuivre le frère aîné à moins qu'il n'autorise le placement de la fille.

Description : gentille fille à l'air intelligent, plutôt petite.
À prendre en charge.

Admission

Toute la nuit, des moineaux qui volettent dans mes poumons. Mon visage se ferme comme les pétales d'une pâquerette. M'man Oh M'man Oh M'man Oh—Toutes ces p'tites avec leurs yeux de sales curieuses, qui regardent bêtement pendant que la directrice sort ses ciseaux d'argent. Dégage, que je crache, ma pogne plaquée contre ma bouche, trop tard...

Un mot, c'est pas un moineau ; une fois qu'il a pris son vol, on peut pas le rattraper.

*

Elle incline la tête
et les yeux des oiseaux la regardent
fixement,

un champ coupé ras
après la moisson,
une fois la paille envolée.

Plus que le vent pour l'embrasser maintenant,
et faire frémir son crâne
si pâle en-dessous.

1. National Society for the Prevention of Cruelty to Children: Société Nationale pour la Protection des Enfants.

Dans le dortoir la nuit

un jardin de filles est en train d'éclore,
leurs cœurs comme un bourdonnement d'abeilles

en essaim, qui vibre, qui vibre,
leurs rêves montés en graine puis éparpillés,

le merle du désespoir en haut de l'orme blanc
chante. Lily. Camelia. Ivy. Rose.

Pauvres petites fleurs des champs :
le mauvais sol, la pire des saisons,

cet hiver, le plus froid jamais connu,
les taudis, des carcasses vides.

Voici Iris, aussi maigre qu'une jeune pousse,
la peau dorée dans le petit jour blafard.

Daisy, la fille de l'ivrogne, couverte de bleus, maigre,
avec ses cheveux ras qui lui font une auréole duveteuse.

Olive, avec cette prière blasphématoire qu'elle s'est inventée
et qui rafraîchit l'air comme la pluie.

Comme leurs tiges se déroulent depuis leur lit étroit,
et tâtonnent dans le noir.

Fleurissez là où vous êtes plantées,
leur dit le semainier. Mais ô leur voix –

des fleurs arrachées de leurs racines noires
et posées sur une tombe.

Foyer d'Émigration pour Enfants : Dossier de Suivi
Eliza Showell, janvier 1908

Résumé : La fille a déjà reçu un peu d'instruction
apte au travail domestique (mère — décédée — lavandière).
Manières grossières mais amélioration notable depuis son arrivée.

Suite à donner : Canada

La terre des vivants

Sébastien Galifier

**ÉDITIONS
D'EN BAS**



En librairie – février 2026

Format: 14,8 x 21 cm

Pages: 272 p.

Reliure: Broché

rayon : Thriller environnemental

Prix: 22 € / 24 CHF

ISBN: 978-2-8290-0721-7

DIFFUSION ET DISTRIBUTION SUISSE

Éditions d'en bas

Rue des Côtes-de-Montbenon 30

1003 Lausanne

contact@enbas.ch

www.enbas.net

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE

Paon diffusion/SERENDIP livres



Paon diffusion – 44 rue Auguste Poullain – 93200 SAINT-DENIS

SERENDIP livres – 21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis

+33 140.38.18.14

contact@serendip-livres.fr

PRÉSENTATION

Mettant en lumière l'envers du décor de la transition énergétique, avec ses conséquences écologiques irréversibles et ses enjeux financiers colossaux, l'auteur nous livre un thriller truffé de rebondissements. Partant de la rédemption de son personnage principal, un ponte de l'industrie minière repent, l'histoire nous montre comment celui-ci décide, entouré d'une foule de personnages, d'orchestrer une vaste escroquerie pour résister à armes égales face aux puissants qui ne rechignent devant rien pour continuer de tirer profit de cette transition. Tout cela en passant des bords du Léman aux Bahamas, de Paris, Lausanne ou Zurich à Abidjan, ou encore par Marrakech, Londres, Genève ou New York, avec en arrière-fond le contexte économique et politique actuel. À travers cette fiction ancrée dans l'époque, l'auteur met le doigt sur la nécessité d'agir, tout en proposant un divertissement efficace, foisonnant de scènes originales et dégageant une forte énergie.

AUTEUR

Publicitaire de profession, l'auteur a débuté comme graphiste designer. En plus de vingt ans il a conçu des campagnes de communication et piloté des stratégies créatives – travail reconnu bien au-delà des frontières suisses.

Réalisateur, il a remporté le Premier Prix – catégorie « International francophone » au Festival "Les Écrans de l'Humour" (La Ciotat-Marseille) pour la série SO SORRY. Il a reçu également le Premier Prix de la photographie professionnelle suisse, catégorie Free Art, au concours "The Selection" à Zurich en 2005.

Aujourd'hui, il se consacre presque pleinement à l'écriture de fiction.

poésie

VIVRE (UN POÈME POUR)

ISBN N° : 2-916683-26-7

Auteur-illustrateur : Benoît Jacques

Date de première édition : octobre 2011

Deux éditions suivantes : Hiver 2013 et printemps 2017

Quatrième édition prévue à l'automne 2025

Tirage de chaque édition : 3000 exemplaires.

Album souple. Format : 16,5 x 23 cm.

32 pages reliées « à la japonaise » avec bandeau de cerclage.

Impression en quadrichromie.

Poids : 100 gr.

Prix public de vente : 14 euros.



Vivre (un poème pour) est né du désir d'écrire une lettre d'amour.

Si le message s'adresse bien à une personne particulière, il se veut aussi missive à destination de l'Univers tout entier, sorte de prière ou d'incantation.

Le livre doit porter en lui une charge magique, une clé pour renouer avec l'essentiel et célébrer le vivant.

Manipulé dans les mains, le livre est doux comme une caresse. C'est qu'il enferme beaucoup d'air : le papier est fin et les pages sont reliées « à la japonaise », c'est à dire que les bords du côté droit ne sont pas coupés (le recto des feuilles n'est donc pas imprimé). Ce système confère une souplesse toute particulière à l'ouvrage. Un bandeau fleuri encercle le livre comme un scellé, ajoutant à l'ensemble une qualité de mystère et de fragilité (le code barre et le prix se trouvent au bout de ce bandeau, ce qui permet de les couper lorsqu'on souhaite offrir le livre).

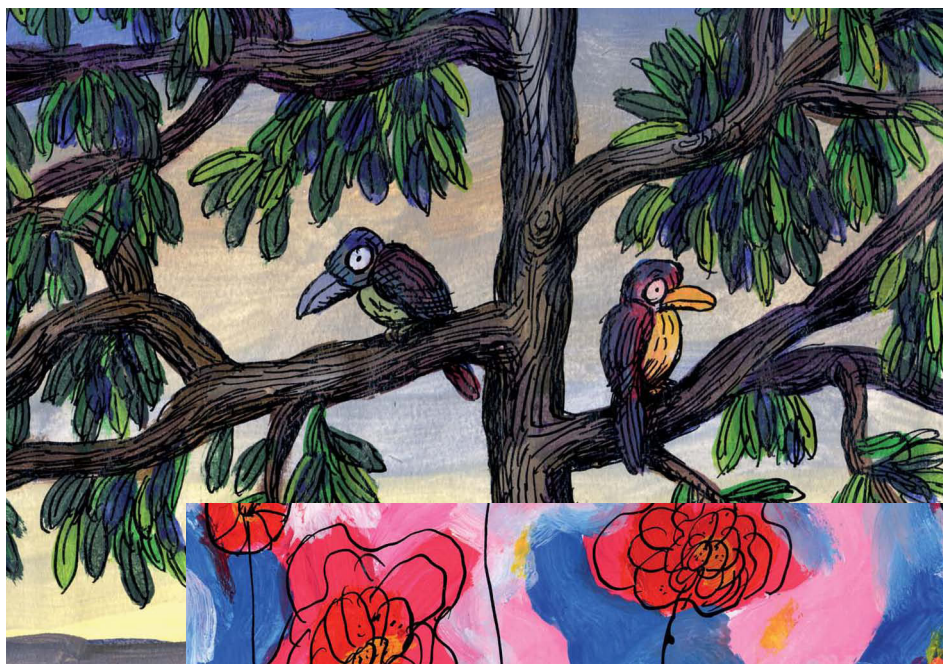
En feuilletant, on rencontre d'abord deux oiseaux qui s'éveillent sur les branches d'un arbre aux premières lueurs de l'aube. On traverse les pages suivantes comme autant de bouquets de fleurs, peintes ou dessinées, avec les outils tels qu'ils sont tombés sous la main de l'artiste (plume et encre de chine, acrylique, crayons ou stylo-bille).

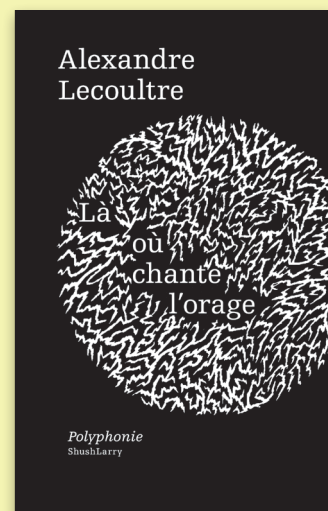
Après la traversée de ces pages aux images aux couleurs chatoyantes, le poème, aux mots simples, est à découvrir au centre de l'ouvrage.

Après sa lecture, qu'on espère aux vertus apaisantes, on repart pour une promenade à travers champs. On sent, au milieu des fleurs innombrables, que se cache toute la vie de la nature. On croise encore un cheval au pré, puis on ressort lentement du livre, en saluant au passage les deux oiseaux aperçus au départ de la promenade.

C'est la fin du jour et le ciel se pique de milliers d'étoiles.







ALEXANDRE LECOULTRE **Là où chante l'orage**

À bas-bruit, en sourdine, une colère gronde. Jusqu'à l'éclatement ? Un récit puissant, aux accents lyriques, qui parle de nos sociétés contemporaines.

Des personnes ordinaires, prisonnières du quotidien, abasourdies par l'incessante agitation du monde. Au cœur de ces vies qui semblent frappées de silence, des voix pourtant se fraient un chemin. Elles racontent la puissance des rêves, la brutalité du monde du travail, le deuil, des voix au téléphone qui n'appartiennent à personne. Une parole se libère, puissante et vulnérable à la fois.

Dans les treize « chants » qui forment le recueil de *Là où chante l'orage*, Alexandre Lecoultré fait alterner les « voix » anonymes et le « chœur ». Comme dans la tragédie antique, les solistes nous parlent de la condition humaine : ils en sont un exemple et une incarnation. Mais le *sotto voce* ne recouvre pas toujours le *sforzando*. Les impératifs de nos vies et l'absurdité de l'existence s'égrènent sur le tempo saccadé de courtes phrases, enchaînant questions, doutes, regards.

Dans ce récit choral, chaque monologue est une catharsis. Il reste encore ces petites choses qui font la beauté du monde : le bruit des pas dans la neige, la lumière des étoiles dans la forêt, la chaleur d'une présence bienveillante. Au fil du texte, par échos et silences, quelque chose de profond se creuse, se défait un peu, se répare en partie – un tissu d'images à travers lequel Alexandre Lecoultré tout à la fois devine, dévoile mais aussi réchauffe nos solitudes.

*J'écrirais
les vies
fragmentaires
en regardant
dans les trous,
en lisant
entre les
lignes.*



© Chris Morgan

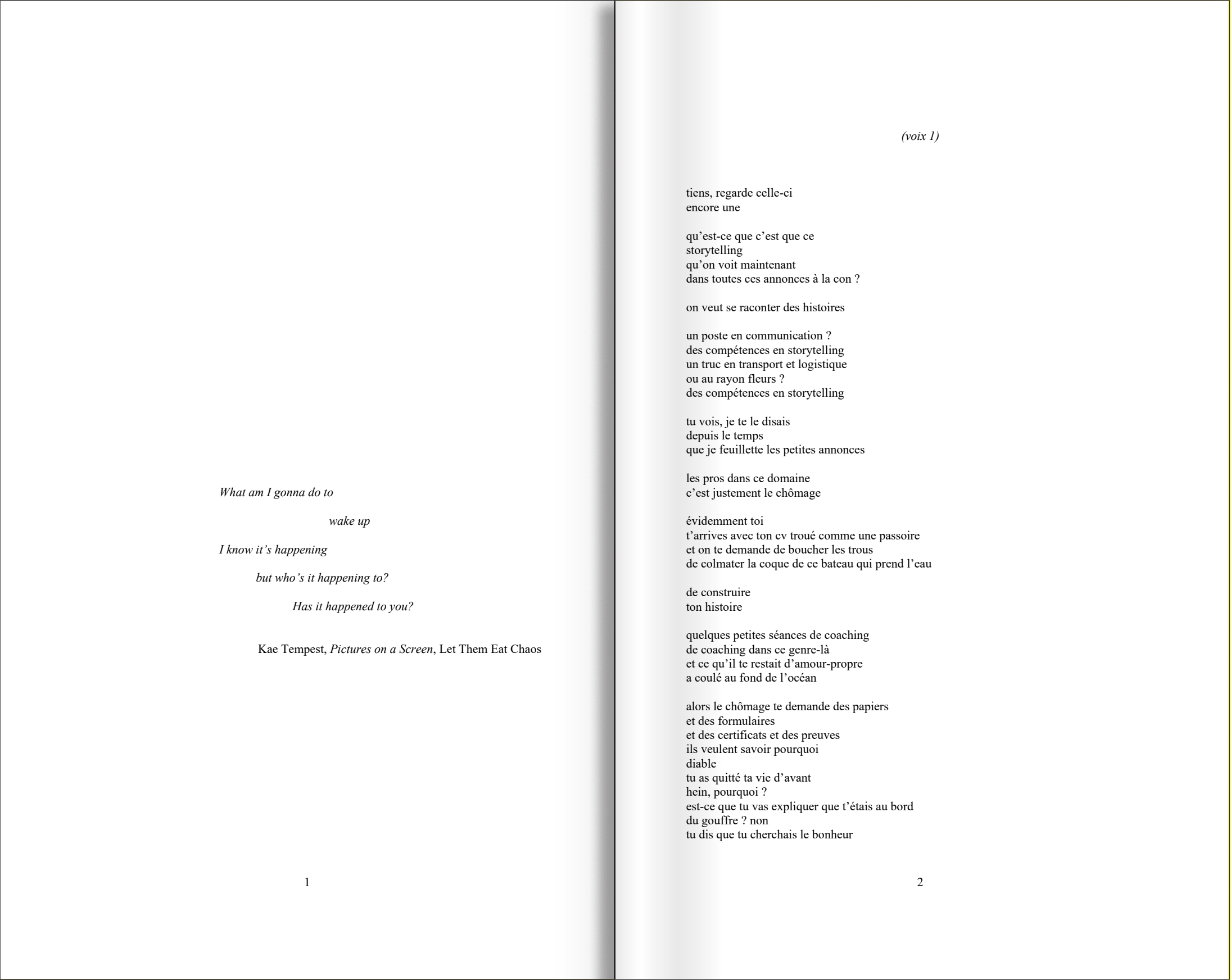
Alexandre Lecoultré est auteur de prose et de poésie. Il est né en 1987 en Suisse romande et vit à Berne. En 2021, il a reçu le Prix suisse de littérature avec son roman *Peter und so weiter* (L'Âge d'Homme, 2020). Il a mis en scène ses textes dans le cadre de performances musicales et a collaboré avec l'artiste Claire Nicole pour les livres d'artiste *Pépins de pomme* (Le Cadratin, 2020) et *Geste* (Couleurs d'encre, 2023). Il a aussi traduit de la poésie de l'espagnol vers le français. Ses publications sont parues dans différentes revues en Suisse et en France. Il accompagne des ateliers d'écriture avec des classes du cycle d'orientation pour la projet *Roman d'école*.



collection ShushLarry
format 11 x 17,5 cm, env. 96 p., broché
isbn 978-2-88964-093-5
prix CHF 16.50 / € 13

mots-clés spoken word, chœur antique, voix anonymes, violence sociale, introspection, monologue intérieur

livres connexes Kae Tempest, *Qu'on leur donne le chaos*, L'Arche, 2022 ; Jean-Luc Lagarce, *Juste la fin du monde*, Les Solitaires Intempestifs, 2000 ; Louise Glück, *L'iris sauvage*, Gallimard, 2021



le bonheur

eh bien, c'était une mauvaise idée
mon vieux, te voilà pénalisé
avec tous les autres ploucs

mais eux, eux
ils savent tellement de trucs
qu'ils pourraient écrire des histoires
des biographies passionnantes sur les gens
mais ils n'en font rien

avec toutes ces informations, tu pourrais
non pas boucher les trous
mais regarder au travers

et tu verrais

la vie des gens
qui est faite de fractures et de ratures
de drôles de bifurcations, même de déceptions
de regrets, de passions, d'interrogations
d'hésitations
de zones d'ombre et de secrets

de trous noirs

tout ce qui fait qu'on est vivant

l'histoire de l'humanité est là
derrière

mais personne ne veut regarder par les trous

il faut vite oublier ces cœurs battants
dont tu rêves en regardant par la fenêtre
il faut vite gommer ces incohérences
qui te font te sentir un être disloqué
et irrationnel
il faut, il faut

il faut que tu te resaisisses bordel

et sans même t'en apercevoir
comme ça
tu n'aspire plus à devenir une star du rock
mais à devenir toi-même

un autre toi-même

qui est comme t'es dans ton cv
avec cette assurance et ce calme
cette assurance, ce calme
et ce sens professionnel prononcé

tu y travailles tous les jours et
à force de retouches
eh bien
cette ancienne passoire devient
un véritable bijou
un futur roman à succès, un best-seller
qu'on va s'arracher sur les présentoirs

tandis que les cœurs s'éteignent
un à un
comme des bouts de chandelles

les mois passent et un jour
le jour, ce jour
ton corps est définitivement quitté de sa substance
tandis que ton cv
lui
prend son envol

mais je reviens à mon idée sur les biographies

des fois, t'as comme des souvenirs
de ta vie d'avant, tu regrettes même
la rage ou la haine qui te faisaient tenir
debout le matin
aplaties à présent
entre le marteau

enfin

c'est un secret pour personne
que tu passes plus de temps
dans la paperasse qu'à chercher du travail
de la paperasse en format papier mon vieux
des trucs à remplir à la main
pendant qu'on envoie des robots
sur de lointaines planètes
et si ton imprimante a un truc coincé dans le dérailleur
c'est pour ta pomme

mais ça, ça
ça, c'est le monde infra
des personnes au chômage
qui ne s'écrit pas, que même toi

tu ne peux pas écrire par après
parce que t'es devenu un raisin tout sec
parce que ton parler a trouvé plus fort que lui

t'as beau gueuler
comme on t'a appris dans les bars, ça ne sert à rien
là, c'est la force de la langue écrite
de la langue juridique et administrative

donc tu vois, des fois je me prends à rêver
de trouver un travail là-bas
pour avoir accès à toutes ces informations

j'écirais les vies fragmentaires
en regardant dans les trous
en lisant entre les lignes

puis, des fois, je me dis que non
que je n'y arriverais pas

parce que c'est quand même
des informations que les gens n'ont pas données
bien volontiers
mais en reculant

des fois, j'ai envie de dire

juste de dire

par-delà les murs épais
qui s'élèvent tout autour

même si c'est qu'un cri
qu'on entend de l'autre côté

(chœur 1)

au début
puisque c'est par là
que tout commence et que tout finit
tout allait bien

et quand tout va bien, c'est qu'en fait
par en dessous
tout va mal

au début donc
tout allait bien

nous allions faire des courses
nager à la piscine, boire des verres

le matin, nous nous relevions sur le bord du lit
avant l'heure du réveil
et nous nous exclamions devant tant de beauté
en ouvrant les rideaux sur le dehors

notre manteau, nous le mettions en marchant
qu'il était bon de sentir cet entrain
en lisant les nouvelles du monde dans le tram
nous nous réjouissions de chaque journée de travail
tandis que les nouvelles du monde tournaient
et tournaient dans notre tête, nous pouvions ensuite
en parler avec les collègues à la pause

le monde semblait si proche

mais faut-il ressasser le passé
comme nous le faisons à présent ?

comment ce glissement s'est opéré
nous ne saurions le dire aujourd'hui

toujours est-il que nous avons senti une grosse fatigue

à l'époque nous ne mettions pas encore de mot là-dessus
mais c'était déjà là

nous avions oublié
à quand remontait la dernière pièce de théâtre
que nous étions allés voir, était-ce hier
la veille ou il y a déjà longtemps ?

puis un de ces matins
cela n'était plus possible

nous devions nous rouler sur le côté et presque
nous accrocher aux rideaux pour nous lever
des heures après le réveil
nous ne trouvions plus nos pantoufles
les paires dispersées dans l'appartement
puis il nous arrivait de partir avec, oubliant de déjeuner

dans le tram, notre regard errait par la fenêtre avec indifférence
et de même sur les gens qui lisaient les nouvelles du monde

celui-ci nous avait-il sortis
discrètement de son cœur
ou étaient-ce nous
qui avions chuté de là ?

les discussions avec les collègues disparurent donc peu à peu
tout comme les collègues
qui devinrent de vagues connaissances, puis finalement
des silhouettes à peine esquissées dans les couloirs

les mots aussi se firent plus rares
pour disparaître quasi complètement
pour un temps, quelques-uns étaient encore utiles
afin de boire et manger, se déplacer, mais de ceux-là aussi
nous nous sommes défaits
ou eux de nous

c'était une question d'envie et justement
nous n'en avions plus, envie de rien
de rester couchés au lit toute la journée
car tout nous fatiguait
nous était fatigant

quelles sont les racines de cette fatigue ?
est-ce que d'autres personnes à part nous sont aussi touchées ?
faut-il y remédier et, si oui, comment ?

les questions sont là
mais plus personne ne semble avoir encore assez de force
pour y répondre

(voix 2)

bonjour, je m'appelle

enfin
mon nom
c'est pas trop important

bonjour, je suis là
devant vous

voilà
je suis là

si je suis là
c'est que j'ai des soucis

c'est pas facile de parler
devant vous
mais je dois dire
vos visages, c'est un truc
que j'avais pas imaginé, qui me donne la force
de parler

ça fait longtemps
que j'essaie de venir
que j'arrive pas

justement
à cause de mes soucis

je dis
soucis
mais je sais bien que c'est
vraiment pas grand-chose, il y a
tellement de misère dans le monde, de gens qui souffrent
et voir toute cette violence, toute cette misère
ça me coupe le ventre

sans parler des guerres

des fois, je préfère imaginer que tout ça
c'est une autre planète, pour pas penser que
toute cette souffrance et toutes ces guerres sont
juste à côté
pour pas dire vraiment là
et moi je suis là sans rien faire



Julie Sas
Le grand soir est-il

15 x 20 cm
112 pages
978-2-493242-19-8

17 €
janvier 2026

En 1882, lors du procès de La Bande noire, organisation d'inspiration anarchiste et socialiste présente à Montceau-les-Mines, le président du tribunal pose à un des inculpés la question suivante : « On a saisi chez vous des lettres d'un agitateur vous recommandant d'être énergique, parce que le grand soir approchait. Que voulait dire cette phrase ? ». *Le grand soir est-il*, de Julie Sas, prend appui sur cette question pour proposer une enquête sur l'expression « le grand soir » et élaborer une critique des langages du pouvoir.

Croisant des documents issus notamment des archives départementales du Puy-de-Dôme, les deux premières parties du livre déploient le récit elliptique d'un épisode insurrectionnel attribué à La Bande noire et la série d'actes énonciatifs qui organisent sa répression. En parallèle, une série de proses analytiques décortiquent l'imaginaire et les dispositifs discursifs à l'œuvre dans le langage judiciaire. Dans la troisième partie, le livre s'ouvre sur un contexte contemporain marqué par des révoltes sociales et une forte répression, en articulant des parodies de textes générés par l'IA et des blocs de prose qui reprennent des éléments du langage SMS.

Opérant par glissement de sens, enquête syntaxique et éclatement polyphonique, *Le grand soir est-il* dresse la cartographie d'un champ de bataille culturelle, sur lequel s'affrontent les procès-verbaux (ou le procès du verbe) et un processus de libération de la parole.

Ce livre de Julie Sas s'inscrit dans la continuité de certaines parutions récentes de Zoème, notamment *La Comète de Halley*, de Marius Loris Rodionoff, et *Verdicts*, de Lida Youssoupova. Deux éléments réunissent ces trois livres : l'utilisation de documents d'archive et leur volonté commune de désarticuler des langages institués.

*

Julie Sas (1990) est artiste et autrice. Elle vit et travaille à Paris. Sa pratique se déploie sous la forme d'installations, de vidéos, de poésies, d'éditions, de pédagogies expérimentales, d'essais et de traductions. De nature conceptuel, son travail s'attache à analyser la gestion des affects dans nos sociétés de contrôle, les logiques de surveillance intériorisée et les régimes de pulsions générés par nos modes de gouvernance et de consommation. Elle est l'autrice de *Notes de la rédaction* publié en 2017 aux éditions Héros-Limite. Ses textes, essais et traductions ont paru dans diverses revues - Lundi matin, La Vie Manifeste, Pli, Sabir, Confiture, EAAPES, How to become - ainsi que dans des structures éditoriales : éditions Le Corridor Bleu (anthologie de poésie Madame tout le monde, par Marie de Quatrebarbes), éditions Clinamen (*Daring Shifts*, 2023) et DQ Press (*Dispersantx*, 2021).

Au procès du verbe, s'alignent en formules consacrées les rapports contrariés du sens et du droit. Le verso d'un récit présente des intentions inavouées ; un entêtement s'imprime haut et fort en début de document.

Au gré de frappes assurées sur des touches de fonction, et dans les cellules prévues à cet effet, la page se présente comme modèle, l'acte constate, les faits sont qualifiés, le texte sanctionne, une déclaration vaut *simple renseignement / jusqu'à preuve du contraire / jusqu'à inscription de faux*.

Le grand soir est-il

Un mode d'intervention ?

Une performance ?

Un niveau de réalité ?

Une pensée secrète ?

Dijon, 19 aout 1882

Procureur général à Justice, Paris

Calme persiste à Montceau ; instruction continue ; sur révélation d'un inculpé arrêté, on a saisi registres, lettres, livrets, le tout enfoui sous terre, et fournissant renseignements précieux. Enverrai rapport ce soir. Rien ailleurs.

Il n'y a pas de représentation certaine de ce qui échappe aux regards. La garde à vue est une clandestinité du pouvoir, un point aveugle de l'observation, un champ discursif où se négocient des mots contre des faits, réels ou supposés, une salle obscure où l'on ne fait pas de cinéma. Y coulisce un silence métallique de questions sans réponses.

Que voulait dire cette phrase ?



Ángela Segovia, Éric Houser, Olvido García Valdés,
Hugo Pernet, Antonio Méndez Rubio, Marina Skalova

Marseille-Madrid
Un échange de poésie contemporaine

12.5 x 17.5 cm
152 pages
978-2-493242-2-11
Collection En Main
10 €
janvier 2026

Marseille / Madrid, un échange de poésie contemporaine rassemble les textes de la résidence de traduction collective et mutuelle « Import / Export » mise en place entre Marseille et Madrid en octobre 2024 et février 2025. Organisée par le Centre international de poésie Marseille, cette résidence a réuni trois poètes hispanophones : Olvido García Valdés, Antonio Méndez Rubio, Ángela Segovia (Espagne) ; et trois poètes francophones : Éric Houser, Hugo Pernet, Marina Skalova.

Cet « Import/Export » s'ouvre par les textes des six auteurs en français, qu'il s'agisse des textes originaux des auteurs français ou des traductions en français des auteurs espagnols ; une seconde partie propose tous les textes en espagnols ; là aussi : textes originaux des auteurs espagnols ou traductions en espagnol des auteurs français ; pour que, dans chaque langue, tous les poèmes puissent être lus ensemble, sans distinction.

« Comme souvent dans les résidences « Import/Export », la composition de l'équipe des auteurs reflète une diversité d'écritures, de générations, de formes poétiques ; une diversité d'éditeurs représentés, également. Et, comme souvent aussi dans ces résidences, les participants ne sont pas forcément familiers de la langue à traduire ; le rôle du traducteur associé (Rafael Garido) est donc essentiel dans ce travail collectif et mutuel, en temps réel : c'est-à-dire en présence de tous devant un texte qui, avec beaucoup d'exigence et de patience partagées, s'établit peu à peu. Par l'échange de mots, de gestes, de doutes, de problèmes, de questions, de mouvements... Et l'on peut reprendre quelques énoncés des poèmes qui composent ce livre pour viser tout ce qui est en jeu dans ce travail, cette matière de conversations : interprétations ambiguës, opérations de polissage ou non, exercices d'éclaircissement, situations complexes et familières, lumières non saisissables, variations renversées. Tu as vu? Oui, signe vu. Pas de langue exagérément seule, donc, dans ces échanges pour les besoins du film, du livre. Mais tout un monde qui tient dans la main – un rectangle –, plutôt au bord. »

David Lespiau, extrait de la préface.

ÉRIC PESTY ÉDITEUR

Françoise de Laroque – Emmanuel Hocquard
À distance / lettres, récit, lectures

« Mes lettres sont mes livres » (Emmanuel Hocquard).

À distance / lettres, récit, lectures rassemble les 92 lettres qu'Emmanuel Hocquard a envoyées à Françoise de Laroque entre octobre 1971 et juin 1983. Établie et postfacée par David Lespiau (écrivain, traducteur, critique, maître d'œuvre du *Cours de Pise* d'Emmanuel Hocquard, publié chez P.O.L. en 2018) cette correspondance amoureuse est accompagnée – tous signés par Françoise de Laroque – d'une longue préface de 54 pages, d'une lettre « posthume » de 10 pages et de quatre textes critiques sur l'œuvre d'Emmanuel Hocquard, parus tantôt en revue (*Critique* en juin 1979 et *CCP* en mars 2002), tantôt prononcé à l'occasion des journées d'hommage, suite au décès d'Emmanuel Hocquard, qui ont eu lieu à Tanger en 2022, voire inédit.

De ces lettres d'Emmanuel Hocquard, nous ne connaissons donc que des réponses différées – mais représentatives à ce titre de la distance, des écarts, des décalages propres au langage que l'écriture défie, et qui en conditionnent ici la forme même, qui est celle du dialogue, entamé dans le temps de la vie, et se poursuivant par-delà la mort. Un dialogue, ou plutôt un récit croisé, à deux voix, dont cette *correspondance* est le noyau, à partir duquel l'écriture *privée* va peu à peu rayonner pour s'inscrire dans les livres et les textes.

Françoise de Laroque est retraitée de l'enseignement, critique et traductrice. Elle a suivi dès l'origine « l'aventure » d'Orange Export Ltd (maison d'édition fondée par Emmanuel Hocquard et Raquel) et a publié dans diverses revues des textes concernant les œuvres d'Anne-Marie Albiach, Claude Royet-Journoud, Pascal Quignard, Emmanuel Hocquard, etc. Elle a passé deux ans à New-York (1981-83) où elle a rencontré la plupart des « Language poets ». Elle a traduit Paul Auster, Rosmarie Waldrop, Keith Waldrop, Ted Pearson, Tom Raworth, Michael Palmer, Barbara Einzig, Helena Bennett. *Chambre jaune* (Éric Pesty Éditeur, 2022) est son premier livre de création.

Emmanuel Hocquard (1940-2019) est un écrivain et un acteur majeur de la modernité poétique française. Son œuvre est publiée, dans sa quasi-intégralité, chez P.O.L.

FRANÇOISE DE LAROQUE
EMMANUEL HOCQUARD

À distance

lettres, récit, lectures

Édition établie par David Lespiau

Éric Pesty Éditeur

(COUVERTURE PROVISOIRE)

Parution : février 2026

Prix : 28 €

Pages : 272

Format : 15,2 x 22,8 cm

EAN : 9782488139038

Collection : brochée

Rayon : littérature française / poésie

CONTACT PRESSE ET LIBRAIRE

Éric Pesty : contact@ericpestyediteur.com

30 octobre 1980

Le courrier arrive de manière bizarre. Aujourd'hui seulement ta lettre du 20 alors que j'ai reçu hier celle que tu m'avais envoyée le 25 ! Mais ça ne fait rien. Ces sautes d'antériorité dans le décalage de toute façon ne sont pas gênantes. Il fait beau de nouveau et j'ai dû tirer les rideaux devant ma table pour ne pas être ébloui par le soleil.

Non, je n'ai pas revu Peggy. Non seulement je n'ai pas cherché à le faire, mais je l'ai évité. J'ai besoin de me protéger des émotions et des déceptions. C'est une condition de survie. Je vis une journée après l'autre en ayant bien soin qu'il ne s'y produise surtout rien, rien qui puisse faire mémoire par la suite. C'est peut-être le plus grand avantage que puisse offrir ce séjour, cette possibilité de vivre en bonne intelligence avec les gens sans avoir l'obligation du moindre contact. De mon point de vue, aucune différence entre les Américains et les écureuils. Je les croise et c'est tout.

J'ai aussi pris mon parti de m'abstraire du program. Par politesse j'assiste aux séminaires mais je n'écoute même plus ce qui s'y dit. Je me suis mieux intégré à l'Université elle-même. Je regarde tomber les feuilles et passer les jours.

Je crains de t'avoir écrit pas mal de sottises ces derniers temps. J'espère que tu ne m'en tiendras pas trop rigueur. Peut-être en ai-je ressenti la nécessité : sans retenue, laisser courir ma plume selon le mouvement désordonné de mes pensées désorganisées. Comme je l'ai écrit à Claude, je n'écris pas. Il y a juste ces lettres que je t'envoie régulièrement. Impossible pour l'instant de définir un autre "templum" à mon écriture. Mais il me suffit. Il me convient même d'écrire sans forme, de t'écrire à toi. Un petit contrat domestique et privé. Le fait d'être coupé de tout favorise la chose et je n'ai pas à me poser seulement la question de savoir ce qui pourra résulter ou non de cette drôle de crise que je traverse, du point de vue de mon écriture. Je me laisse flotter, je fais "la planche". Après la déchirure, je regarde passer les nuages et les étoiles dans mon ciel.

Non, je ne me sens pas abandonné. Seul sans doute et très isolé, avec la sensation étrange que si je tentais le moindre mouvement vers quelque chose ou quelqu'un autour de moi cela se déroberait immédiatement, s'éloignerait aussitôt. Alors simplement j'évite de bouger, même de regarder ce qui m'entoure afin de ne pas rencontrer de nouvelles occasions de souffrir encore.

Je dors un peu mieux. Je bois un peu moins. Je fume toujours trop. J'essaie de canaliser toute l'intensité qui m'est nécessaire à vivre dans cette attitude plus souple.

Quelque chose qui serait en rapport avec la neige à Chicago, samedi dernier. Une chose d'une autre consistance, d'une gravité différente, d'une violence plus lente, qui peut s'insinuer et se déposer "entre les blocs rigides" (les postures d'Andrea et mes réactions non moins monolithiques à ses postures "masculines"). Je veux dire que je laisse tomber la neige en moi. L'image est certes naïve, mais rend assez bien compte du mouvement et de la manière de la chose. Une chose toute autre justement.

Si je recommence à écrire après, je sais que c'est par cela que ça passera. Par l'expérience du petit commerce quotidien de notre correspondance, ce va-et-vient de lueurs de chandelles dans les soirées d'hiver et dans la traversée d'un temps sur lequel la mémoire n'aura que peu de prise : deux paquets ficelés de lettres. C'est pourquoi il n'y aura pas de « Livre d'Amérique » comme le souhaitait Claude dans une de ses lettres. Dans cette contre-allée de la coupure et de l'écriture, peut-être apprendrai-je d'autres gestes, des formes nouvelles, des mots inusités. Mais pour le moment je ne m'en soucie guère.

Pardon, Françoise chérie, de ce piétinement incessant, de cette façon que j'ai de construire et de déconstruire mon petit atoll de corail blanc autour du lagon vide où personne n'entre. Sauf toi, finalement.

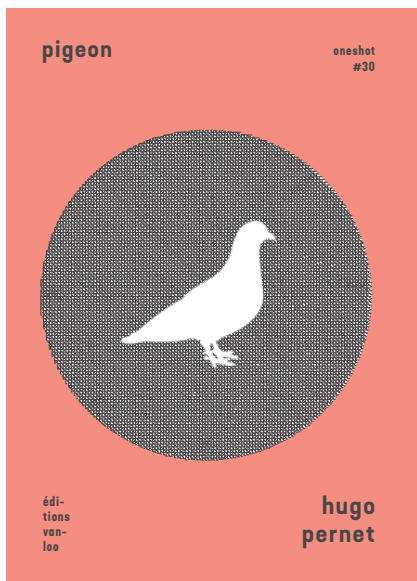
Seulement toi, avec ta forme de femme qui comprends le silence du lieu. Un peu comme “notre gourd”. Te souviens-tu ? Moi assis sur le bord, abîmé dans mes pensées creuses un après-midi tout entier, ne me souciant ni de te toucher, ni même de te regarder, mais te sachant et te sentant, toi nue nageant en rond dans l’eau et te séchant sur les pierres à l’écart, silencieusement présente et pleinement heureuse, parfaitement accordée au lieu et au moment.

Autre image à placer dans notre album, autre point lumineux dans notre constellation obscure et brillante de sens laquelle je t’envoie autant de très scintillants baisers qu’il y eut ce jour-là de pastilles de soleil dansant sur ton corps d’ondine au travers des feuillages entre les libellules.

Emmanuel

J’ai sur ma table, devant les yeux, la jolie photographie en couleurs où tu es assise dans l’eau à Symi. Tu regardes ailleurs, avec une petite moue de la bouche, les cheveux mouillés sur ton sein gauche, et l’oreille droite, ravissante, découverte. Je t’embrasse le bout de l’oreille.

E



graphisme : Maxime Sudol
74 pages 130 mm x 180 mm 14€
broché - collé - rabats
ISBN : 979-10-93160-97-9
parution le 20 janvier 2026



Éditions Vanloo
www.editionsvanloo.fr
diffusion/distribution : Serendip



Pigeon

Hugo Pernet



Hugo Pernet est peintre et poète. Il est l'auteur de livres courts mêlant références à l'art, réflexion sur la forme et mauvaise foi lyrique.

Il faut prendre l'air sérieux du pigeon pour avoir le droit de dire des choses. Par exemple se demander ce qu'était la poésie avant de devenir une purée de bet-terave.

Hugo Pernet est peintre. Il est l'auteur de livres courts mêlant références à l'art, réflexion sur la forme et mauvaise foi lyrique.

Dans Pigeon les poèmes font leur toilette au fur et à mesure, comme les pigeons chaque matin dans les fontaines. On continue pourtant à dire qu'ils sont sales. Ce sont des poèmes qui font, pas qui disent. Comme le pigeon qui n'a vraiment - et ça c'est vrai - rien à dire.

Pigeon semble jaloner un parcours poétique. D'abord une réflexion sur la poésie, et la notion de chant, de chant lyrique, en revenant à Pétrarque, l'ensemble de la réflexion va construire des objets « renversants ».

Pétrarque écrit des centaines de sonnets à Laure, sa muse. Mais qui est la création de l'autre ? Laure ou de Pétrarque ? Car enfin, Laure, lestée de moult enfants n'est-elle pas plus concrète que la multitude des paroles de Pétrarque ? Et cette poésie même ne devient-elle pas simplement le creuset d'une foulditude de lieux communs sur l'amour qui risquent quand même fortement d'empoisonner pour des siècles les rapports entre hommes et femmes ?

Hugo Pernet est né en 1983 à Paris. Il vit et travaille à Dijon.

Artiste, il a présenté son travail à l'occasion de nombreuses expositions personnelles et collectives, notamment en galerie et dans des lieux indépendants, mais aussi dans des institutions comme le Palais de Tokyo à Paris en 2009, le Mamco à Genève en 2015, ou le Frac Bourgogne à Dijon en 2022.

Ses œuvres sont présentes dans plusieurs collections publiques : Mac Lyon, Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine (Limoges) et Frac Nouvelle-Aquitaine (Bordeaux), Frac Bourgogne, Frac Normandie, Cnap.

Il est représenté par la galerie Valentin à Paris.

Poète, il a publié plusieurs livres de poésie aux éditions Fissile, Série discrète et Vanloo :

Pigeon (Vanloo, 2026)

Canis minor (Série discrète, 2023)

Nicolas Poussin (Vanloo, 2021)

La beauté (Série discrète, 2020)

Journal dans les pommes (Sunset books, 2019)

Suite logique (Vanloo, 2019, édition augmentée en 2021)

Streetwear poem (Série discrète, 2017)

ABCD suivi de poèmes (Fissile, 2014)

Résident en 2024 et 2025 au Cipm, deux livres sont à paraître cette année.

la poésie n'est pas faite pour raconter
des histoires

mais pour dire la vérité

c'est la vérité

la vérité c'est que la poésie

avant de devenir
ce qu'elle est aujourd'hui

(de la purée
de betteraves)

était à la fois la chanson
et le roman

la chanson de machin
le roman de quelque chose

on peut donc dire sans exagérer
que la poésie découle précisément

d'une part
de la nécessité de raconter des histoires

et de l'autre
de les populariser par la forme
attachante et mémorable
du poème

mais nous ne sommes plus au moyen âge
ou plutôt nous sommes en plein moyen âge
qu'est-ce que le moyen âge

à cette époque les poètes étincelaient
dans leurs armures en verres de Ray-Ban

et les princesses envoyaient des drones
pour les abattre

car elles savaient à la fois l'art de la guerre
et celui de la poésie

qu'est-ce que la poésie
un truc à la fois moins populaire
qu'une chanson
et moins lisible qu'un roman
tout en étant plus prétentieux
que les deux

les pigeons sont
parmi les animaux
les plus propres qu'on puisse observer

on les voit le matin
se baigner dans les fontaines
en petits groupes

ils boivent et se rafraichissent
font la queue sur le rebord de pierre
pour passer la tête sous le robinet
chacun à leur tour
puis s'ébrouent compulsivement

malgré les blessures et
le mépris
ils semblent heureux ensemble
formant de micro-communautés
pacifiques

l'été se termine
plus besoin de gonfler le torse
ni de harceler les femelles
en leur barrant la route
à Paris, les corneilles attendent
que les pigeonceaux naissent
pour les assassiner dans leur nid
d'un coup de bec dans la poitrine
on retrouve les cadavres
éventrés, sur les balcons
leurs organes
collés au duvet gris

Pétrarque a-t-il
inventé Laure
sur le modèle
de la Béatrice de Dante

comme un dispositif
à partir duquel

les formules canoniques
insincères

de l'amour idéal
ont été générées

pour servir
indéfiniment

l'histoire masculine
de la poésie ?

l'histoire
de la poésie

c'est l'histoire
des tâches ménagères



graphisme : Maxime Sudol
240 pages 130 mm x 180 mm 20€
broché - collé - rabats
ISBN : 979-10-93160-94-8
parution le 12 février 2026



Éditions Vanloo
www.editionsvanloo.fr
diffusion/distribution : Serendip



un éclat dans le marbre

Guillaume Dorvillé



Parfois, c'est très bête et méchant et parfois, c'est extrêmement brillant, comme du chrome sur une jante.
Clara Sauvage

Guillaume Dorvillé est-il un bad boy ?
Un vrai un tatoué qui habite dans une cité.
Dans ses poèmes Guillaume prend le style direct bien ajusté.
C'est brut ça fait mal.

« Un Éclat dans le marbre » est un poing levé, un poing qui vient aussi frapper le marbre des tombes, on sent la rage, le désespoir et l'humour, noir mais tellement joyeux. Un oxymore qui prend aux tripes, c'est cela lire Guillaume Dorvillé : vivre une révolte intime et permanente contre un monde qui s'échappe de sous nos pieds et nous fait glisser dans son néant.

Pour ce quatrième livre avec Guillaume, nous avons décidé de porter à la fois son travail d'artiste et de poète. L'idée s'est imposée au fil du temps. Texte et dessins construisent un univers. Ils sont en regards l'un de l'autre, jamais illustratifs, mais il y a une sorte de tension, un dialogue même, qui crée toute la force du livre.

La poésie de Guillaume Dorvillé tient dans l'espace de l'écran de téléphone, les lignes sont coupées, et cela fait des vers, rythmés par la largeur disponible. Il y a comme un rythme de slam, sans la lourdeur des rimes. Il y a souvent des rimes pourtant. Ironiques, assonnantes, joueuses, détournées, amusantes.

La coupure est pragmatique. Le vers doit tenir entre les doigts, il s'installe quelque part où ça n'est pas tout à fait sa place.

C'est la place de l'homme dirait-on. On parle souvent de la mort. Une sorte de deuil pré mortem s'installe, en ce qu'il y a toujours possibilité que le locuteur soit déjà un peu mort quand il parle. Humour grinçant et apologie de la vitesse se mêlent ; une fuite en avant pour attraper l'éphémère, une poésie lyrique où l'amour perdu est le principal interlocuteur. C'est un chant de grillon. Triste et obsédant.

Guillaume Dorvillé est né à Paris en 1981, il vit et travaille à Lyon.

Il enseigne à l'ESAAA (Annecy) et à l'ENSBAL (Lyon).

Guillaume est donc un artiste dont le travail s'articule autour de séries de dessins qui eux-mêmes fonctionnent avec une série de poèmes.

Des séries de 50 unités.

2025 Poèmes in Atlanta Review | U.S.A.

2024 Un poème | Revue Gare Maritime 2024 | Maison de la Poésie de Nantes

2023 Ce que je pense des éclairs | collection one shot | Éditions Vanloo

2022 Mettre la gomme | collection one shot | Éditions Vanloo | commande Maison de la Poésie de Rennes

2020 Chrome | collection one shot | Éditions Vanloo

2020 Double Dragon | éditions Altitude – éditions d'artistes

2010 Je balance la purée jusqu'à la comète de Halley – G. Dorvillé | catalogue d'exposition | Semiose

UNE VIE
TRÈS



PASSIONNANTE

MORT

Je suis mort

Je me lève et je suis mort

Je croise des gens et je
leur explique que je suis
mort

Je suis désolé de t'ennuyer
avec ça mais je dois
t'annoncer que je suis
mort

Je suis mort brutalement
dans un accident de la
route

J'ai tapé un truc à grande
vitesse et je suis mort sur
le coup

Instantanément

Je suis mort

J'ai perdu mes chaussures
Des Nike Air pour être
précis

Des Air Max BW

Mon sac avec mes clopes

Des Marlboro normales

Dans un autre

JOURNÉE

Un jour on n'existe plus

Les enfants nous
regardent

La pluie tombe sur nos
chaussures

Des gens se regardent
dans le miroir de
l'ascenseur

Il y a des appartements
superbes avec de la belle
lumière le jour et de
belles lumières la nuit

On regarde la corbeille à
fruits

Elle est remplie de
souvenirs bizarres

On pense avoir une
famille et on se met à
nager au milieu des
icebergs

Il y a des gens dans les
miroirs qui mangent des
bananes

On fume une clope à deux
au-dessus de ta tombe

Je regarde le marbre et je
caresse la peau d'un
requin

Il y a des jours où les
gâteaux d'anniversaire
sont flous et où l'on passe
à travers

Cette journée je la vis à
chaque fois que je pense à
toi

NUAGES

Je regarde un film où il
n'y a que des nuages et un
ciel bleu

RIEN DE PIRE

Rien de pire que le mois
de septembre

La rentrée et la même
rengaine sombre chaque
année

La peur dans les estomacs
parce qu'on retourne au
travail

ACAB

Fuck le travail

Fuck le roi

Fuck le faux premier
ministre

Brûlons tout

CRACHATS

Un jour ici un jour là

Que des larmes que
j'dépose pas

Je marche dans tes pas

Je pense à ton chat

Je me dis que la vie c'est
crachats

Sur toutes les tombes du
monde

Je marche derrière le
corbillard

À jamais en retard

Quand je rentrerai chez
moi

Je dirai Salut Jack

Comment ça va

Le lendemain dans un
supermarché avec l'envie
de me péta

J'ai simplifié ma vie
malgré moi
Il y a le taf et les livres
L'envie de se remettre à
rêver et à vivre
Mais
Je suis un peu toujours
avec toi
Dans le dernier parc
Sous les étoiles ou sous la
pluie
À me demander si
On aurait quelque chose à
vivre
BALLE
Un météore multicolore
traverse mes yeux
Tu prends une balle tu
perds le jeu
Passer son temps à
essayer de gagner du
temps
Jouer avec le rott à se
montrer les dents
Se souvenir de la douleur
du gravier sous la peau
Respirer l'essence
L'odeur des gants
J'ai annulé ma vie
J'ai rien à prouver
J'aime juste envoyer mes
poèmes dans la Voie
Lactée
Ton visage dans ma
montre
À chaque seconde
Un pied dans le monde
L'autre dans la tombe

CAMOUFLÉS
Silencieux comme un
iceberg
Reflets dans les nuages
Silex taillés meute de
loups
Nous marchons foudroyés
Visages coupés en deux
Une onde une
constellation
Gouttes tombées sur tes
yeux
J'ai regardé la nuit

extraordinaire
Les ombres de nos vies
enveloppantes
Ton prénom était un
monde
Parcouru d'enfants à
vélos et sur des
skateboards
Chaque nouvelle année la
neige recouvre ta tombe
Les ombres dérivent sur
nos yeux
Dans les traces de l'autre
Nos souvenirs sont
camouflés
FIRMAMENT
La Terre a cessé de
tourner
Ton corps repose
J'ai rêvé d'amours
éternelles
Ton regard vert dans la
nuit veille sur moi
Je me suis assis sur un
banc j'ai déposé une
clope pour toi
Dans ma tête je suis au
milieu d'un parking
Ma mère a écrit un poème
Il m'a anesthésié
J'ai vu ce qu'il pouvait
rester de nos os
De la nuit
Des choses sensibles qui
sont parties sans bruit
La Terre a repris son
mouvement
Banane a fumé mes
clopes et il est mort
J'ai balancé toutes mes
affaires j'ai gardé mes
dessins
Je compte bien accrocher
mes poèmes au firmament
Jusqu'ici j'ai gardé toutes
mes dents
Je suis calme parce que je
n'ai rien à perdre
J'ai déjà un pied dans le
ciel

GRDS
RAT



MORT

L'**arbre de Diane** scrute la littérature sous toutes ses formes, écrites, sonores et multimédia, et explore ses connexions avec d'autres disciplines.

La collection **Les deux Sœurs** entend révéler des voix issues des communautés de genre minorisées : celles qui s'identifient en tant que femmes, et ceux qui ne s'y retrouvent plus mais restent solidaires. Cette collection se veut complice dans le partage et dans les liens tissés avec des artistes et magicien-ne-s habitant poétiquement le monde d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

Annnonce de parution



Héroïse Husquinet

Couler le ciel contre ma joue

Date de sortie : mars 2026

ISBN : 978-2-930822-42-6

Format : 15 - 18 cm

Prix : 15€

Volume : 100 pages

Conception graphique : Meriem Steiner

Couler le ciel contre ma joue est une déambulation entre les rues, le ciel et la végétation dormante. D'un bout à l'autre de la ville, au détour de lieux connus et partagés, imaginés ou disparus, la narratrice observe « le spectacle de la lumière finissante », l'effondrement d'une romance et d'un imaginaire collectif, dans l'incapacité à forger de nouveaux rêves. Les chemins se séparent, le compagnonnage prend fin, mais ce qui a existé s'entête et se révèle à nouveau dans la cartographie urbaine et les boucles des voix spectrales qui prennent le relais à l'orée du rêve. Dans les jeux de miroir entre le « je » et le « tu », une troisième voix s'affirme, cherchant à défaire les paralysies d'un regard patriarcal surplombant. Chant d'amour et de deuil, *Couler le ciel contre ma joue* questionne notre attachement aux images mythiques et réconfortantes, aux héritages culturels et affectifs qui poussent, « pour le sublime », à répéter l'effroi.

Mots-clés

Poésie, fragment, Québec, nature, urbanisme, amour, féminisme

Livres connexes

Marie Uguay, *Poèmes*

Geneviève Blais, *une histoire dans une histoire dans une*

Louise Warren, *Recueillir*

Mélissa Labonté, *Scaphandre*

Biographie

Héroïse Husquinet est autrice, chercheuse et performeuse. Elle vit entre Montréal et Bruxelles. Elle s'intéresse aux liens entre sensation, parole et espace vécu, à partir d'une démarche qui croise l'écriture poétique, la recherche en études féministes et la danse contemporaine. Elle est titulaire d'une maîtrise en histoire et d'un diplôme d'études spécialisées en éducation somatique. Elle a travaillé dans le domaine de l'éducation populaire et de la médiation culturelle auprès d'organismes communautaires, en développant des projets portant sur le corps, la pensée critique et l'émancipation. Elle a publié des textes dans des revues, présenté des performances dans des festivals littéraires et organisé des événements sur les savoirs incarnés et le décloisonnement des disciplines.

Extraits

tu me dis que je suis particulière
mine de rien tu glisses le terme bipolaire
tu te sens lésé donc tu brises
des mots glacials et lourds sur ma nuque
je les avale mais ensuite
ils font des cercles concentriques

nous courons avalés
par l'urgence imaginaire
je conjure le sort
en jetant quelques poignées de reproches
et de myosotis
par-dessus mon épaule

j'oublie la nuit mon arrimage
guette la prochaine détonation
j'observe la trace des grands feux
calcule les distances
entre les ports d'attache
la carte du ciel brille sur mon thorax
de nouveaux points s'additionnent
et brouillent la géométrie des signes

secouée par une couleur
je fantasme la déglutition
j'épouse l'affaissement
je conserve une poussière sur la langue
des grands vertiges, une teinture
distillée
je guette la chute
des empires microscopiques
les cataclysmes infinitésimaux



En librairie février 2025

Format: 12,5 x 20,5 cm

Pages: 64 p.

Reliure: broché, collé

Genre: poésie

Prix: € 14 / 18 CHF

ISBN: 978.2.8290-0720-0

Éditions d'en bas

Rue des Côtes-de-Montbenon 30

1003 Lausanne

021 323 39 18

contact@enbas.ch / www.enbas.net

PRÉSENTATION

Maëlle Rérat publie son premier recueil de poèmes. Cette jeune plume aborde des thèmes réalistes voire engagés. *Saisir le vol d'une hirondelle* interroge le monde, dans ses vices comme dans sa splendeur. Les textes qui le composent – témoins d'une actualité foisonnante – traduisent cette ambivalence, tantôt par la voix de personnages de papier, tantôt par le partage, par le narrateur, d'une certaine perception du monde et de la société.

Les éditions d'en bas publient 1 recueil de poésie francophone par an, et l'écriture pleine de finesse, de sensibilité et de puissance nous a aussitôt séduite.

AUTEURE

Maëlle Rérat est née en 2003 à Porrentruy, en Suisse, où elle réside toujours. Passionnée depuis l'enfance par le monde du livre, elle poursuit aujourd'hui des études en littérature française, philosophie et sociologie à l'université de Neuchâtel.



Paon diffusion – 44 rue Auguste Poullain – 93200 SAINT-DENIS
SERENDIP livres – 21 bis rue Arnold Géaux
93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

Crime de lèse-majesté

Gémissement fatigué d'une porte blindée
Sifflement acéré d'un verrou agacé
Quelques secondes de silence
Prémices d'une méprisante violence

Enfermée des années dans cette prison malfamée
Condamnée pour crime de lèse-majesté
Armée de ma plume, mon encrier,
Je paie cher ma loyauté.

On me frappe

On me torture

On me viole

On me menace

J'en veux même pas à ces ordures
Enchaînées plus que moi à cette dictature

Coriace

Désormais, je ne crains plus
Les sévices d'un gouvernement corrompu.

J'entends les autres devenir fous
Tant de jours sous écrous
Leurs gémissements furieux hantent mes nuits fiévreuses.

Moi, on m'aura pas.

L'âme vive, l'esprit lucide,
Dans ma tête, je suis libre.
Pas un grillage, un barbelé

Ne réprimera ma pensée.

Chaque soir, dans le secret de ma cellule de condamnée

Visant à soulager cette souffrance

Je conspire ma vengeance

Faite d'encre

Et de papier.

ÉRIC PESTY ÉDITEUR

Vincent Bonnet

Manuel pour les alphabètes

« Je préférerais voir mes écrits photographiés plutôt qu'imprimés... »
(Vaslav Nijinski)

Après *Pense•bête*, livre de photographies paru en 2010 chez le même éditeur, qui couvrait la production de Vincent Bonnet sur les années 1995-2010, paraît *Manuel pour les alphabètes*, qui couvre la production de l'artiste-photographe entre les années 2010 et 2020. Depuis 30 ans, l'enjeu reste, pour Vincent Bonnet, de constituer « un fonds d'images efficaces », d'« expérimenter une écriture, critique, en image » et de « tendre à une densification précise et rigoureuse d'une situation ».

Dans *Manuel pour les alphabètes* la question de la « littéralité de l'image » (qui a été théorisée par Vincent Bonnet dans sa thèse en art plastique) se pose en croisant en chiasme le thème du voir et du lire – voir une page, lire une image – au point que les écrits vernaculaires du quotidien (enseignes, graffitis, tags, couvertures de journaux, livres, panneaux etc.) deviennent l'enjeu même du livre. Dès lors, le mot ne « commente » pas l'image puisqu'il est l'objet de la photographie. L'image « n'illustre » pas le mot, puisqu'ils partagent le même espace.

Le livre s'est réalisé en trois temps. Le premier temps a été consacré à documenter la plasticité des lettres : la typographie, le dessin, l'empâtement, la technique, les formes, les couleurs, les dimensions ainsi que leurs contextes d'apparition. Un deuxième temps a consisté à produire photographiquement une synthèse, un précipité entre le mot et l'image, par effet de cadrage des prises de vues. Le troisième temps est l'agencement de cet ensemble d'images de lettres et de mots : la mise en série a été pratiquée sous la forme d'un manuel d'apprentissage de la langue : l'abécédaire, où s'épellent les vingt-six lettres de notre alphabet.

Né en 1971, résidant depuis 30 ans à Marseille, **Vincent Bonnet** est un artiste, enseignant et chercheur qui utilise la photographie comme médium privilégié de création. Si son travail questionne l'image en général, sa pratique s'accompagne d'actions artistiques qui représentent autant de manières d'investir le champ social et politique.



Parution : mars 2026

Prix : 22 €

Pages : 128

Format : 20 x 26 cm

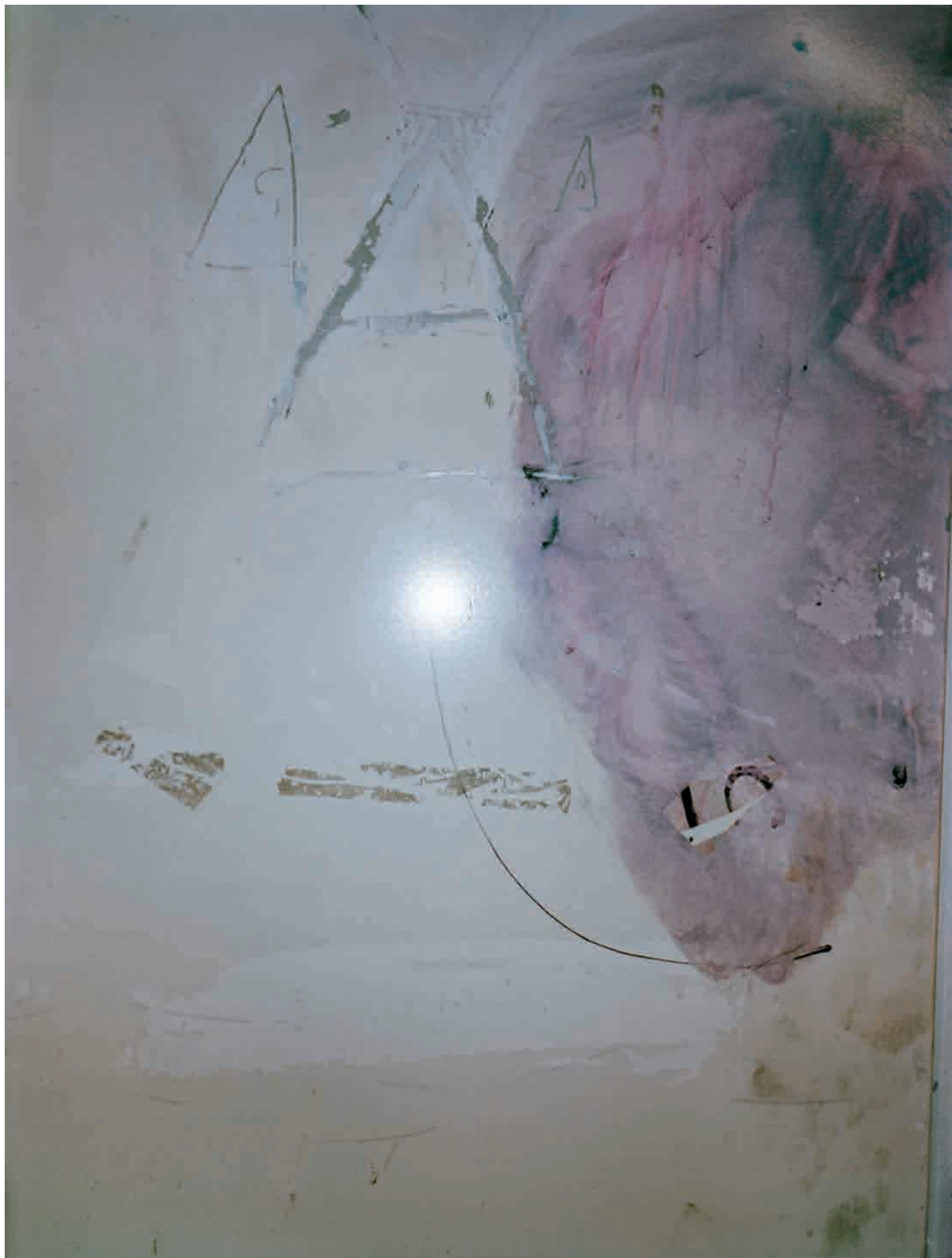
EAN : 9782488139052

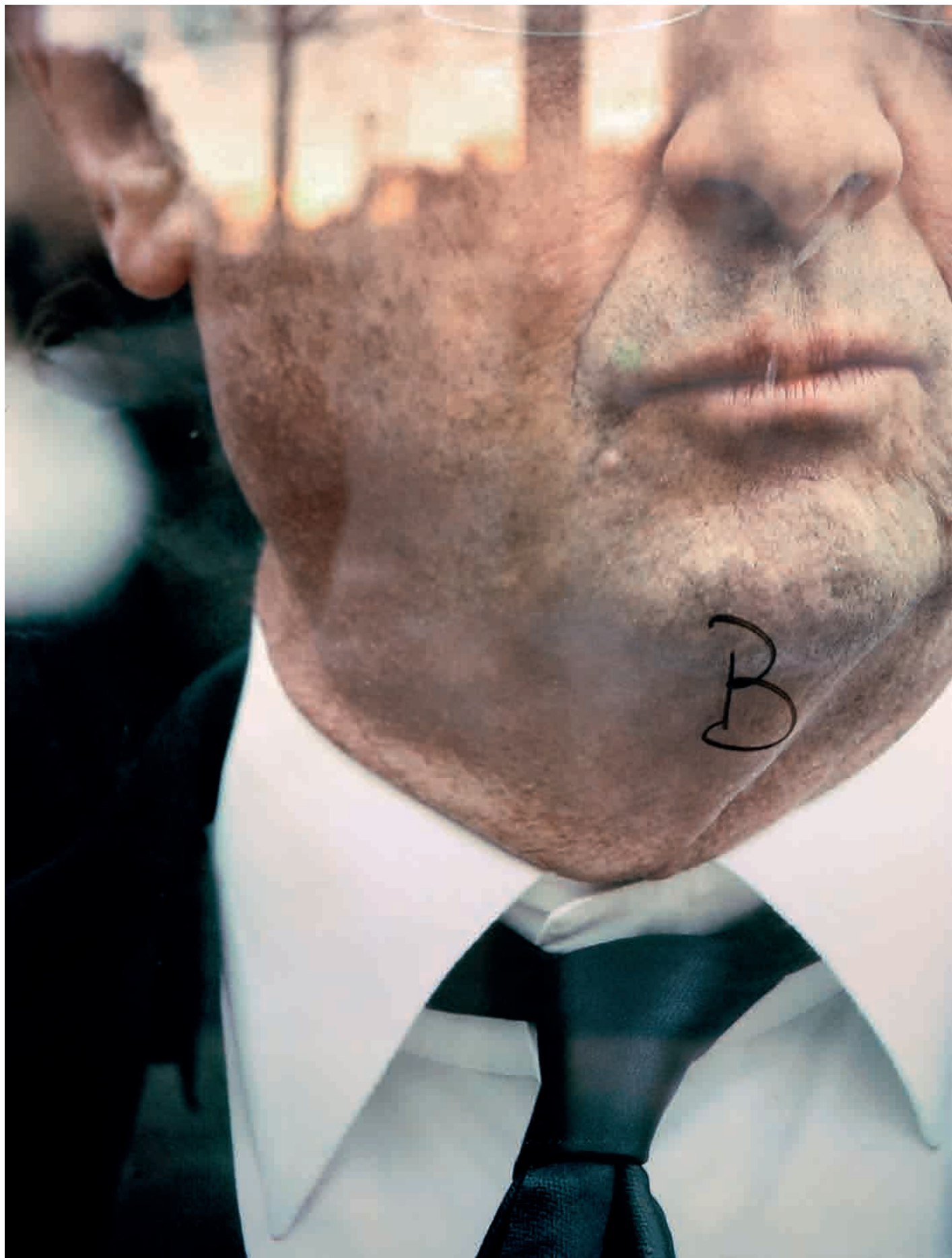
Collection : brochée

Rayon : Livre d'art / photographie / poésie

CONTACT PRESSE ET LIBRAIRE

Éric Pesty : contact@ericpestyediteur.com





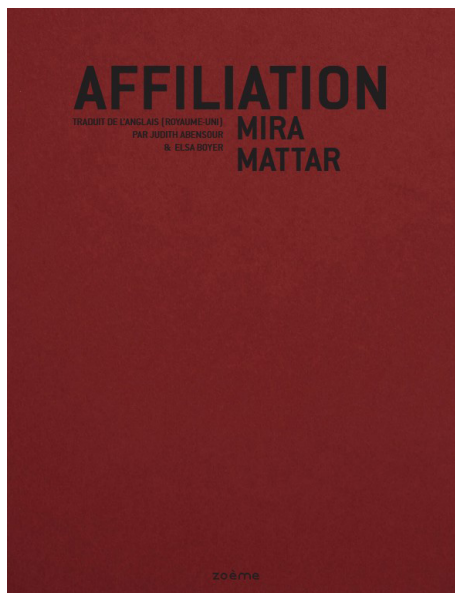


CASTEL

PRODUITS NATURELS

Centre de Correction
AUDITIVE





Mira Mattar
Affiliation

traduit de l'anglais par Elsa Boyer
et Judith Abensour

15 x 20 cm
64 pages
9782493242204

15 €
mars 2026

Affiliation, de Mira Mattar, jeune autrice londonienne issue de la diaspora palestinienne, s'ouvre sur les quatre « Lettres d'Amman », qui propulsent le texte dans le mouvement du monde, de l'Angleterre à la Cisjordanie. La spécificité de l'exil palestinien se mêle avec les effets de la mondialisation : les marchandises, les identités, les souvenirs s'y trouvent confondus. La deuxième partie du livre est un très long poème rétrospectif, dédié à son père.

L'écriture à la première personne de Mira Mattar met en tension des contextes politiques, domestiques, intimes, économiques où se déploient des affiliations coloniales, capitalistes, patriarcales, nationalistes. Elle en restitue les violents processus internes, passant du refus de se soumettre à l'impossible échappée. Dans *Affiliation*, on fait l'expérience d'être en dehors : en dehors de son corps, en dehors d'un pays. Il n'y a aucune position stable, et le sujet se construit dans un éclatement constant.

Loin d'être abstraite, cette écriture aborde des lieux : des lieux quittés, exploités, rendus inaccessibles, des lieux absents ou en guerre, des frontières, des seuils. Elle rappelle des départs, ce qu'on laisse, ce qu'on projetait et qu'on ne trouve pas, ce dont on peut se souvenir. Des réseaux se tissent entre frontières, corps et syntaxe, entre intimité, désirs sexuels, produits ménagers, familles, objets, plantes, media et économies libérales. L'écriture de Mira Mattar ne ménage pas d'ouverture en dehors de ces réseaux, il n'est possible que de s'y faufiler et d'y naviguer à vue. Ses poèmes déploient une énergie lyrique remarquable. Peu de livres articulent aussi finement expérimentation formelle et nécessité de l'expression verbale. *Affiliation* est un flux de langage dont on peut sentir l'urgence à chaque vers.

Traduction remarquable de Elsa Boyer et Judith Abensour.

*

Mira Mattar est une écrivaine, chercheuse indépendante et editrice britannique d'origine palestinienne et jordanienne. Elle vit et travaille à Londres. Son roman *Yes, I Am A Destroyer* a été publié en 2020 aux éditions Ma Bibliothèque. *Affiliation* a été publié en 2021 par Sad Press et *The Bow* par 87 Press. En 2023, elle a publié un chapbook intitulé *And most of all I would miss* aux éditions Veer2. Elle a déjà été traduite en français dans la revue bilingue *Senna Hoy* (numéro 11, 2022), *How to Become* (How to Become Irrésistibles, 2022) et la revue *Po&sie* (numéro 188, 2024).

AFFILIATION

(pour mon père)

Dans la banlieue anglaise sans éclats, une jeune fille

ouvre les fenêtres

sur un mur en briques. Une feuille
de ciel entre. Pas de mer, pas
d'horizon, des fragments
d'hommes détiennent le quartier.

Si le cou que tu tends devient un oiseau
sur le balcon angineux
où tu dormais enfant
tu verras presque la mer (là,
là) derrière l'Université Américaine.

La jeune fille passe par une fenêtre
escalade prudemment le rebord extérieur
(chèvrefeuille, Silk Cut Silver,
MilkShake McDonald's à mi-hauteur de paille)
et rentre par l'autre
en une boucle infinie
ou un cercle ordinaire

compulsivement

elle sort et entre
danger et noms
ce mouvement, c'est elle-même.

Les toits crèvent

le poumon en expansion
de cette Meilleure vie –
Pesto, poulet à la Kiev, Channel 5
Paula Danziger, Stephen King, Judy Blume
coton-tige, mousse de savon, bonnet de douche
on jette un œil dans la salle de bain des voisins
pour vérifier si on est humain aussi
pour vérifier si on le fait comme il faut
pour vérifier pourquoi personne
ne touche personne

à part les gens avec qui on couche
et là se dépense toute leur tendresse
à nouveau le dôme turquoise, les entrailles émeraude
d'une vie chatoyante rendue possible.

Tatie, tatie, puis-je être toi ?

Cigarettes à la chaîne Kit Kats
dans la pyramide à côté du lit
de Kent duty free

sortant bien dangereusement
de mon esprit

pour aller vers la frontière sud
lourdement armée

des câbles attachés à mes tempes

dans un complexe d'Eastborne

où la convalescence

du petit frère a été financée

où j'ai dit oui

venez voir l'Arabe

où j'ai dit oui

les soldats ont cessé d'émerger des cuvettes des toilettes

me pourchassant, me pourchassant

je roule plus vite

et encore plus vite, jusqu'en Russie frère

tourne le poing

d'une mangue Chaunsa à l'envers

Fairuz ouvre l'huître la vidant

le garçon de la ville en sciure

la porte à sa bouche ignorant

mère pendant que les bombes tombent dans ses poches

au rythme du flux américain, *Yes*

Prime Minister un sunnite

depuis le Pacte national

ta vie depuis 48

à attendre que ça s'arrête

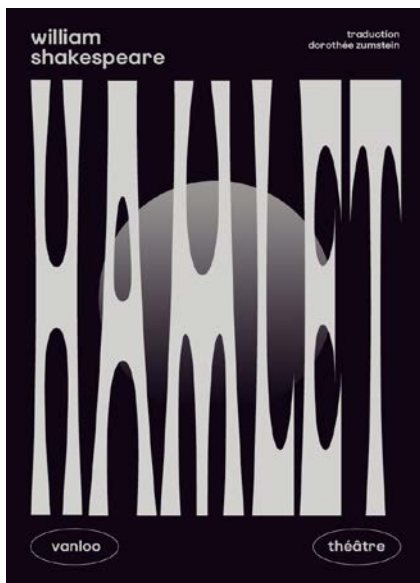
pour que tu puisses retourner –

chez toi, au travail, chez ton père, à la normale, voir le chien

laissé sur ce bout de terre

dans un rayon de lumière occupée qui nettoie
catastrophiquement la plénitude de la vie quotidienne et
 sans réserve, un Bantoustan camouflé
 l'invasion est une structure
 pas un événement
 le nom, qu'il soit expansif
 exterminant, éliminatoire, extractif,
indiquant le génocide n'est pas une affirmation émotionnelle
 mais un processus, le colon
 n'est pas un.e immigré.e soumis.e
 aux lois indigènes, la décolonisation
 n'a pas de synonyme
 l'apartheid n'est pas un terme adéquat
 il échappe et efface son propre nom
 " apartheid ", " apartheid ", "[] "
mais il re/nomme les rues en toute impunité
 et les dunes de sable occasionnellement
 mais ciblée alors que tu te tapis
 dans la cuisine sans toit
 les bras en l'air l'enfant muet
plaque le patron raciste contre le mur humblement
 en faisant des aquariums dans de minuscules voitures près de la M25
 en écoutant Nick ou Geoff
en regardant *Porridge* sous le box ingrat
 engloutissant des anguilles grasses
 de l'est de la City
 le corps dégoulinant de coke
porté sur ton épaule et hors du désert
 jusqu'à la rivière
 où j'ai enfin vu mon pays
 bien irrigué
les agriculteur·ices toujours assoiffé·es de la vallée du Jourdain
leur eau siphonnée et redirigée vers
 une seule pêche cultivée dans une colonie
 contient 140 litres d'eau virtuelle
 volée aux Palestinien.ne.s
 lançant derrière une voiture en feu
à Beyrouth ouest, un cocktail Molotov traçant un arc

théâtre



graphisme : François
220 pages 130 mm x 180 mm 20€
broché - collé - rabats
ISBN : 979-10-93160-90-0
parution le 23 mars 2025



Éditions Vanloo
www.editionsvanloo.fr
diffusion/distribution : Serendip

Mayday, théâtre, 2009, Éditions Quartett
L'Orange était l'unique lumière,
théâtre, 2010, Éditions Quartett
Never, Never, Never, théâtre, 2012,
Éditions Quartett
Mémoires pyromanes, théâtre, 2013,
Éditions Quartett
Alias Alicia, théâtre, 2014, Éditions
Quartett
Massacre à Paris, Christopher Mar-
lowe, 2017, traduction et textes
originaux, Nouvelles éditions Place
Ammonite, poésie/théâtre, 2017,
Nouvelles éditions Place
Patiente 66, théâtre, 2019, Éditions
Quartett
Richard III, William Shakespeare,
traduction, 2019, Nouvelles éditions
Place
Meeting Point, théâtre, 2022, Éditions
Quartett

À PARAÎTRE AUX ÉDITIONS VANLOO :
Le papier peint jaune, Charlotte Per-
kins Gilman, traduction
Richard III, William Shakespeare,
traduction
*Fast changing bodies/Corps à muta-
tion rapide*, poésie

Hamlet Shakespeare

traduction Dorothée Zumstein
suivi de Amlettino par Dorothée Zumstein



**une traduction d'Hamlet fulgurante et limpide de la seule
femme traductrice de Shakespeare éditée à ce jour**

Dorothée Zumstein semble la seule (ou du moins l'une des très rare) femme traductrice de Shakespeare en français. La seule qui soit éditée s'entend. Notons cela comme une étrange - pour le moins ! - étrangeté.

Qu'est-ce que traduire Shakespeare, et tout particulièrement Hamlet ? Dorothée Zumstein dit qu'elle fait, dans cette traduction, l'expérience d'une pensée fraîche comme une peinture, ça n'est pas sec, ça suinte et se cherche, ça hésite, ça trébuche bien souvent avant de reprendre son fil. Traduire alors c'est déplier cette pensée. Prenons la côte de Betagne : plus on utilise une petite unité de mesure, plus on peut aller dans recoins, ses anfractuosités, et plus la distance mesurée est grande. C'est le dépliement. On la replie ensuite pour qu'elle tienne sur la carte du randonneur. Il en va de même pour la pensée d'Hamlet, dépliée par le traducteur, puis repliée pour en retrouver toutes les fulgurances, et les rendre intelligibles au lecteur français.

Le pari est réussi. Car ce qui fait poésie dans la pièce c'est bien le travail de la pensée de Hamlet, cette pensée qui avance, et refuse de se conformer ou de se soumettre.

Alors voilà, moi qui ne suis pas un grand lecteur de Shakespeare, pour la première fois le monologue d'Hamlet m'est directement intelligible, je suis sa force, ses hésitations et ses doutes, clairement exposés, directement exposés, comme ils l'étaient sans doute pour le spectateur du XVI^e siècle qui se précipitait voir ces intrigues de l'esprit et ces combats des armes.

suivi de Amlettino par Dorothée Zumstein :

« La découverte de Shakespeare – où la barbarie et l'humour cohabitent, où les crimes se déroulent sous nos yeux et non hors-champ ou en coulisse comme dans notre théâtre classique, où les morts sortent de leurs tombeaux pour désigner leurs assassins, et où la parole est souvent donnée à des personnages en proie à l'injustice ou au malentendu – a constitué un choc pour l'adolescente que j'étais. C'est qu'il y a – je crois – et bien au-delà de la question du genre – un rapport profond entre le personnage de Hamlet et l'adolescence, cette période où l'on s'attend vivre dans une longue impatience doublée d'une agitation permanente. Celle-ci fait terriblement écho à l'incapacité d'agir de Hamlet et à sa répugnance à prendre sa place dans le monde tel qu'il est – avec ce que cela implique à ses yeux de lâchetés, de compromission ou de trahison de soi. »



graphisme : François Marcziniak
188 pages 130 mm x 180 mm 18€
broché - collé
ISBN : 979-10-93160-90-0
parution le 23 mars 2025



Éditions Vanloo
www.editionsvanloo.fr
diffusion/distribution : Serendip

Mayday, théâtre, 2009, Éditions Quartett
L'Orange était l'unique lumière, théâtre, 2010, Éditions Quartett
Never, Never, Never, théâtre, 2012, Éditions Quartett
Mémoires pyromanes, théâtre, 2013, Éditions Quartett
Alias Alicia, théâtre, 2014, Éditions Quartett
Massacre à Paris, Christopher Marlowe, 2017, traduction et textes originaux, Nouvelles éditions Place
Ammonite, poésie/théâtre, 2017, Nouvelles éditions Place
Patiente 66, théâtre, 2019, Éditions Quartett
Richard III, William Shakespeare, traduction, 2019, Nouvelles éditions Place
Meeting Point, théâtre, 2022, Éditions Quartett

À PARAÎTRE AUX ÉDITIONS VANLOO :
Le papier peint jaune, Charlotte Perkins Gilman, traduction
Richard III, William Shakespeare, traduction
Fast changing bodies/Corps à mutation rapide, poésie

richard III Shakespeare

traduction Dorothée Zumstein



L'écriture shakespearienne est faite pour la scène, pour les acteurs, pour la diction, pour l'intelligibilité d'un texte toujours brillant et jouissif.

Ici, c'est la fabrique du monstre. Le tyran le tortionnaire l'assassin le méchant, le monstre dans son absolue perfection de monstruosité.

Dans la fameuse scène où Richard, le difforme, essuie les insultes de Lady Anne, celle dont il vient d'assassiner l'époux, et à qui il propose une union abjecte, la traductrice, Dorothée Zumstein montre comment, malgré son dégoût Lady Anne se laisse séduire par l'éloquence de la scène. Et comment le monstre se construit : non tout seul, mais grâce à l'autre, car il faut être deux, pour danser un tango.

Avec la poétesse et traductrice Dorothée Zumstein, Vanloo entame un cycle Shakespeare. Lors de sa carrière, Dorothée Zumstein a été amenée à traduire de nombreuses grandes pièces de Shakespeare, qui ne sont plus disponibles ou n'ont pas encore été éditées.

Cette proposition nous a été faite après avoir découvert sa poésie dans la revue *La mer Gelée*, puis ses pièces avec *Never, never never* ou encore *Amlettino*. Il tombait sous le sens de défendre ses traductions.

D'abord *Hamlet*, en mai 2025. Richard III en 2026. Et ainsi de suite...

C'est à travers les enjeux de la traduction que l'on découvre le texte, qu'il est possible, pour un français « unilingue » d'enfin entrer dans Shakespeare. Et d'enfin percevoir comment la langue peut porter le théâtre.

Dans *Richard III*, c'est bien la jouissance des joutes verbales à travers lesquelles se font les combats politiques, les luttes, les manœuvres et les trahisons d'où les têtes tomberont ou resteront sur des épaule... Parler c'est risquer sa tête, mais c'est aussi s'exalter au combat, chercher la pique assassine, gagner, perdre, qu'importe, c'est le risque à chaque instant, un risque presque érotique.

Dans *Hamlet*, l'enjeu de la langue était tout autre. Le déploiement d'une pensée en marche, qui doute et s'interroge, et se construit un destin.

Et ainsi pour chaque œuvre. Il n'y a pas une façon unique de traduire Shakespeare.

La préface de Dorothée Zumstein est une magnifique fenêtre sur ces enjeux de l'écriture shakespearienne.

Extraits Richard III

Extrait 1 :

Préface

Piques et répliques, compliments et noms d'oiseaux, se font miroir, se font écho, s'emmêlant, se confondant, comme les hampes des hallebardes dans les batailles d'Uccello. Ça toupine et ça tournoie entre l'envers et l'endroit. Il faut, parfois, comprendre l'opposé de ce que l'on a cru entendre – retourner au texte, retourner le texte.

LADY ANNE — À toi, nul endroit ne convient que l'enfer.

RICHARD — Un autre endroit aussi, si tu me laisses le nommer.

LADY ANNE — Un cachot ?

RICHARD — Ta chambre à coucher !

LADY ANNE — Que le sommeil fuie la pièce où tu couches !

RICHARD — Il en sera ainsi, madame — jusqu'à ce que j'y couche avec vous.

LADY ANNE — Je l'espère.

RICHARD — Je le sais.

Shakespeare père était gantier. Pour défier un adversaire au combat, les chevaliers jetaient gant à terre. Dans la joute qui oppose et lie Lady Anne et Richard, le langage se retourne comme un gant.

Extrait 2 :

Acte I, scène 2

LADY ANNE (s'adressant aux gentilshommes et aux serviteurs)–

Quoi, vous tremblez ? Vous avez tous peur ?

Hélas, je ne vous le reproche pas — car vous êtes mortels,

Et les mortels ne peuvent endurer la vue du Diable.

(à Richard) Va-t-en, horrible suppôt de l'enfer !

Tu n'avais de pouvoir que sur son corps mortel ;

Son âme, tu ne peux pas l'avoir, alors, disparaïs !

RICHARD–

De grâce, sainte femme, cesse de me maudire ainsi !

LADY ANNE–

Affreux démon, file, pour l'amour de Dieu et laisse-nous en paix

Car de cette terre heureuse tu as fait ton enfer,

Résonnant d'imprécations et de cris terribles.

Si tu aimes jouir du spectacle de tes affreux exploits,

Contemple ce témoignage de tes massacres.

Ô messieurs, voyez, voyez les plaies du mort

Ouvrir leurs bouches glacées pour saigner à nouveau.

Rougis, rougis, répugnante masse informe

Car c'est ta présence qui fait couler ce sang

De ces veines froides qui ne contiennent plus de sang.

Ton acte inhumain et contre-nature

Cause cet épanchement tout aussi aberrant.

Dieu qui a créé ce sang, venge cette mort !

Terre qui bois ce sang, venge cette mort !

Ciel, frappe cet assassin de tes éclairs,

Ou terre, ouvre-toi grande et mange-le vivant

Tout comme tu engloutis le sang de ce bon roi
Massacré par ce bras gouverné par l'enfer.

RICHARD—

Madame, vous ne connaissez donc pas les lois de la charité :
Rendre un bien pour un mal, bénir qui nous maudit.

LADY ANNE—CRAPULE, VOUS NE CONNAISSEZ LES LOIS NI DE DIEU NI DES HOMMES.
La plus féroce des bêtes sait ce qu'est la pitié.

RICHARD—

Moi, je ne le sais pas — je ne suis donc pas une bête.

LADY ANNE—

Miracle — la vérité, dans la bouche d'un démon !

RICHARD—

Plus grand miracle encore — une telle colère, chez un ange !
Permetts-moi, femme parfaite et divine,
D'argumenter — afin de me disculper
De ces crimes supposés.

LADY ANNE—

Permetts-moi, homme infect et difforme
D'argumenter afin de t'accuser
De ces crimes avérés.

RICHARD—

Toi dont la beauté passe toute expression,
Laisse-moi le temps de me justifier.

LADY ANNE—

Toi dont la laideur passe l'imagination,
Pour te justifier, un seul moyen : pends-toi !

RICHARD—

Agir en désespéré ? Ce serait reconnaître mes crimes.

LADY ANNE—

Agir en désespéré atténuerait tes crimes :
Tu rendrais justice, en les vengeant
à ceux que tu as tués injustement.

les essais : sociologie

DIRECT ACTION

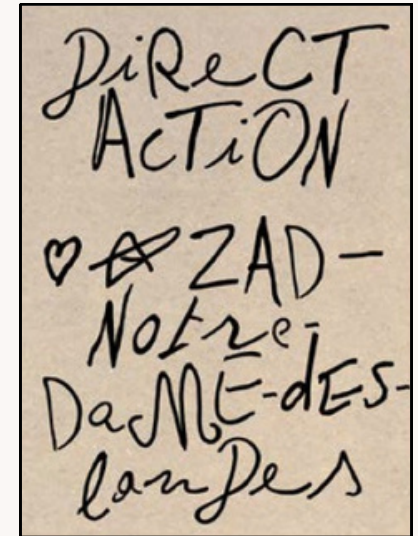
DIRECT ACTION est un ensemble de témoignages appréhendés comme la face B du film du même nom dirigé par Guillaume Cailleau et Ben Russell.

Alors que le film DIRECT ACTION se veut contemplatif et silencieux, le livre DIRECT ACTION se propose d'en faire le contrechamp. Après une projection du film à la ZAD de Notre-Dame-des-Landes au mois de décembre 2023 Guillaume Cailleau et Ben Russell ont souhaité prolonger l'expérience en collectant les récits des protagonistes du film, à l'issue de projections, lors d'entretiens informels ou par correspondance.

L'absence quasi-totale de discours politique dans le film permet l'existence parallèle d'un livre centré sur le langage, la réception et l'interprétation. Ces interventions se composent d'anecdotes personnelles, d'histoires politiques et de détails intimes suscités par les images, révélant un riche réseau de liens entre un lieu, une personne, un collectif et une cause.

Cette approche a quelque chose en commun avec le travail d'anthropologues visuels tels que Robert Gardner ou Jean Rouch dans les années 1970-80, qui accompagnaient souvent leurs œuvres audiovisuelles de publications servant à décrire, définir et interpréter leurs images. Il n'était cependant pas courant pour ces anthropologues de se tourner vers leurs sujets pour leur demander un contexte et une interprétation. Dans cette publication, il s'agit de s'appuyer principalement sur les impressions des ZADistes afin d'étendre le travail vers les territoires de l'histoire, de la mémoire, du débat et de la stratégie militante.

Un texte critique d'Erika Balsom ainsi qu'une interview croisée avec Antoine Thirion, programmateur et journaliste, accompagnent les paroles d'Anaïs, Arthur, Baptiste, Benj, Blue, Cécile, -h-, Colette, Corentin, Étienne, Isa, Jasmin, Jay, Ji, Lara, Lino, Marcel, Mathilde, Bastien, René, Servane, Sylvie, Thibault, Tanne, Tibo et Yahia.



EXTRAIT

“Moi, je pense que votre film est politique parce que son objet de départ ne l'est pas ! En tout cas, c'est ce qui m'a plu : il y a une certaine humilité à vouloir faire le portrait d'un territoire. C'est aussi un défi cinématographique. Le statut des personnages est le même que celui des arbres et des murs.”

BAPTISTE



460 pages / 60 photographies / 21 x 29 cm / ouvrage bilingue français-anglais / 36 € TTC

Avec le soutien de



IRISEDITIONS.COM

BEN RUSSELL

Ben Russell est un artiste américain né en 1976. Son cinéma, souvent considéré comme expérimental, se situe plutôt du côté de la non-fiction : c'est que Russell, s'intéressant aux mythes et aux rituels des sociétés, a déjà matière à fiction ! Son œuvre (plus de vingt-cinq courts métrages et deux longs métrages), en filiation avec le cinéma de Jean Rouch, intègre des éléments ethnographiques et des théories critiques. Russell, à travers son art (performances, installations et cinéma), explore l'histoire et la sémiologie de l'image en mouvement et désigne son travail comme "une ethnographie psychédélique". Ses films ont été primés dans un grand nombre de festivals internationaux (Berlinale, Locarno, Cinéma du Réel), il a notamment reçu en 2008 la prestigieuse bourse Guggenheim et en 2010 le prix FRIPESCI. Son travail a été exposé et diffusé dans des lieux tels que le Centre George Pompidou, le Musée d'art contemporain à Chicago et le festival du film de Rotterdam. Il est résident de la villa Médicis pour la saison 2025-2026

GUILLAUME CAILLEAU

Guillaume Cailleau vit à Berlin, son travail se situe à l'intersection de l'installation cinématographique, de la performance et de l'art sonore. Cailleau observe les lieux qui sont politiquement et socialement disruptifs : un laboratoire d'expérimentation animale, une imprimerie de billets de banque ou une fabrique d'uniformes militaires. À l'aide de diverses techniques de médiations, il travaille sa matière jusqu'à l'abstraction. En même temps, il capture le processus de recherche dans le matériel, déplaçant les niveaux de signification. Les formes de ses installations sont alors en relation directe avec leurs sujets.

Ses œuvres artistiques sont exposées dans le monde entier dans des institutions artistiques telles que le Bangkok Art & Culture Center, le Royal Ontario Museum, la Maison des cultures du monde, le Centre Pompidou. En outre, ses œuvres vidéo sont présentées dans des festivals de cinéma. En 2014, il a remporté l'Ours d'argent à la Berlinale avec son court métrage *Laborat*, et en 2016, il a remporté le prix du jury au Kurzfilmtage Oberhausen avec son œuvre vidéo *Organ movement for Elmer Kussiac*. Il collabore régulièrement avec des musiciens, des metteurs en scène et des chorégraphes tels que W. Däfeldecker, l'Ensemble Phoenix 16, T. Ostermeier et A.-C. et est la moitié du projet de duo de performance audiovisuelle Kreuser/Cailleau.

DIRECT ACTION, LE FILM

MEILLEUR FILM ENCOUNTERS & MENTION SPÉCIALE DU JURY DOCUMENTAIRE À LA BERLINALE 2024
GRAND PRIX DU CINÉMA DU RÉEL 2024

En janvier 2018, l'abandon de la construction d'un aéroport à Notre-Dame-des-Landes met un terme au combat mené pendant des années par l'une des plus importantes communautés d'activistes de France. En immersion dans la ZAD entre 2022 et 2023, Guillaume Cailleau et Ben Russell rendent compte d'une société qui, après la lutte qui l'a réunie, esquisse à présent les contours d'un autre monde possible. Au même moment, à Sainte-Soline, les Soulèvements de la Terre s'opposent à un projet de privatisation de l'eau et se heurtent, une fois encore, à la violence de l'État.

“Un démenti vigoureux des entreprises de falsification du réel. Puissant.” LES INROCKUPTIBLES

“Arrêtant le flux d'images de l'actualité, le film révèle l'essentiel, raconte la force d'un collectif.” LE MONDE

IRIS ÉDITIONS

Nées en 2023 à Marseille, les éditions IRIS souhaitent accompagner les artistes et auteur.rice.s et chercheur.euse.s dans leurs recherches, tout en donnant une place importante au graphisme. DIRECT ACTION est leur troisième publication, après POINÇONS & MÉDAILLONS (2023) et POTS (2024)

VRAI TRAVAIL

Ouvrage collectif (dir. Collectif Occasionnel) avec les contributions du Collectif Occasionnel, Zozo, Adore Goldman du Collectif Autonome du Travail du Sexe (CATS), Piti Pietru, Fraiz, Sex Workers Collective, Eva-Luna Perez Cruz, La Diabla, M., Igor Schimek, Celeste Ivy et Melina May du Collectif Autonome du Travail du Sexe (CATS), Perle et Jacque Belen

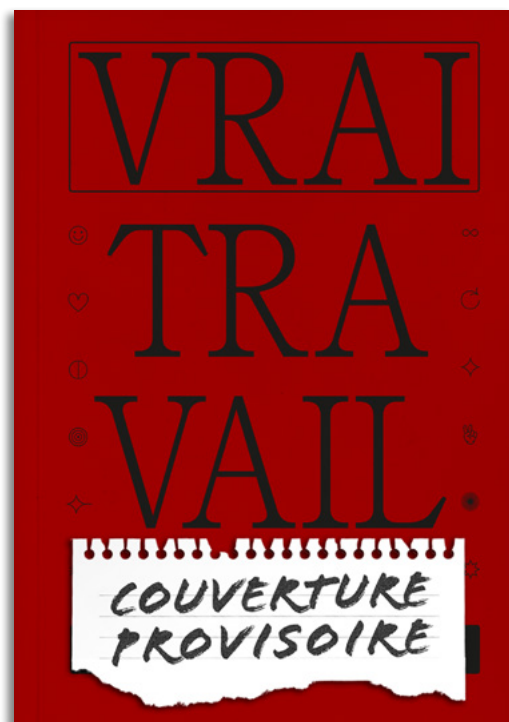
- **Format (mm)** 165 × 235
- **Nombre de pages** Pas encore déterminé
- **Prix (€)** +/- 18 euros
- **ISBN** 9782493534262
- **Graphistes** Maurane Zaugg
- **Relecteurice (s)** Coralie Guillaubez
- **Parution** janvier 2026

Le Collectif Occasionnel a organisé en Suisse deux expositions qui présentaient les œuvres de personnes à la fois artistes et travailleuses du sexe. Cet ouvrage prolonge leur travail en proposant des textes et des entretiens avec des Tds ou des alliées. Permettant l'auto-représentation des personnes interrogées, les entretiens mettent en lumière la pluralité des pratiques du travail du sexe, mais aussi l'importance de construire des solidarités travailleuses, des outils pour défaire les stigmates, et des perspectives de luttes intersectionnelles.

Vrai Travail est un recueil de textes, d'entretiens et d'images qui abordent le travail du sexe et ses luttes. Ces éléments ont été réunis sous la direction du Collectif Occasionnel, une association suisse qui accompagne des projets à l'intersection de l'art contemporain et du travail du sexe.

En 2022 et 2023, le Collectif Occasionnel organise deux expositions avec des artistes travailleuses du sexe. Ces expositions avaient pour but de visibiliser leurs travaux, de lutter contre la stigmatisation du travail du sexe et de faire dialoguer des initiatives. Ce travail curatorial et militant est le point de départ de cet ouvrage.

Le recueil rassemble principalement des entretiens, une forme chère au collectif, car elle laisse la voix aux personnes concernées. On y retrouve par exemple un entretien avec une dominatrice nous présentant ses roleplays, avec une Tds à Genève exerçant depuis l'adolescence, avec une travailleuse de l'association communautaire Aspasia, ou encore un autre avec le fils de Grisélidis Real (ancienne militante, autrice et Tds) partageant ce que représente le fait d'être l'enfant d'une Tds qui s'expose médiatiquement.



Thèmes abordés : Travail du sexe, travail, entretiens, témoignages, art contemporain, photographie, sexualités, pornographie, stigmatisation, répression, santé, luttes féministes et queers, luttes sociales, solidarités, auto-support.

Ouvrages similaire

- *Coups de putes, la lutte pour les droits des travailleuses du sexe*, Molly Smith & Juno Mac, Hystériques & AssociéEs, 2025
- *Travailler, Lutter, Diffuser*, ouvrage collectif, centre Grisélidis Réal, 2022
- *Les luttes des putes*, Thierry Schaffauser, éditions La Fabrique, 2014

À propos du Collectif Occasionnel

Né en 2021 à Genève, le Collectif Occasionnel est une association portée par trois personnes : Charlotte, Oélia et Constance. Iels sont issu·es d'écoles d'arts et sont travailleuses du sexe (Tds), ex-travailleuses du sexe ou alliée·s. Iels ont monté ce collectif par affinités, dans le but de visibiliser et documenter le travail du sexe, et de soutenir les luttes de ses travailleuses.

Le collectif a organisé deux expositions collectives mettant en dialogue les pratiques artistiques de personnes travailleuses du sexe : la première *Argent Facile* à Forde (Genève, Suisse) en 2022, et la seconde *200 Roses* à Eeeh! (Nyon, Suisse) en 2023. Ces expositions ont été l'occasion d'un cycle de projections, de tables rondes et d'un partenariat avec une radio locale (Radio 40). Le collectif a également accompagné la publication de l'ouvrage *Ponte en mis Tacones* de La Diabla en partenariat avec la librairie La Dispersion et l'association Aspasia (Genève, Suisse).

Des textes écrits par le Collectif Occasionnel et des groupes militants TdS complètent le recueil et mettent en perspective plusieurs questions centrales du livre: comment considérer le travail du sexe comme un «vrai travail», et comment donc penser les aliénations qui en découlent? Comment nommer ses aliénations, sans donner du grain à moudre aux mouvements abolitionnistes? Quelles sont les économies mises en place par personnes TdS? Comment acquérir davantage de droits? Le collectif s'attarde aussi sur des questions relatives à ses activités culturelles, à savoir: comment éviter l'instrumentalisation des luttes TdS par les institutions culturelles? Comment protéger les personnes qui s'exposent publiquement? Comment faire circuler l'argent au sein d'un projet d'exposition avec des personnes qui peuvent être précaires?

Le livre se faisant aussi la trace de ces deux expositions, de nombreuses images documentant les travaux artistiques des personnes avec qui ils ont travaillé figurent tout au long des pages. On y découvre des portraits photographiques, des dessins, ou encore des captures d'écran de vidéos qui donnent à voir une autre manière de produire son propre récit, de se réapproprier ses représentations.

Jackie Belén, *Sans titre*,
acrylique sur toile, 2022



EXTRAIT 1

Les policiers parfois se postent avec leur gyrophare sans raison apparente, comme pour attraper des scooters. Parfois, ils viennent faire des remarques absurdes, comme une fois où j'avais mon pied sur la bande cyclable, et m'ont envoyé une amende, que je n'ai jamais payée. Il y a aussi des lois floues concernant la prostitution, comme la distance à respecter avec les écoles ou le fait de racoler sous un abri de bus. Une amie a été amendée pour ça, car elle s'était abritée pendant un orage. L'application de ces lois est souvent confuse et dépend de l'interprétation des policiers.

La police joue souvent à un jeu où ils cherchent à nous coincer, parfois en attendant des heures pour nous attraper dans des endroits insignifiants, comme des petites cours. C'est une pression inutile. Mais quand il y a des vrais problèmes, comme des menaces avec une arme ou des agressions, ils sont absents. Récemment, une de nos collègues a été poussée et menacée avec un revolver, mais la police est arrivée 45 minutes après. La même chose s'est produite avec un homme portant une machette, où la police a mis 45 minutes à arriver. C'est frustrant, car on se demande si ce délai serait accepté si ça se passait dans une bijouterie.

(...)

Je m'engage publiquement pour deux raisons. D'abord, d'un point de vue personnel, c'est impor-

tant pour moi de ne pas m'isoler, surtout avec le passage du travail de rue à l'Internet. Je veux faire partie de cette société, et je sais que si j'attends que les autres m'y laissent ma place, ça n'arrivera jamais. Mais l'aspect le plus important est de faire connaître le travail du sexe pour que ceux qui viendront après moi soient perçus différemment dans la société. Je veux que la jeune génération comprenne la réalité du travail du sexe, démystifier les idées reçues et mettre en lumière la vérité.

EXTRAIT 2

Comment les personnes extérieures au TdS peuvent-elles apporter leur soutien et lutter contre la stigmatisation?

KG.: Je pense qu'il est important de dire que c'est un travail comme un autre et de nous sortir d'une zone d'ombre.

B.: Par exemple, un ami m'a récemment dit: «Ah, eh bien, moi aussi j'ai un-e ami-e qui est TdS». Il était bien intentionné, mais à l'époque où je travaillais dans un café, lorsque je disais que j'étais barista, personne ne me disait: «Ah, moi aussi j'ai un ami qui est barista».

Donnez plutôt la parole et le pouvoir aux personnes concernées en nous laissant parler de nos propres expériences. Nous avons beaucoup à dire, alors arrêtez de parler et de décider à notre place et discutez plutôt avec nous.

L. : À plus grande échelle, j'aimerais que les gens s'informent et se renseignent sur les TdS qui luttent au niveau politique pour nos droits. J'aimerais aussi qu'iels essaient de ne pas nous juger.

R. : Quand les gens entendent des choses fausses sur nous, iels devraient réagir et ne pas se taire. C'est comme avec la transphobie : « Ne te tais pas quand tu entends ce genre de choses ». Quand nous vivons des expériences désagréables, iels peuvent nous écouter et être là pour nous. Iels peuvent aussi se réjouir quand j'ai un bon client, ou souhaiter que j'aie un sugar daddy.

Quand je vois des autocollants pro-travail du sexe, je me sens soutenu. Je ne sais pas qui les a mis là, mais c'est agréable.

M. : Je pense qu'une étape importante à la portée de tout le monde serait de réfléchir à sa propre attitude. Se demander : « Quel est mon positionnement face au TdS ? Pourquoi ai-je cette attitude, quelles normes, quelles valeurs la caractérisent ? Mon attitude est-elle valorisante ou jugeante ? »

EXTRAIT 3

En tant que collectif, nous nous sommes intéressé·e·s aux liens qui existent entre travail du sexe et travail artistique. Tout au long des expositions et événements que nous avons menés, la question de la circulation de l'argent a été centrale. Lors des entretiens menés en amont de l'exposition *Argent Facile* en 2022, nous avons exploré ces thèmes en interrogeant les participant·e·s sur l'impact du travail du sexe sur leur pratique artistique.

Les témoignages recueillis révèlent une prédominance de pratiques artistiques accessibles et peu coûteuses : écriture, performance, dessin, bande dessinée. Pour toutes ces personnes, l'argent issu du travail du sexe est avant tout un moyen de subsistance, mais aussi un levier pour se libérer du temps. Un temps précieux pour créer, militer, voyager, que ne permettrait pas un emploi à plein temps.

Le corps est la force de travail de la pute et de l'artiste. L'artiste et la travailleur·euse du sexe doivent négocier leur visibilité, mettre en avant leur travail et gérer iels-mêmes leur production. Iels sont leurs propres secrétaires, community manager, graphistes, photographes. Pourtant, si de nombreux·euses travailleur·euses du sexe ont une pratique artistique, celle-ci reste rarement reconnue par les institutions, qu'elle soit liée ou non à leur expérience dans le travail du sexe.

EXTRAIT 4

CO. : Comment as-tu construit ton personnage de *dom* ? Peux-tu le présenter et expliquer ton processus de création ?

JB. : J'ai eu plusieurs noms en tant que TdS, mais je vais parler des trois principaux :

- Romea Diabla : c'était mon premier alter ego, à l'origine un nom d'artiste. Avec ce personnage, j'ai construit une image de dominatrice mythologique, presque divine. La déification est un élément central dans la domination : on te met sur un piédestal, et je voulais jouer avec cette idée de créature surnaturelle. Mes inspirations venaient des femmes fatales, d'autres travailleuses du sexe dans l'Histoire, de modèles, d'actrices, mais aussi de personnages non humains au fort impact symbolique.

- Nicole Dickman : après plusieurs ruptures avec le travail du sexe, j'ai eu envie de « tuer » Romea, de la laisser derrière moi. C'est à ce moment que j'ai imaginé Nicole Dickman, une avocate érotisée, inspirée par les univers bureaucratiques et judiciaires. Ce personnage reflète une carrière que j'aurais aimé avoir, car j'ai essayé de faire des études de droit sans réussir. Nicole s'inscrit dans une esthétique plus précise, proche des téléfilms des années 1980-1990, avec un aspect très cinématographique. Ça se traduit dans mes vidéos, photos, et dans les sessions que je propose. Je porte souvent des tenues de bureau, que je trouve trop sexy.

- Jacquie Belén est le nom que j'ai maintenant choisi pour le monde artistique, c'est le nom sous lequel je veux créer des films et avec lequel les gens du monde civil peuvent m'appeler. Il s'approche de mon identité civile tout en gardant une distance nécessaire. Cependant, certains clients m'ont connue en tant que Romea Diabla et préfèrent ce rôle. Par exemple, pour une personne en particulier, je suis toujours la « déesse serpent », ce qui est plus proche de mon premier personnage. Je jongle entre ces deux identités en fonction des attentes ou de mes envies artistiques.

Devenir une artiste

Émilie Blanc *Le Feminist Art Program
(Californie, 1970-1972)*



À paraître, janvier 2026

éditions Lorelei, coll. « Frictions »

60 p., 17 × 10,7 cm

ISBN : 978-2-9584193-9-4 / ISSN 3037-2674

10 €

En 1970, l'artiste et enseignante Judy Chicago met en place le *Feminist Art Program* au Fresno State College. Ce programme cherche à rompre avec l'enseignement traditionnel de l'art dominé par des modèles patriarcaux, en créant des espaces et des moments collectifs, centrés sur le partage d'expériences personnelles et la reconnaissance des subjectivités depuis le point de vue féminin.

Les pratiques développées par les étudiantes, professeures, assistantes ou artistes invitées s'ancrent dans leurs vécus, en partant du principe que les réalités personnelles sont façonnées par des structures sociales et sont donc profondément politiques. Le rapport au corps devient un terrain de recherche, de confrontation et de libération des normes autoritaires, tandis que les rôles souvent assignés aux femmes dans la sphère domestique sont remis en question.

Le *Feminist Art Program* reflète les riches échanges entre les arts visuels et les mouvements féministes en Californie, et plus largement aux États-Unis.

Sommaire

1. Une pédagogie féministe de l'enseignement artistique
2. Pratiques incarnées, expériences incorporées
3. Sexualités. *Cunt Art*
4. Politiques de l'espace domestique. *Womanhouse*

Biographie

Docteure en histoire de l'art contemporain, **Émilie Blanc** travaille principalement sur les relations entre art et politique.

Elle a soutenu en 2017 à l'université Rennes 2 une thèse intitulée *Art Power : tactiques artistiques et politiques de l'identité en Californie (1966-1990)*, laquelle a été récompensée par le deuxième prix de thèse 2018 du GIS Institut du Genre. Pour mener à bien ses recherches doctorales, elle a été accueillie comme *Visiting Student Researcher* en 2014 à l'université de Californie à Berkeley.

En 2018-2019, elle a été lauréate de la bourse postdoctorale de recherche Terra Foundation for American Art à l'Institut national d'histoire de l'art. Son sujet de recherche portait sur l'affiche comme expression artistique et politique dans la région de San Francisco (années 1960 et 1970). Ce travail de recherche aura donné lieu à l'organisation en 2020 à l'INHA de la journée d'études « L'affiche engagée aux États-Unis (années 1960-1970) : des imaginaires visuels pour repenser l'art et la société ». Co-directrice de l'anthologie *Constellations subjectives. Pour une histoire féministe de l'art* (Éditions iXe, 2020), elle a publié plusieurs textes sur les rapports entre arts et féminismes, dont des chapitres aux Éditions Routledge et aux Presses universitaires de Rouen et du Havre.

En 2020-2021, elle a exercé les fonctions d'A.T.E.R. à l'université Lumière Lyon 2. Elle est actuellement chargée d'enseignement en histoire de l'art à l'université Toulouse-Jean Jaurès et tutrice méthodologique au Campus Connecté de Saint-Gaudens.

Émilie Blanc

Devenir une artiste

*Le Feminist Art Program
(Californie, 1970-1972)*



Cet ouvrage est le dixième de la collection «Frictions», qui mêle réflexions artistiques et politiques en vue de partager des outils de pensée avec celles et ceux qui traversent ces deux champs — et que ces deux champs traversent.

Direction de collection: Jérôme Dupeyrat & Julie Martin;
Design graphique: Huz & Bosshard (feat 205.tf); Correction:
Clémentine Rougier; Impression: Syl (Barcelone), oct. 2025;
Éd. Lorelei, ISBN: 978-2-9584193-X-X; Diffusion: Paon/Serendip

10 Une pédagogie féministe de l'enseignement artistique

Dans les années 1960, les universités étasuniennes sont profondément bousculées par les contestations étudiantes liées aux mouvements sociaux tels que le *Black Power* et les luttes féministes. L'artiste Tim Ridlen explique que l'une des principales critiques de l'enseignement supérieur concerne «le curriculum caché», une notion déployée par le chercheur en sciences de l'éducation Philip W. Jackson, «c'est-à-dire les normes sociales tacites acquises et renforcées dans les écoles⁷». Dans «Toward a Woman-Centered University» (1973-1974), Adrienne Rich analyse les rouages patriarcaux à l'œuvre dans l'enseignement supérieur, qu'elle décrit comme «un mécanisme de perpétuation du pouvoir des hommes blancs de la classe moyenne⁸». Le Fresno State College n'est pas exempt de ces demandes de transformations profondes. En 1966, se forme le Fresno State Experimental College. Des membres des corps enseignant et étudiant y organisent des enseignements en *Black Studies*, en psychologie alternative ou encore le premier cours en *Women's Studies*. Intitulé *The Second Sex: On Women's Liberation*, en référence à l'essai de

7. Tim Ridlen, *Intelligent Action: A History of Artistic Research, Aesthetic Experience, and Artists in Academia*, New Brunswick, Rutgers University Press, 2024, p. 10.

8. Adrienne Rich, «Toward a Woman-Centered University», dans *On Lies, Secrets, and Silence: Selected Prose 1966-1978*, New York; Londres, W. W. Norton & Company, 1980, p. 132-133.

Simone de Beauvoir *Le Deuxième Sexe* (1949) publié en 1953 aux États-Unis, celui-ci est dispensé au semestre de printemps 1970 par Suzanne Lacy (née en 1945) et Faith Wilding, lesquelles participeront au FAP dès ses débuts. Quand Judy Chicago rejoint l'établissement au printemps 1970, elle y trouve donc un terrain fertile pour la mise en place du FAP.

Une pédagogie de l'expérience

Ayant acquis un début de reconnaissance artistique pour ses sculptures minimalistes et ses environnements, Chicago dispense d'abord un cours sur la sculpture *in situ*. Mais en intégrant le Fresno State College, son objectif est avant tout de remédier à une inégalité persistante: celle qui voit une majorité de femmes parmi les étudiant.es en première année d'art, mais essentiellement des hommes obtenir un diplôme de cycle supérieur et accéder à une carrière artistique. Afin de réduire cet écart, Chicago souhaite répondre aux besoins spécifiques des étudiantes qui ambitionnent de devenir artistes. Constatant que celles-ci sont intimidées par la présence des étudiants et, par conséquent, n'osent pas s'exprimer librement dans ce cadre, l'enseignante affiche en mai 1970 un appel à participer à un cours qui leur sera entièrement réservé. En connaissant les engagements féministes de Faith Wilding, Heinz Kusel lui présente Chicago, qui aide alors l'enseignante à recruter des étudiantes. L'admission au cours doit être validée par un entretien durant lequel Chicago explique être à la recherche de candidates souhaitant tenir le rôle de *leadeuses* ayant la volonté de défier les injonctions patriarcales à se limiter aux rôles d'épouse et de

l'accueillent habillées en pom-pom girls alors qu'une convention de Shriners, un ordre franc-maçonique, débarque également de l'avion. Portant chacune sur leur T-shirt rose une lettre formant ensemble le mot «*cunt*», elles entonnent une chanson tout autant audacieuse qu'humoristique:

[...] Ta chatte est une beauté
 Nous savons que tu l'as toujours su
 Alors si tu as envie de faire pipi
 Juste accroupis-toi et fais-le⁷⁸! [...]

Atkinson trouve les étudiantes culottées, Chicago est embarrassée. Quant à Wollenman, elle se souvient au contraire des actions scandaleuses du collectif comme d'une source de plaisir⁷⁹. Les étudiantes du FAP récupèrent et détournent l'icône de la pom-pom girl qui, dans la culture populaire étasunienne, «est chargée de significations sociales contradictoires: d'une part, elle symbolise la pureté, l'innocence et la jeunesse; d'autre part, elle représente la sexualité et la tentation⁸⁰».

Un essentialisme re-signifiant

Dès leur création, les œuvres du *cunt art* font débat dans le contexte artistique féministe. L'historienne de l'art Cindy Nemser estime dès 1975

78. «Cheering Ourselves», Everywoman, op. cit., p. 14.

79. Laura Meyer, «Collaboration and Conflict in the Fresno Feminist Art Program: An Experiment in Feminist Pedagogy», op. cit., p. 46.

80. La'Tonya Rease Miles, «American Beauty: The Cheerleader in American Literature and Popular Culture», Women's Studies Quarterly, vol. 33, no 1-2, 2005, p. 228.

qu'elles enferment les femmes dans leurs caractéristiques biologiques et les réduisent à leur sexe, ce qui reproduit l'idéologie patriarcale⁸¹. Aujourd'hui, la reconnaissance du pluralisme des vécus de genre, qui doit encore être consolidée, soutient des perspectives non-binaires: toutes les personnes s'identifiant comme femme n'ont pas de vulve, comme toutes les personnes ayant une vulve ne s'identifient pas comme femme. Il est donc primordial de replacer le *cunt art* dans le contexte étasunien des années 1970. Revendiquer la visibilité de la vulve permettait alors de lever un tabou et constituait un acte de rupture face à la culture patriarcale. Pour comprendre cette urgence, il me faut brièvement retracer l'expérience de Chicago. Après ses études, celle-ci obtient avec ses sculptures minimalistes une reconnaissance rapide du monde de l'art, comme l'atteste la tenue de sa première exposition personnelle à la Rolf Nelson Gallery (Los Angeles) en 1966. Or, elle se voit contrainte de dénier son identité de genre pour répondre aux attentes de la scène artistique dominante, et cela dès ses études à UCLA. En effet, au début des années 1960, Chicago réalise des peintures et des sculptures aux formes biomorphiques, mais en réaction aux incompréhensions, voire aux moqueries, du corps enseignant, elle choisit de réorienter son travail avant d'y revenir à la fin de la décennie⁸². Avec la série *Pasadena Lifesavers* (1969-1970) qu'elle expose au California State College à Fullerton, elle exprime les

81. Cindy Nemser, «The Women Artists' Movement», Art Education, novembre 1975, vol. 28, no 7, p. 20.

82. Lucy R. Lippard, «Judy Chicago, Talking to Lucy R. Lippard», Artforum, septembre 1974, vol. 13, no 1, p. 60.

50 Politiques de l'espace domestique. Womanhouse

Le nouveau bâtiment de CalArts n'étant pas terminé à la rentrée 1971, les enseignantes et étudiantes se réunissent dans les salons des unes et des autres. Paula Harper propose alors d'investir une maison et de déployer un projet en son sein. Les vingt-et-une étudiantes, les enseignantes Chicago et Schapiro, trois artistes invitées – Sherry Brody, Carol Edson Mitchell et Wanda Westcoat – et Janice Johnson, une amie du groupe, vont alors explorer l'espace domestique. Leur intention est de se réapproprier ce dernier à partir de leurs propres expériences tout en interrogeant le quotidien des femmes et en révélant l'idéologie patriarcale qui le régit. Leur projet résonne avec de nombreuses analyses féministes remettant en cause le statut de femme au foyer dépendante économiquement de son mari, auquel sont appelées à s'identifier les femmes issues de la classe moyenne blanche étasunienne, ce qui constitue la majorité du groupe des étudiantes. Dans son ouvrage *Sexual Politics* (1969), Kate Millett met en exergue comment l'attribution différenciée des rôles féminins, liés à l'espace domestique, et masculins, dans l'espace public, résulte d'une politique sexuelle assurant la supériorité masculine. Betty Friedan étudie le malaise issu du confinement des femmes dans leur foyer dans *The Feminine Mystique* (1963) et Pat Mainardi met en avant la dimension politique liée à la répartition sexuée des tâches ménagères dans «The Politics of

51

Housework» (1970). En 1972, émerge le mouvement international du salaire au travail ménager qui vise à faire reconnaître celui-ci comme «un véritable travail et, qui plus est, un travail objet d'exploitation⁸⁶». Il me faut rappeler que d'autres voix féministes se font entendre. Par exemple, la chercheuse Hazel Carby souligne que l'énonciation du concept de «dépendance» associé à l'organisation du foyer et à l'idéologie de la féminité est problématique pour les féministes noires, au sein «d'un système économique qui entretient un niveau élevé de chômage parmi les hommes noirs⁸⁷».

La première étape consiste à trouver une maison et à la préparer pour accueillir l'exposition. Elle répond aux objectifs pédagogiques du FAP : faire effectuer par les étudiantes des tâches manuelles et physiques qui ne sont couramment pas attendues de leur part et mettre en place un projet de manière autonome. Les étudiantes obtiennent un contrat de location, pour la durée du projet, d'une maison, laissée à l'abandon au 533 Mariposa Street dans le quartier de Hollywood à Los Angeles, avant que celle-ci ne soit démolie. Transformer la demeure en un lieu d'exposition nécessite un travail de rénovation conséquent qu'elles entreprennent de novembre 1971 à janvier 1972. De plus, dans la continuité des principes pédagogiques déployés à Fresno,

86. Louise Toupin, *Le salaire au travail ménager. Chronique d'une lutte féministe internationale (1972-1977)*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2014, p. 7.

87. Hazel Carby, «Femme blanche écoute! Le féminisme noir et les frontières de la sororité» [1982], trad. par Elsa Dorlin et Meghann Cassidy, dans Elsa Dorlin (dir.), *Black feminism: anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 90.



À paraître, janvier 2026

éditions Lorelei, coll. « Frictions », trad. J.-F. Caro

60 p., 17 × 10,7 cm

ISBN : 978-2-9584193-8-7 / ISSN 3037-2674

10 €

Dans une région où les régimes autoritaires et patriarcaux détiennent le monopole de la circulation publique et où les espaces de contestation font l'objet d'un contrôle rigoureux, les récits graphiques, ou *qisas musawwara* comme on les appelle en langue arabe, se sont taillés une nouvelle place dans l'arène de la dissidence, rendue possible par les espoirs de changements sociaux et politiques suscités par la vague de ce que l'on appelle communément les Printemps arabes. Dans ce contexte, ce livre vise à offrir une réflexion sur la sphère de la bande dessinée arabe explorée au prisme des féminismes, compris nécessairement au pluriel afin de transmettre le vaste éventail des nuances et des spécificités locales. L'autrice étudie les différentes façons dont ces récits graphiques remettent en question le patriarcat sous ses multiples formes, en exposant son influence omniprésente dans différentes sphères de la vie sociale, culturelle et politique.

Sommaire

- L'émergence de la bande dessinée pour adultes après 2010
- Les femmes aux avants-postes des récits graphiques arabes
- Des rues aux vignettes : la promotion des féminismes à travers les récits visuels
- Présents hantés et futurs possibles : un outil féministe contre les spectres de l'échec

Biographies

Rasha Chatta est spécialiste des études littéraires et culturelles comparatives. Elle a occupé des postes d'enseignement au Bard College de Berlin, à la NUY et à SOAS, Université de Londres, où elle a obtenu son doctorat en études culturelles, littéraires et postcoloniales.

Elle a publié des essais sur la théorie littéraire des migrants, les littératures et cultures arabes diasporiques et les bandes dessinées arabes dans des publications telles que *The Sage Handbook of Media and Migration*, *Diasporic Constructions of Home and Belonging* et *The Literary Encyclopedia*.

Ses recherches portent sur l'esthétique visuelle et la mémoire, les littératures arabes migrantes et diasporiques, les archives « alternatives » et la littérature de guerre, en particulier au Liban et en Syrie.

Rasha Chatta a été boursière de l'EUME entre 2017 et 2021, et a été affiliée à la Freie Universität Berlin et à l'American University of Beirut. Elle est présidente du Global Arab and Arab American Forum de la MLA.

Publications récentes

- « Refractions of a Grim Future: Figuring Dissonant Beirut in Speculative Graphic Narratives », *Middle East Journal of Culture and Communication*, numéro spécial: « Arab Futures Reconsidered: Historical, Cultural, and Ecological Approaches » (Teresa Pepe, éd.), décembre 2023.
- « Reclaiming Spaces from the Streets to the Gutter. Sketching Feminisms in Contemporary Arab Graphic Narratives », *MAI, Journal of Feminism and Visual Culture*, numéro spécial: « Embodying Feminist Discourse in Comics and Graphic Novels », mars 2023.
- « Conflict and Migration in Lebanese Graphic Narratives », in K. Smets et al. (éd.), *The Sage Handbook of Media and Migration*, Londres, Sage Ltd, 2019, p. 597-607.

Jean-François Caro est traducteur littéraire de l'anglais vers le français. Son travail porte principalement sur l'art moderne et contemporain, la musique, la littérature et les sciences humaines.

Il a notamment traduit :

- *Rétromania*, de Simon Reynolds, Le Mot et le Reste, 2012 ;
- *Manchester Music City*, de John Robb, Rivages, 2012 ;
- *Utopia*, de Bernadette Mayer, <o>future<o>, 2016 ;
- *Parler aux frontières*, de David Antin (trad. avec Camille Pageard), Vies parallèles, 2017 ;
- *Essais choisis sur l'art et la littérature*, de David Antin (trad. avec Camille Pageard), <o>future<o>, 2017 ;
- *Rock'n'roll animals*, de David Hepworth, Rivages, 2018 ;
- *L'Haçienda, La meilleure façon de couler un club*, de Peter Hook, Le Mot et le Reste, 2012-2020 ;
- *Meet me in the Bathroom*, de Lizzy Goodman, Rue Fromentin, 2023 ;
- *Vitruve hors texte*, d'André Tavares, éditions de La Villette, 2024.

Il collabore régulièrement avec des artistes, des institutions et des revues d'art et de design. Avec Marie Lécivain, il co-dirige La Houle Éditions, structure éditoriale dédiée à la publication de livres d'artistes et de littérature. De 2021 à 2025, il a enseigné l'anglais à l'ESAD Valenciennes.

Rasha Chatta

عنها للمرأة Pour Femme

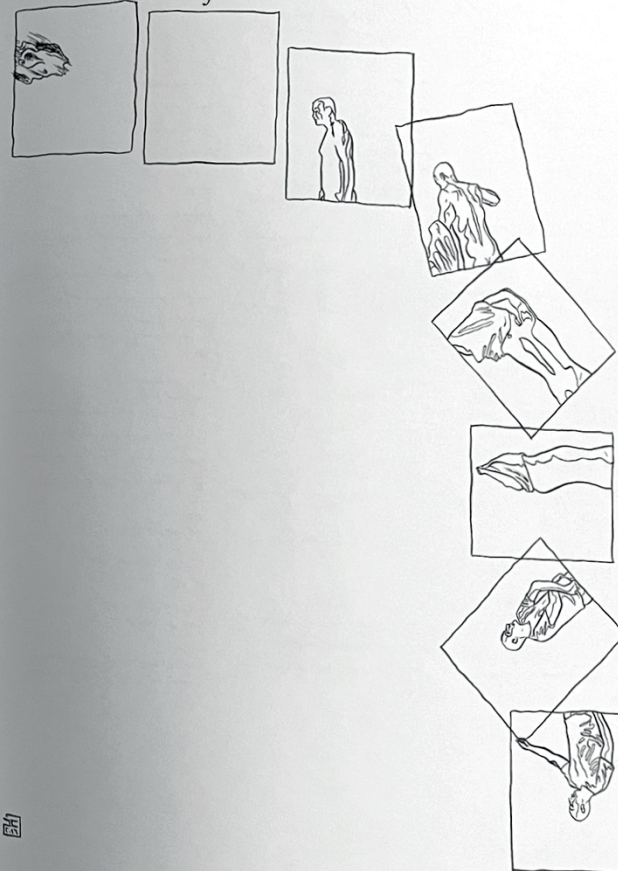
ماي كوراييم
MAIE KORAYEM



Cet ouvrage est le neuvième de la collection «Frictions», qui mêle réflexions artistiques et politiques en vue de partager des outils de pensée avec celles et ceux qui traversent ces deux champs — et que ces deux champs traversent.

Esquisser la révolte

La bande dessinée
à l'heure des féminismes arabes



Direction de collection: Jérôme Dupeyrat & Julie Martin;
Design graphique: Huz & Bosshard (feat 205.tf); Correction:
Clémentine Rougier; Impression: Syl (Barcelone), oct. 2025;
Éd. Lorelei, ISBN: 978-2-9584193-XX; Diffusion: Paon/Serendip

réflexion implique également la possibilité d'envisager le futur de façon optimiste dans la mesure où elle présente les outils offerts par la bande dessinée féministe comme une forme d'éthique contre l'effacement et la soumission – dans une perspective intersectionnelle, comme le suggère l'illustration de couverture, réalisée par l'autrice palestino-libanaise Nour Hifaoui Fakhoury.

arabes n'ont pas pleinement porté leurs fruits. Voir par exemple Abdelwahab El-Affendi & Khalil al-Anani (dir.), *After the Arab Revolutions. Decentring Democratic Transition Theory*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 2021; Asef Bayat, *Revolution Without Revolutionaries. Making Sense of the Arab Spring*, Stanford, Stanford University Press, 2017; Asef Bayat, *Revolutionary Life. The Everyday of the Arab Spring*, Cambridge, Harvard University Press, 2021.

L'émergence⁹ de la bande dessinée pour adultes après 2010

Entre conformisme et critique sociopolitique : le dessin comme outil historique de subversion

Deux ouvrages académiques de référence publiés dans les années 1990 font figure de jalons dans l'étude de la bande dessinée arabe : *Arab Comic Strips*, de l'historien étasunien Allen Douglas et de l'autrice et universitaire libano-étasunienne spécialisée dans le Moyen-Orient Fedwa Malti-Douglas, et le recueil *Political Cartoons in the Middle East*, dirigé par Fatma Müge Göçek, sociologue turque basée aux États-Unis⁶. Ces deux livres présentent le rôle de la bande dessinée comme un vecteur potentiel de changement doublé d'un outil de contestation et de diffusion d'opinions différentes. Selon les contributeur·rices de ces ouvrages, il est impossible de séparer la bande dessinée de la sphère sociopolitique dans laquelle elle s'inscrit, ni d'ignorer le rôle prépondérant de la censure et des tensions dialogiques qui contribuent à en définir les contours⁷.

6. Allen Douglas et Fedwa Malti-Douglas, *Arab Comic Strips: Politics of an Emerging Mass Culture*, Bloomington, Indianapolis, Indiana University Press, 1994; Fatma Müge Göçek (dir.), *Political Cartoons in the Middle East*, Princeton, Markus Wiener Publications, 1988.

7. La finalisation de cet ouvrage a coïncidé avec la chute du régime

consacrée au monde arabophone, en 2020³⁵. Dans une édition en quadrichromie imprimée en sérigraphie, l'illustrateur, designer graphique et tatoueur palestinien se livre à une réflexion sur les origines et les significations du terme «queer», aux niveaux linguistique et esthétique, dans le contexte spécifique au monde arabe et à rebours des définitions occidentales dominantes:

Étant donné la charge politique du terme, beaucoup de gens font la distinction entre le queer et d'autres identités [...] et entre nous, peu importe s'il remplace des synonymes plus anciens ou s'il englobe toute une variété d'identités, ce terme possède une multitude de strates et devient de plus en plus difficile à traduire. [...] Les choses se compliquent encore quand on y adjoint la politique identitaire locale, si bien que je me pose la question suivante: «Pourquoi la politique identitaire et les expressions de genre occidentales suscitent-elles une telle obsession?»³⁶

En vingt-deux étapes, chacune comprenant une illustration et un texte, Haddad entreprend de retracer la généalogie du terme «queer» et d'en explorer les potentielles traductions visuelles. Au cœur de la réflexion de l'artiste figure une question éminemment personnelle mais aussi collective et politique: qu'est-ce que, réellement, l'«esthétique queer» dans le

35. Disponible sur jeem.me/en.

36. Haitham Haddad, *Kayfa utarjim queer basarian wa as'ila wujudia ukbra*, op. cit., étapes 9, 10, 11. La traduction anglaise de cette bande dessinée est disponible sur un post Instagram de la Sociological Review: [instagram.com/p/C7WGohpNa2R/?img_index=4](https://www.instagram.com/p/C7WGohpNa2R/?img_index=4).



Haitham Haddad, *Kayfa utarjim queer basarian wa as'ila wujudia ukbra* [Comment je traduis le queer visuellement et autres questions existentielles] – Jeem, 2020.

Des rues aux vignettes : promotion des féminismes à travers les récits visuels

La force de la bande dessinée, alliée à sa popularité auprès d'un large public, permet d'expliquer pourquoi des organisations féministes locales s'emparent des récits graphiques pour traiter de sujets liés au féminisme et au genre et créer un espace propice aux débats et aux échanges. De la même manière, il arrive à des collectifs de bédéistes de publier des numéros spéciaux entièrement dédiés à la sexualité, aux femmes, au genre et au queer. Certain-es bédéistes publient également à titre individuel des récits graphiques, de format court comme long, centrés sur des thématiques spécifiques liées au genre. Dans la majorité des cas, ces œuvres sont numérisées et facilement téléchargeables, ce qui en garantit la diffusion et l'accessibilité auprès des lecteur-rices. Cette démarche permet en outre d'aborder ces thèmes de manière libre et indépendante. Certaines de ces œuvres – notamment les numéros spéciaux – peuvent être produites avec une économie de moyens ou bénéficier de subventions ou de bourses. Elles sont diffusées dans les centres culturels, les centres d'art et les librairies.

Le rôle des organisations féministes

Créée en octobre 2014 sous l'égide de l'ONG féministe Nazra lil dirasat al-nisawiyya [Nazra

pour les études féministes] et présentée comme «la première revue de bande dessinée féministe du Moyen-Orient traitant des problèmes féminins et masculins du point de vue du féminisme et des droits humains», Al-Shakmagia [la boîte à bijoux] se donnait pour objectif principal de bâtir un espace et d'offrir une voix aux groupes marginalisés, qu'il s'agisse des auteur-rices ou des personnages⁴⁰. Pour éveiller les consciences et, peut-être, proposer des contre-récits émancipateurs, la revue publiait des histoires évoquant le harcèlement sexuel⁴¹, les inégalités de genre, les violences fondées sur le genre – phénomènes systémiques en Égypte – ou encore l'inefficacité de lois obsolètes qui exigent notamment la présence de deux témoins pour qu'une femme puisse enregistrer une plainte pour violences conjugales⁴².

Pour citer Fatma Mansour, alors rédactrice en chef de la publication : «Nous ne nous contentons pas d'exposer les faits, de commenter la situation et de montrer comment elle pourrait changer. Nous cherchons à offrir de l'espoir et des solutions, en montrant à nos lecteur-rices qu'ils peuvent agir sur les

40. Nazra for Feminist Studies, disponible sur: nazra.org/en. Une description du premier numéro est disponible sur nazra.org/shakmgia, consulté le 15/09/2024.

41. Høigilt déclare que 99 % des femmes égyptiennes ont déjà été victimes de harcèlement sexuel. Si l'État égyptien a reconnu l'étendue du problème des violences sexuelles dans les années 2000, il a échoué à les mettre en rapport avec sa propre pratique de la répression politique, comme l'illustre l'image de la «femme au soutien-gorge bleu». Jacob Høigilt, *Comics in Contemporary Arab Culture*, op. cit., p. 97.

42. Sara Rizkallah, *The Visualization and Representation of Gender in Egyptian Comics*, op. cit., Jacob Høigilt «Egyptian Comics and the Challenge of Patriarchal Authoritarianism», art. cit., Jacob Høigilt, *Comics in Contemporary Arab Culture*, op. cit.

DÉFAIRE LE SUICIDISME

Une approche trans,
queer et crip du suicide (assisté)

Alexandre Baril (trad. Philippe Blouin)

- **Format (mm)** 145 x 220
- **Nombre de pages** +/- 600
- **Prix (€)** +/- 24 euros
- **ISBN** 9782493534286
- **Relecteurice (s)** Coralie Guillaubez
- **Parution** février 2026
- **Préface** Robert McRuer
- **Titre original** *Undoing Suicidism: A Trans, Queer, Crip Approach to Rethinking (Assisted) Suicide*, Temple University Press 2023, Philadelphie

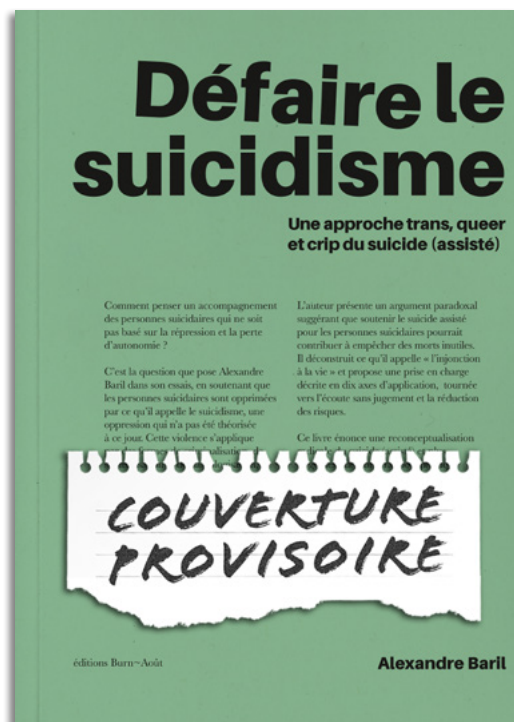
Alexandre Baril soutient que les personnes suicidaires sont opprimées par ce qu'il appelle le suicidisme, une oppression qui n'a pas été théorisée à ce jour. Cette violence s'applique par des formes de criminalisation, de stigmatisation et de pathologisation, notamment via les systèmes de prévention. Cet essai propose une reconceptualisation radicale du suicide (assisté) et des réflexions inestimables pour les chercheureuses, les activistes, et tout individu qui souhaite construire de nouvelles formes de soutien envers les personnes suicidaires.

Comment penser un accompagnement des personnes suicidaires qui ne soit pas basé sur la répression et la perte d'autonomie ?

Dans *Défaire le suicidisme*, Alexandre Baril soutient que les personnes suicidaires sont opprimées par ce qu'il appelle le suicidisme systémique, une oppression cachée qui n'a pas été nommée et théorisée à ce jour. Chaque année, le script suicidiste et ses stratégies préventionnistes reproduisent une violence et causent une souffrance additionnelle pour les personnes suicidaires par le biais de formes de criminalisation, d'incarcération, de discrimination, de stigmatisation et de pathologisation. Cela est particulièrement vrai chez les groupes marginalisés qui subissent de multiples oppressions, y compris les personnes queers, trans, handicapées ou détraquées. Dans cet ouvrage, l'auteur propose une analyse critique des réponses médicales et sociales actuellement apportées aux personnes suicidaires, dans l'optique de construire d'autres perspectives d'accompagnement.

Mention honorable, prix du meilleur livre 2024 de l'International Association of Autoethnography and Narrative Inquiry (IAANI)

Dédicace de l'auteur au début du livre: À toutes les personnes suicidaires qui n'ont pas survécu, qui ne pensent pas pouvoir survivre, qui ont été maltraitées sur la base de leur suicidalité, et qui sont trop souvent forcées de souffrir en silence... Vous êtes braves, et vous n'êtes pas seules dans votre lutte pour la vie, dans votre lutte pour la mort.



Thèmes abordés : suicide, suicidisme, psychophobie, santé mentale, validisme, études queers, études trans, études crip, santé communautaire, réduction des risques, aide à mourir. Essais, théorie, critique sociale.

Ouvrages similaire

- *Du salaire pour nos transitions*, Harry Josephine Giles, éditions Burn-Août, 2022
- *Manuel rabat-joie féministe*, Sarah Ahmed, éditions La Découverte, 2024
- *Abolir la contention*, Mathieu Bellahsen, éditions Libertalia, 2023
- *La santé mentale, vers un bonheur sous contrôle*, Mathieu Bellahsen, éditions La Fabrique, 2014
- La revue gratuite et autonome *Soin, soin*

À propos de l'auteur

Alexandre Baril est professeur agrégé à l'École de travail social de l'Université d'Ottawa. Il a reçu le Prix pour l'équité, la diversité et l'inclusion du recteur de l'Université d'Ottawa en 2021 et le Prix francophone Tanis Doe de l'Association canadienne d'études sur le handicap en 2020 pour ses contributions à la recherche et à l'activisme sur le handicap.



Organisé en cinq chapitres, le livre trace un fil conducteur en direction d'un projet puissant : créer une nouvelle modalité d'action collective en ce qui concerne les politiques d'accès au suicide assisté. Pour ce faire, Alexandre Baril remet en cause la croyance selon laquelle la meilleure manière d'aider les personnes suicidaires réside dans une logique de prévention. L'auteur présente un argument paradoxal suggérant que soutenir le suicide assisté pour les personnes suicidaires pourrait contribuer à empêcher des morts inutiles. L'auteur déconstruit ce qu'il appelle « l'injonction à la vie » et propose une prise en charge décrite en dix axes d'application, tournée vers l'écoute sans jugement et la réduction des risques. À l'aide d'un nouveau modèle queer et anti-psychophobe du suicide (assisté), il nous invite à imaginer ce qui arriverait si nous abordions le suicide (assisté) dans une perspective antisuicidiste et intersectionnelle.

Grace à son travail de recherche très documentée (l'ouvrage comporte plus de 1700 sources), Alexandre Baril propose une reconceptualisation radicale du suicide (assisté). Il nourrit des réflexions inestimables pour les chercheuses, les activistes, les praticien·nes de santé et tout individu souhaitant tisser de nouvelles solidarités avec les personnes concernées par les idées suicidaires. personnes qui peuvent être précaires ?

CRITIQUES

« *Défaire le suicidisme* est une contribution extraordinaire aux théorisations de la vie et de la mort. C'est un livre troublant dans le sens le plus productif du terme, guidé par une philosophie profondément abolitionniste abordant les désirs de mort comme le fondement d'une politique de la vie plus riche et sensible. Baril offre une vision convaincante de la justice pour les personnes suicidaires qui exige de repenser certains des idéaux les plus chers de l'individualité libérale. »

— **Jasbir K. Puar**, autrice de *The Right to Maim: Debility, Capacity, Disability*

« Dans cet ouvrage important, Alexandre Baril propose une reconceptualisation queercrip du suicide (assisté) qui intervient de manière critique au regard du suicidisme (l'oppression des personnes suicidaires) et des arguments capacitistes, sanistes et âgistes sur le suicide assisté. La justice, le soin et le soutien des personnes suicidaires exigent de remettre en question ce que Baril appelle la "contrainte à la vie" et d'écouter les personnes suicidaires, au lieu de les criminaliser et de les pathologiser. C'est un livre extraordinaire et bien documenté. L'approche minutieuse et sensible de Baril sur ce sujet difficile constitue une contribution cruciale aux théories queers, trans, féministes et crip, et met son lectorat au défi de repenser les réponses dominantes au regard du suicide. »

— **Kim Q. Hall**, professeure de philosophie à l'Appalachian State University, autrice de *Queering Philosophy*

« *Défaire le suicidisme* est un livre audacieux et original qui bouscule les paradigmes et conteste l'idée communément acceptée que les idéations et gestes suicidaires seraient des états indésirables et contre nature qui devraient toujours être évités. Ancré dans les cadres théoriques queers, trans, *Mad* et crip et profondément nourris par son expérience personnelle comme personne suicidaire, Baril imagine un monde radicalement différent où les torts avérés que causent le suicidisme et la logique préventionniste seraient remplacés par des pratiques de compassion et de solidarité permettant à tout le monde d'explorer librement, d'exprimer et de vivre avec le suicide, et parfois d'en mourir. »

— **Jennifer White**, professeure à la School of Child and Youth Care de l'Université de Victoria et coordonnatrice de l'ouvrage *Critical Suicidology: Transforming Research and Prevention for the 21st Century*



Visuel de la couverture
québécoise de
Défaire le suicidisme
(éditions la rue Dorion)

EXTRAIT 1

Comme je le montre dans ce livre, les personnes suicidaires doivent souvent mentir à propos de leur suicidalité (un concept large comprenant les idéations suicidaires, les tentatives de suicide et les suicides complétés), car l'honnêteté peut coûter cher. Non seulement leurs plans suicidaires sont-ils avortés, détruisant la sortie de secours qui leur donnait l'espoir d'annihiler leur désespoir, mais les personnes suicidaires sont aussi assujetties à une large gamme de discriminations et de formes de violence. Elles se voient régulièrement refuser des opportunités d'emploi sur la base de leur historique suicidaire ; elles se voient refuser des assurances vie et des assurances santé ; on les étiquette comme des parents incompetents et elles perdent la garde de leurs enfants ; elles sont trompées par les lignes d'écoute en prévention du suicide, qui retracent leurs appels et leur imposent des interventions non consenties ; elles sont menottées, interpellées et maltraitées par la police (une violence encore exacerbée quand les personnes suicidaires sont racisées, autochtones, pauvres, neurodivergentes ou détraquées) ; et elles sont hospitalisées de force, séquestrées physiquement et médicamenteusement contre leur volonté. Conscient de ces conséquences inhérentes au fait d'être honnête à propos de ma suicidalité, comme d'autres suicidaires, j'ai caché mes idéations suicidaires aux thérapeutes, psychologues et autres professionnel·les de la santé pour éviter ces formes sanctionnées de criminalisation, de stigmatisation, de pathologisation, d'incarcération et de discrimination. Comme je le démontre dans ce livre, ces formes de violence découlent d'une oppression systémique qui affecte les personnes sur la base de leur suicidalité, une oppression que j'appelle le *suicidisme*.

EXTRAIT 2

À l'instar de Sara Ahmed (2010), qui démontre brillamment que l'injonction au bonheur a des effets plus délétères sur les communautés marginalisées, comme celles affectées par le racisme, le colonialisme, le sexisme et l'hétérosexisme, je défends dans *Défaire le suicidisme* que l'injonction à la vie et à la futurité a des impacts négatifs plus profonds sur les groupes marginalisés. Derrière l'objectif louable de sauver des vies, le script suicidiste préventif, appuyé par une large variété de protagonistes, soutient une « économie morale et politique » (Fitzpatrick 2022, 113) du soin qui s'avère souvent plus dommageable que les idéations suicidaires elles-mêmes, particulièrement pour les gens qui vivent à l'intersection de multiples oppressions à cause de diverses formes de pathologisation, de criminalisation, de surveillance, d'hospitalisation forcée, de contrôle et d'in-

carcération. Sous la contrainte à la vie, l'expérience de l'incarcération chez les personnes suicidaires est déguisée en soin pour être justifiée. Comme je l'avance ailleurs (Baril 2025), la prévention du suicide et la volonté du préventivisme d'éradiquer la suicidalité chez les sujets suicidaires pourraient être comparées aux thérapies de conversion (ou de réparation) des sujets queers et trans. Les thérapies de conversion sont conçues pour réaligner les sujets « détraqués » sur des identités sexuelles et genrées normatives. De manière similaire, la prévention du suicide cherche à réparer les personnes suicidaires et à les réorienter vers une « bonne vie ».

EXTRAIT 3

Dans l'esprit du champ émergent des études queers de la mort (Petricola 2021 ; Radomska, Mehrabi et Lykke 2019), mon approche affirmative du suicide historicise et politise la mort au lieu de la voir comme un événement naturel. Le passage entre la vie et la mort, qu'il s'agisse d'une mort soi-disant naturelle ou par suicide (assisté), est un passage profondément social et relationnel. Néanmoins, sa socialité et sa relationnalité sont déniées aux personnes suicidaires, qui, en l'absence d'une approche affirmative du suicide, sont condamnées à mourir seules si elles veulent compléter leur suicide. L'approche affirmative du suicide insiste sur l'importance d'un tournant affectif et relationnel orienté vers les personnes suicidaires. Elle tient compte des expériences subjectives de souffrance que ces dernières vivent, sans égard aux sources de cette souffrance. Elle ouvre la possibilité d'explorer la suicidalité sans honte ni culpabilité. Elle nous permet d'explorer des questions cruciales avec les personnes suicidaires. Qu'est-ce qui vous attire dans l'option du suicide (assisté) ? De quel type d'aide ou de soutien avez-vous besoin pour traverser cette période difficile de votre vie ou pour y mettre fin ? Avez-vous informé vos proches de votre désir de mettre fin à vos jours, et vous soutiennent-ils dans ce processus ? Avez-vous considéré d'autres options ? Avez-vous considéré toutes les implications de cette décision ? Avez-vous planifié votre fin de vie, votre mort et sa suite ? Comme l'approche transaffirmative, l'approche affirmative du suicide offre un soutien, une compassion et des soins à travers un modèle basé sur le consentement éclairé, en tenant pour acquis que ce sont les personnes qui font ces choix qui détiennent l'expertise permettant de prendre des décisions sur leur transition – dans ce cas, de la vie à la mort. Comme l'approche transaffirmative, l'approche affirmative du suicide ne pousse pas les gens à procéder à une transition ou, dans ce cas, à avoir recours au suicide assisté, mais offre plutôt un espace plus sécuritaire où toutes les options peuvent être explorées.

TABLE DES MATIÈRES

Préface de Robert McRuer

Introduction. Manifeste suicidaire

- ▶ Voyage dans un esprit suicidaire: Du personnel au théorique
- ▶ Le suicidisme, la contrainte à la vie et l'injonction à la vie et à la futurité
- ▶ (Dé) faire le suicide: (Re) signifier les termes
- ▶ Autothanatothéorie: Une boîte à outils méthodologique et conceptuelle
- ▶ Disséquer le suicide (assisté): La structure du livre

Version originale anglaise du livre disponible gratuitement en libre accès: <https://temple.mafoldapp.org/projects/undoing-suicidism>

La lecture incontournable du moment pour quiconque s'intéresse aux enjeux de santé mentale, à la prévalence du suicide et aux débats sur l'élargissement de l'aide médicale à mourir. Articulant une pensée trans, crip et queer unique et profondément originale, Alexandre Baril argumente éloquentement que l'ensemble des stratégies couramment déployées par l'appareil gouvernemental de prévention du suicide, ancrées dans des logiques normatives, punitives et carcérales, font finalement plus de tort que de bien: elles alimentent plutôt qu'elles ne défont ce qu'il désigne comme «le suicidisme structurel», cette injustice épistémique infligée aux personnes suicidaires. Nourrie par un récit de vie intime essentiel à lire, la réflexion de l'auteur invite à imaginer ce qui, dans nos sociétés et nos vies, pourrait être différent si, plutôt que de collectivement céder au réflexe de répliquer à l'épuisement de vivre par des discours creux et vains, teintés de positivité toxique et répétant bêtement «l'injonction à la vie et à la futurité», nous apprenions à mieux écouter et vivre avec nos voix et nos élans suicidaires, faisant une *réelle* place à la souffrance psychique et existentielle. Un livre indispensable, tant sur le plan de la profondeur et de l'audace de l'analyse qu'il déploie, que sur celui de l'urgence éthique des défis qu'il soulève et de la révolution paradigmatique qu'il nous force à opérer.

—**Naïma Hamrouni**, professeure de philosophie féministe à l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR), titulaire de la Chaire de recherche du Canada en éthique féministe sur la vulnérabilité et les injustices structurelles, et experte-rédactrice de deux rapports gouvernementaux sur l'élargissement de l'aide médicale à mourir au Québec.

PREMIÈRE PARTIE : REPENSER LE SUICIDE

1. Le suicidisme: Un cadre théorique pour conceptualiser le suicide

- ▶ Les principaux modèles de la suicidalité
- ▶ Les fantômes dans les modèles de la suicidalité
- ▶ Les conceptualisations alternatives de la suicidalité
- ▶ Le suicidisme comme violence épistémique
- ▶ Mot de la fin

2. Queeriser et transer le suicide: Repenser la suicidalité LGBTQ

- ▶ Les discours sur la suicidalité LGBTQ comme somatechnologies de vie
- ▶ Les approches alternatives de la suicidalité trans: Trans Lifeline et discharged
- ▶ L'échec d'un véritable échec: Théorie queer, suicidalité et (non-) futurité
- ▶ Mot de la fin

3. Crippler et détraquer le suicide: Repenser la suicidalité handicapée/détraquée

- ▶ Les discours sur la suicidalité handicapée/détraquée comme somatechnologies de vie
- ▶ Les approches alternatives de la suicidalité handicapée/détraquée
- ▶ La suicidalité comme handicap: Repenser la suicidalité avec la cripistémologie
- ▶ Mot de la fin

DEUXIÈME PARTIE :
REPENSER LE SUICIDE ASSISTÉ**4. Le mouvement pour le droit à mourir et son ontologie capacitiste, saniste, âgiste et suicidiste du suicide assisté 295**

- ▶ Les discours sur le droit à mourir comme somatechnologies de vie
- ▶ Les postulats capacitistes, sanistes et âgistes dans les discours sur le droit à mourir
- ▶ Les postulats suicidistes dans les discours sur le droit à mourir
- ▶ Crippler les discours sur le droit à mourir: Repenser l'accès au suicide assisté
- ▶ Mot de la fin

5. Queeriser, transer, crippler et détraquer le suicide assisté

- ▶ Le modèle queercrip du suicide (assisté)
- ▶ L'approche affirmative du suicide
- ▶ Les objections potentielles à une approche affirmative du suicide
- ▶ La thanatopolitique du suicide assisté comme éthique de la vie
- ▶ Mot de la fin

Conclusion. Le sujet suicidaire peut-il parler? Les voix des personnes suicidaires comme microrésistance

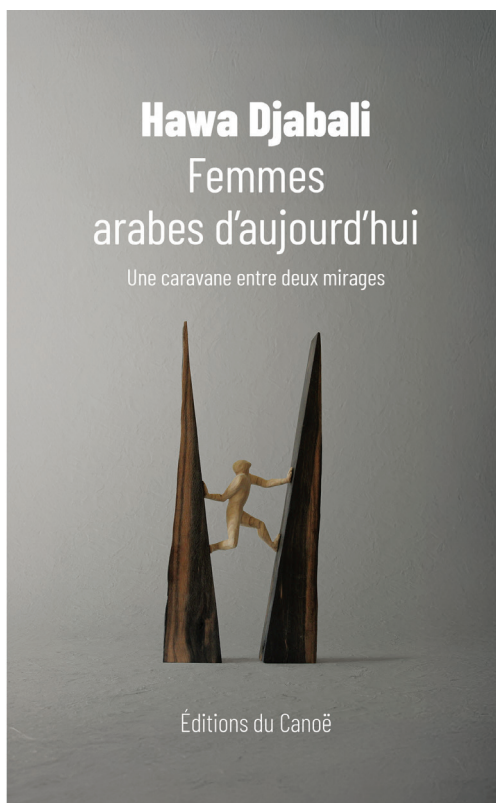
Remerciements, notes, bibliographie



Genre : essai
Format : 12 x 18,5 cm
Pages : 320
Prix : 21 €
Couverture : Gibus
ISBN : 978-2-487558-15-1



Née à Créteil en 1949, Hawa Djabali retourne à douze ans en Algérie. Elle fait des études théâtrales durant neuf ans puis travaille à la radio algérienne – la chaîne III – en 1968. Elle quitte la radio en 1989, s'exile en Belgique, à Bruxelles, où elle fonde avec un Irakien, Ali Kheder, un centre culturel arabe laïque où elle reçoit artistes et écrivains du monde arabe, anime des débats, monte des pièces de théâtre. Elle-même écrit romans et contes. Elle a notamment publié *Noirs jasmins* en 2013 aux Éditions de La Différence.



11 mars

Hawa Djabali s'efforce depuis des années à trouver un chemin vers une pensée féminine à part entière, persuadée qu'une véritable émancipation des femmes ne réside pas dans une ressemblance aux hommes mais dans une profonde transformation des valeurs qui structurent notre monde.

Dans cet essai passionnant qui déconstruit les progrès apparents, elle remonte le fil de la prise du pouvoir patriarcal. Comment dans l'évolution de l'humanité, cette dernière a voulu rompre avec son animalité, son appartenance aux mammifères, et ce faisant asservir les femmes qui leur rappelaient ces origines ; elle revient sur le renversement de la culture de la grande déesse (la nature) qui cède le pas au patriarcat. Elle met en lumière les liens insidieux entre pouvoir religieux, autorité masculine et domination sociale qui sont criants dans toutes les religions – ce qui est écrit dans les différents textes religieux, qu'ils soient juifs, chrétiens, musulmans concernant les femmes se passe de commentaires tant le mépris des femmes y est affirmé. Tressé fil après fil, le livre interroge la verticalité du pouvoir, les illusions d'équité et la dissimulation des savoirs féminins. Elle appelle à une réappropriation des récits fondateurs à travers une pensée féminine libre, consciente et subversive. Elle revient sur les malentendus entre l'Orient et l'Occident sur la question du voile dont elle rappelle l'origine et les significations, hier et aujourd'hui. Elle s'interroge sur les obstacles auxquels se heurtent les femmes actuellement et quelle forme pourrait prendre un féminisme arabe.

QUI A PEUR DE SHAHRAZADE ?

Les religieux, les colonisateurs, c'est normal et évident, mais, de façon plus surprenante, les post-colonisateurs et les post-colonisés !

En Europe de l'Ouest, dès qu'il sera connu, le texte des « Nuits » fera l'objet d'un « procès », sans fondement parce que non instruit, parce que se référant à des « opinions » émanant d'un fait d'ignorance : le texte ne pouvait pas être arabe... Cette dénégation gratuite s'opère dans un climat général où l'on ne peut prononcer le mot « arabe ». On dira turc, perse, ottoman, musulman, indien, chinois s'il le faut, byzantin, oriental, grec, évidemment, mais surtout pas « arabe » en ce qui précède et forme ce qui deviendra la civilisation occidentale. Le complexe est visible et important. À titre d'exemple, entre tant d'autres, citons ces lignes d'un certain Littman, auteur d'une traduction allemande des *Mille et une nuits*, relevées dans l'édition de 1960 dans

l'encyclopédie de l'Islam : « Comme tous les Orientaux, les Arabes, depuis les temps les plus anciens, avaient plaisir à entendre des histoires fabuleuses ; mais comme l'horizon intellectuel des vrais Arabes, dans les temps antérieurs à la naissance de l'Islam, était plutôt étroit, la matière de ces divertissements était empruntée surtout à l'extérieur, à la Perse et à l'Inde, comme nous l'apprennent les récits sur le rival du Prophète, le marchand Al Nadr. Par la suite quand la civilisation arabe devint plus riche et plus variée, l'influence littéraire des autres pays y fut naturellement plus forte. » Pour Littman, rien « d'arabe », ni avant, ni après l'Islam, et il est très sûr de lui. Pourtant une lecture documentée et attentive des « Nuits » expose une connaissance très complète des vies et lieux byzantins, indiens, perses ou chinois mais aucune « copie » en tant que telle. Il n'est, pour s'en convaincre, que de lire par comparaison les contes du Pancatantra, les chroniques byzantines ou celle des T'ang et des sung, susceptibles de leur avoir servi de modèle. L'espace imaginaire des « Nuits », et le monde fantastique des ifrites et des djins, en particulier, est celui de la tradition arabe la plus ancienne, dont on retrouve tant d'échos dans la poésie antéislamique des Bédouins d'Arabie. Et le cadre social lui-même, avec les règles complexes qui régissent l'organisation de la vie

privée (succession, mariage, dot, legs pieux) ou publique (droit de vengeance, droit de la parole donnée ou reçue, droit de l'hospitalité, règles de l'échange commercial, etc.) procède de la même rigoureuse arabité.

Ensuite, l'importance donnée à l'image de la Femme dans les « Nuits » est quasi insupportable aux hommes occidentaux qui veulent bien fantasmer sur l'image des femmes soumises, voilées, à disposition (croit-on) que leur suggère leur propre représentation de la vie musulmane, ils imaginent cet aspect avec plaisir mais ne veulent surtout pas rencontrer la déroute des hommes arabes devant cette féminité qu'ils cherchent à éteindre mais qui reprend feu, éternellement, pour le meilleur et pour le pire.

L'auteure marocaine Fatna Aït Sabbah, en 1986, relevait l'aspect obsessionnel de la littérature arabe classique sur le sujet : « Le sexe de la femme est vécu, dans le discours érotique, par les hommes qui l'approchent, comme un pôle d'énergie animale, irrésistible, et qui vibre et fait vibrer l'univers à un rythme qui lui est propre où le corps masculin est réduit à un simple regard hypnotisé. » L'auteur des « Nuits » ne juge rien, enregistre tout, de la savante à la démons, depuis le désir irrépressible et ravageur jusqu'au plan élaboré, psychologique et séducteur, destiné à réadapter à une vie

civilisée un assassin au pouvoir. Sans omettre la description de ce que doivent endurer les femmes du peuple, sans omettre non plus la magie, ni le rôle de la femme qui possède le savoir et la sagesse. Il, ou elle, l'auteur donne à voir un monde où la véritable puissance est féminine et où l'homme n'a qu'un rôle secondaire, tout juste bon à remuer l'air et à arpenter le théâtre du vaste monde... L'idée qui parcourt les « Nuits » est bien celle d'une sorte de gynocratie, et cela est insupportable tant aux religieux des différentes religions du monde culturellement arabe qu'aux Occidentaux de l'époque des traductions, sous le règne de Louix XIV, aux occidentaux contemporains, qui n'ont jamais supporté de subir l'épreuve de reconnaître ou de vivre cette situation dans leur propre société, la preuve en étant que pendant que les hommes s'épuisent à contenir les femmes, (les femmes arabes), les femmes occidentales, elles, s'épuisent à faire valoir leurs bons droits sur les hommes occidentaux, qui ne leur accordent encore qu'un seul droit, en notre partie de l'histoire du monde, en ce temps qui est le nôtre, même s'il est de taille, à savoir le droit de leur ressembler dans une société étroitement modelée par eux et pour eux.

Il n'y a aucun jugement moral sur ces situations divergentes, même pas de comparaisons négatives ou

positives, mais cela explique la rage du monde occidental à s'emparer de ces textes pour les minimiser, les défigurer, jusqu'à ce que des intellectuels arabes (arabes de culture) ne se soient emparé du sujet, n'aient opéré de vraies traductions en langue française ou posé une analyse conséquente pour rendre au texte la force de sa création. Et cela explique la hargne et le mépris adressés à ces deux sauveurs des « Nuits » qu'étaient René Khawwam et Jamal-Eddine Bencheikh à la fin du xx^e siècle. Que la Femme soit le ferment des pires bouleversements, qu'elle soit celle par qui le scandale arrive... L'auteur des « Nuits » ne la croit ni supérieure, ni meilleure que l'homme (au masculin), mais il décrit son existence ; il la fait intimement présente. Par cet auteur (ces auteurs ?) la femme orientale existe. Et nous sommes au douzième et treizième siècle de l'ère chrétienne romaine.

Quant à ceux dont l'esprit reste colonisé, se disputent en eux un vieux fond de tradition qui leur fait dire que « ce qui est enregistré et passé fait force de loi » et une subjugation de la réflexion par ce qui émane de ces peuples qui les ont réduits, colonisés de par le passé, au point que la lecture d'un auteur occidental, fût-il ancien, dépassé ou mal informé, ou tendancieux, sera supérieure

dans leur chef à celle d'un auteur arabe contemporain, informé et d'un niveau intellectuel indiscutable.

Ici pourtant surgit la marque d'une façon bien différente d'écouter l'histoire. À titre d'exemple, que retiennent les travaux occidentaux, ou les travaux des élèves des post-colonisations, de la situation de la femme arabe du douzième siècle à partir des *Mille et une nuits* ? La malice, l'appétit sexuel, la domination masculine, la misogynie... Que retiennent les Orientaux non-colonisés, ou « dé-colonisés » en profondeur ? Le droit d'une fille d'obtenir de son père qu'il s'ajuste à son projet (fût-il mortel), le droit à l'instruction, à la lecture, à la fréquentation des salons littéraires, à l'écoute des conteurs, le droit des femmes de se promener dans la cité et même dans les quartiers difficiles (tout cela étant la condition au récit de Shahrazade, qui, si elle n'avait pas été instruite des sciences de la vie n'aurait pas su en parler) et surtout un sentiment d'admiration pour une intellectuelle (rompue aussi aux mathématiques, à l'astronomie, à la poésie, à l'Histoire, à la géographie) qui aurait pu assumer avec bonheur un rôle de femme d'État.

Il est également remarquable que ce soit la peinture d'une société très civilisée, très fine qui nous soit donnée à voir : par exemple, il n'y a pas de viol même durant les

jeux érotiques ; les gens se parlent poliment. Mais il y a des abus, légaux, tel le « mariage d'affaires » et une loi patriarcale très lourde. La démonstration pédagogique est saisissante : le roi Shahriar n'a regardé les femmes, au cours de sa vie, que comme les objets d'un plaisir rudimentaire et probablement bref ; Shahrazade va le fasciner : à côté de son savoir à elle, il n'est qu'un rustre... Il découvre une personne alors qu'il croyait avoir affaire à une femelle, et c'est cette surprise, cette curiosité, qui va le garder fidèle au récit. Elle ose lui parler de la mauvaise façon de gouverner, de l'homosexualité, de la perversion, du meurtre, de la vie du petit peuple et des conséquences de l'oppression, il écoute tout et ne s'étonne pas qu'une jeune femme qu'il a trouvée vierge, possède tout ce savoir. Donc tout le récit raconte la pédagogie utilisée pour faire prendre conscience à un tyran mâle que seule l'ignorance est son ennemie.

Shahrazade n'est pas taillée, comme on l'a fautivement écrit, sur le modèle d'« une petite bourgeoise arabe », c'est un idéal féminin qui a dû, pour pouvoir exister dans le récit, pouvoir s'extraire de quelques modèles bien vivants de femmes de son temps. Shahrazade est le symbole de la parole prise et gardée. Son combat dure encore aujourd'hui.

C'était en langue arabe ! Il y a neuf cents ans !

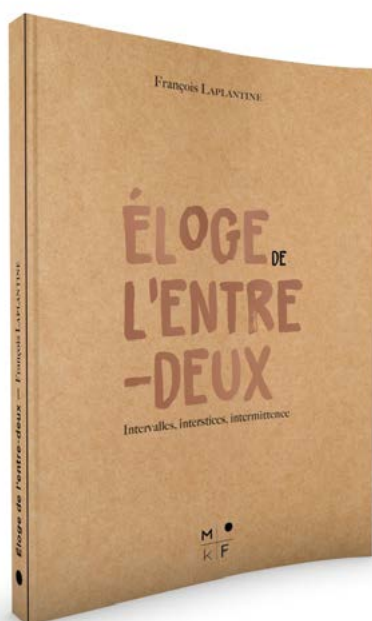
ÉLOGE DE L'ENTRE DEUX

EN LIBRAIRIE MARS 2026

Intervalles, interstices, intermittence

par

François LAPLANTINE



978-2-493458-30-8

19 € / 230 pages

Ce livre n'est pas un traité classique d'anthropologie, mais une exploration sensible, poétique et rigoureuse de ce qui échappe aux catégories binaires. François Laplantine nous invite à penser les interstices : entre jour et nuit, entre passé et présent, entre raison et émotion, entre féminin et masculin...

Nourri d'expériences vécues au Japon, en Afrique, en Amérique latine, ce livre est un abécédaire des états intermédiaires, un plaidoyer pour une pensée du « presque », de l'indécis, de l'entre-deux. Le lecteur y croise le ma japonais, la *saudade* portugaise, la mélancolie, le théâtre, la traduction, ou encore le *candomblé* brésilien — autant de portes d'entrée vers une anthropologie du passage et de l'incertitude.

Contre les simplifications du réel et les réductions identitaires, Laplantine affirme ici la puissance subversive de la nuance. Ce livre est une respiration dans une époque saturée de certitudes.



L'AUTEUR

François LAPLANTINE est anthropologue, Professeur émérite à l'Université Lumière-Lyon 2, où il a fondé le Département d'Anthropologie. Il a mené l'essentiel de ses recherches en Amérique latine sur l'ethnopsychiatrie, l'anthropologie des religions et les liens entre ethnographie, littérature et cinéma. Auteur d'une trentaine d'ouvrages traduits en plusieurs langues, il poursuit aujourd'hui ses travaux entre la Chine, le Japon et le Brésil.

LES POINTS FORTS

- **Un auteur majeur :** François Laplantine, anthropologue reconnu, poursuit ici son œuvre singulière autour des seuils, des marges, des formes de pensée alternatives à la logique binaire.
- **Un format accessible et original :** un abécédaire libre et érudit, permettant une lecture non linéaire, où chaque entrée ouvre à une réflexion anthropologique, esthétique, philosophique.
- **Un sujet en phase avec les débats contemporains :** dans un monde polarisé, ce livre propose une pensée du « ni tout à fait, ni pas encore », essentielle pour comprendre les identités mouvantes, les hybridations culturelles, les processus de traduction et de transformation. Ce livre enrichira les tables consacrées au métissage culturel, à la nuance ou à l'éloge de la complexité.

également
disponible en
version ebook

SOMMAIRE

Un livre aux multiples entrées

<i>Bande de Moebius</i>	<i>Hors-champ</i>	<i>Queer</i>
<i>Basho</i> (ou Lieu et avoir lieu. Japonais.)	<i>Humour</i>	<i>Rationnel et raisonnable</i>
<i>Beur</i> (culture)	<i>Intime</i>	<i>Saudade</i>
<i>Candomblé</i>	<i>Jeu</i>	<i>Scène</i>
<i>Clair-obscur</i>	<i>Lisse et strié</i>	<i>Seuil</i>
<i>Cosplay</i>	<i>Ma</i> (japonais)	<i>Souffle</i>
<i>Crise</i>	<i>Marges, bords, espaces intermédiaires</i>	<i>Sujet</i>
<i>Écart</i>	<i>Mélancolie</i>	<i>Théâtre</i>
<i>Fado</i>	<i>Montage</i>	<i>Traduction</i>
<i>Frontière</i>	<i>Multitude et solitude</i>	<i>Trait d'union</i>
<i>Fusuma</i>	<i>Négativité</i>	<i>Univers, universel, université</i>
<i>Gris</i>	<i>Passage</i>	<i>Vide</i>
<i>Hanami</i>	<i>Personne et personnage</i>	<i>Wu wei</i> (ou Non-agir chinois)
<i>Hétéronyme</i>	<i>Presque</i>	

EXTRAIT

Je propose dans ce livre que nous concentrions notre attention sur des expériences qui ne se laissent pas réduire à la logique binaire mais sont tout autant réfractaires à ce qui est unitaire, uniforme, univoque. Il s'agit d'observer et plus précisément de nous imprégner de transitions graduelles et souvent infimes, de processus de passage à la limite du perceptible.

Comment un état est-il en train de se transformer en un autre et – question plus délicate encore – comment trouver les mots justes pour en rendre compte ? Que voyons-nous et que pouvons-nous dire lorsqu'un enfant de onze-douze ans commence à ne plus être vraiment un enfant mais n'est pas encore un adolescent ? Comment dans un parcours de migration la langue dite « maternelle », sans disparaître à proprement parler, se trouve progressivement recouverte par la langue du pays d'« accueil » ?

L'expérience sensorielle de l'aurore et du crépuscule (expérience visuelle mais aussi sonore, surtout à la campagne) me semble relever d'un processus très proche. Après le coucher du soleil nous percevons les dernières lueurs du jour. Mais le crépuscule n'est ni jour ni nuit, ni franche luminosité ni totale obscurité. Il peint les paysages de tons de plus en plus pâles, crée une intensité chromatique de plus en plus faible dans laquelle ce qui apparaît est en train de disparaître. Le *clair-obscur* du crépuscule tient de l'un et de l'autre sans être l'un et l'autre à la fois mais non plus l'un ou l'autre.

Dans un domaine très différent, ce qui fait le charme et l'étrangeté du théâtre de Shakespeare vient de l'interstice c'est-à-dire de ce moment dans lequel le merveilleux et le surnaturel du Moyen Âge sont encore prégnants tandis que nous commençons à entrer dans la Renaissance. Ce charme et cette étrangeté viennent aussi de ce que le dramaturge s'affranchit des genres séparés en mêlant le tragique et le comique et rend impossible toute interprétation univoque.

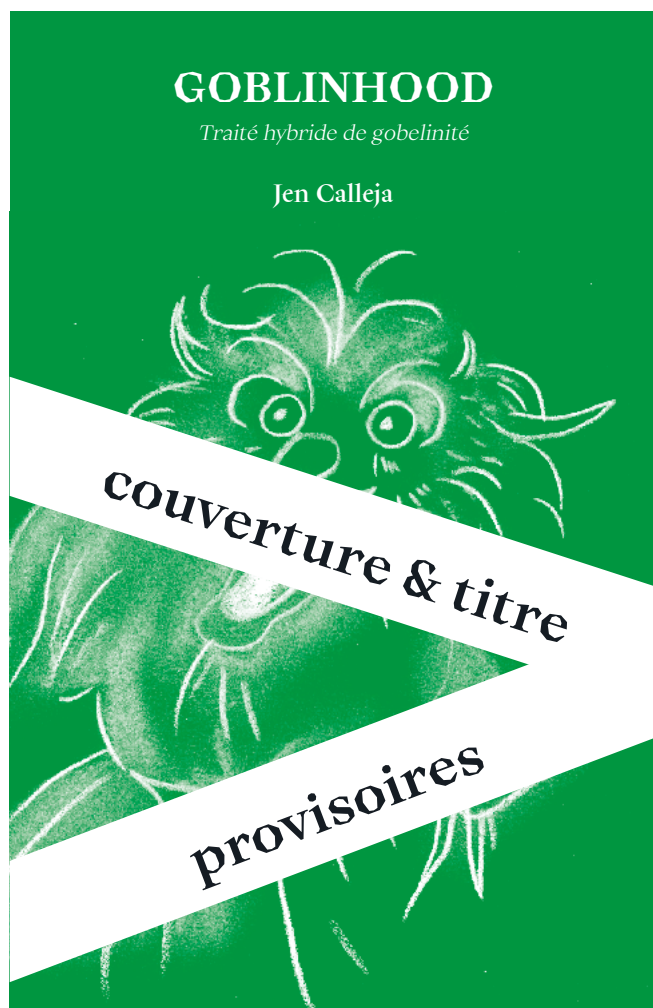
Pour penser et d'abord pour percevoir ces états intermédiaires, nous devons remettre en question la tendance dominante – logiciste et logocentrique – de la *rationalité* occidentale qui consiste à tout séparer en deux : l'intelligible et le sensible qui serait de l'intelligible confus (opération première qui commence avec Platon), les idées et les images, le concept et le percept, connaître et regarder, la raison et l'émotion qui devient avec Kant la distinction plus sophistiquée du transcendantal et de l'empirique mais reconduit l'opposition du corps et de l'esprit.

Dans cette épistémologie « rationaliste » mais qui n'est pas très *raisonnable*, épistémologie de la disjonction commandée par un principe de subordination, se trouve également séparés le *sujet* et l'objet, le sujet et le social, l'écrit et l'oral, le signifiant et le signifié, le sens et le son, le vrai et le faux, la réalité et la fiction qui serait du mensonge. Ces séparations en cascade sont tellement nombreuses qu'elles ne tiendraient pas dans la pièce dans laquelle je suis en train d'écrire. À travers elles se dissimule à peine la subordination du féminin par rapport au masculin.

Voici encore d'autres séparations et il y en a tant et tant : la nature et la culture, le Blanc et le Noir, l'autochtone et l'étranger, l'Occident et l'Orient (ou comme disent les Anglais « l'Occident et le reste »), la santé et la maladie, la normalité et la folie, ... Nous sommes encore empêtrés dans le binaire et la difficulté dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui est de ne pas parvenir à relier ce que nous avons séparé et hiérarchisé. Tout séparer en deux – la science et la conscience (Husserl), le savant et le politique (Max Weber), la rationalité scientifique et l'imaginaire poétique (Bachelard) – conduit à nous désolidariser.

Goblinhood, traité hybride de gobelinité

Jen Calleja



Couverture sur papier texturé.

262 pages (estimation)

11x17 cm

ISBN 978-2-9575104-5-0

14 €

Premier tirage : 1000 exemplaires

Parution : mars 2026

Biographie de l'autrice :

Jen Calleja est autrice, éditrice et traductrice. Elle est née en 1986 et basée au Royaume-Uni. Elle a publié plusieurs textes hybrides entre essai et fiction : *Fair* (2025), *Hamburger in the Archive* (2019), *Goblins* (2020), *I'm Afraid That's All We've Got Time For* (2020), *Dust Sucker* (2023), *Vehicle: a verse novel* (2023); et des recueils de poésie. Elle est également docteure en Creative and Critical Writing et co-éditrice de Praspas Press qui publie de la littérature maltaise contemporaine en anglais.

Mots de l'autrice :

« Dans ***Goblinhood : traité hybride de gobelinité***, je farfouille dans ma vie et dans la culture populaire tout ce qui a un lien avec la figure et les caractéristiques du gobelin par le biais de six essais interconnectés (Gemme, Gargouille, Goinfre, Gag, Grommeler et Grotte) et huit poèmes qui se complètent (Gadoue, Grenouillon, Grossier, Grailler, Grimace, Grapiller, Gamberger et Goodbye). [...] »

C'est un autobiographie-en-essais-par-le-biais-de-la-critique-culturelle. Mais pas comme vous la connaissez ! C'est un livre hybride dans lequel vous n'êtes jamais sûr de ce que vous êtes en train de lire. Est-ce un essai sur le film Fresh ? Est-

« Pour **Jen Calleja**, la figure du gobelin, être espiègle, marginal, répugnant et fascinant, est envisagée comme un mode de vie à part entière. Entre son obsession pour les objets verts et les marionnettes, les souvenirs familiaux, son rapport au corps et au dégoût de soi, au chagrin, au sexe et au deuil, elle propose avec malice une pensée hybride entre l'auto-fiction, l'essai et la poésie et une véritable théorie de la gobelinité. »

Il y a en chacunx de nous, suggère **Jen Calleja**, un gobelin qui sommeille qu'il est temps de libérer.»

(4^{ème} de couverture provisoire)

mot-clés : gobelin, créature, sociologie, popculture, poésie, auto-fiction, cinéma

ce un hommage aux Muppets ? Est-ce quelqu'un en train de monologuer à propos de ses centres d'intérêts spécifiques parce qu'elle n'arrive pas à parler de ce dont elle a vraiment besoin de parler, et qui finit par s'insinuer dans ce qu'elle raconte ? Ça m'a fait super plaisir d'entendre des lectorices dire "ça a complètement changé ma vision de la non-fiction" ou "je ne pensais pas qu'un essai pouvait ressembler à ça". [...]

Après des années à essayer tant bien que mal d'être « prise au sérieux » en tant qu'autrice et traductrice de fiction littéraire, j'ai réalisé que je voulais écrire sur les sujets qui m'intéressaient vraiment, qui m'avaient toujours intéressée et que j'avais tenté de taire de peur d'être jugée peu sérieuse. [...] J'étais dans l'agonie de la fin de mon doctorat quand je me suis mise à écrire **Goblinhood**. Ce style indocile, c'est le résidu visqueux qui découle de l'écriture d'une thèse universitaire. [...]

Écrire, c'est penser, penser sur papier, et on ne sait pas vraiment de quoi on parle avant de s'y mettre. Je pensais écrire sur des gobelins, mais en réalité, j'écrivais sur ma famille. C'est l'une des raisons pour lesquelles la normalisation de l'IA est si dangereuse : les gens ne réalisent pas qu'écrire se produit réellement au moment même où l'on écrit, que c'est un processus et pas un simple enregistrement. [...]

Je n'ai pas vraiment besoin de permission pour écrire sur des choses qui m'ont affectée, car j'ai aussi le droit d'avoir ma version des faits (ce qui est particulièrement important pour quelqu'un qui a grandi en s'entendant dire que tout allait bien, alors que ce n'était pas le cas). [...]

La peur d'écrire sur ces expériences est née du tabou et de la honte liés à la maladie mentale, à la pauvreté et aux traumatismes. Il est donc d'autant

plus important d'écrire sur ces expériences, aussi difficile soit-elle pour moi : cela pourrait « corroborer » l'expérience de quelqu'un d'autre.»

Le livre est co-édité avec les éditions **Librarioli**. Il comprend une interview avec l'autrice menée par les trois éditrices.

Mots des éditrices :

Le **mode gobelin**, entré dans le dictionnaire d'Oxford en 2022, incarne l'esprit post-covid du monde, la déliquescence assumée de certainxs refusant de retourner à un mode de vie identique qu'auparavant. Le terme largement diffusé en ligne prône un rejet éhonté des attentes sociales et de la pression à donner toujours le meilleur de soi, la proclamation de la poursuite de son plaisir personnel quand bien même il ne sert pas l'image-rie et la machine travailliste capitaliste.

Nous avons décidé de cotraduire et de co-publier cet ouvrage car il nous semblait qu'une approche collective s'accordait à la vision que Jen défend dans son livre : quand l'écriture de l'expérience intime peut résonner avec celle d'autrui. Le texte est dense, drôle, nous guide dans l'exploration de sujets vastes comme des contrées fantastiques qui ne laissent personne indifférente (le deuil, le sexe, la famille). Sa perspective parfois obsessionnelle est une porte d'entrée extra-lucide vers une nouvelle façon de regarder les conventions sociales à l'œuvre tout autour de nous.

Pour **Goblinhood : traité hybride de gobelinité**, RAG s'associe donc avec Librarioli, liant nos approches de l'édition : entre féminisme et sociologie, analyse de phénomènes culturels par le biais de l'expérimentation textuelle et le désir de décortiquer le monde pour se raconter soi.

Goblinhood, traité hybride de gobelinité

Jen Calleja

extrait du chapitre Grommeler :

Quand on me touche, on sent probablement la chaleur de ma peau. Mais quand je suis touchée par quelqu'unx, je suis persuadée que la pulpe de ses doigts sent que je suis moite, visqueuse, squammeuse. Je ne me souviens pas quand j'ai commencé à ressentir ça. Ou peut-être que si. Peut-être que c'était pendant le confinement et que j'étais, tout à coup, sur mon téléphone en permanence. C'était comme le précieux de Gollum¹, je pensais l'avoir laissé quelque part et je le retrouvais au fond de ma poche, je le regardais comme un puits, comme un miroir, et je voyais défiler une blonde svelte après l'autre. L'envie est une voleuse de joie, la comparaison est le gobelin de la satisfaction. Daniel Ings, qui joue Freddy, le frère de Eddie (joué par Théo James, qui double Gelfling Rek'yr dans la préquelle de *The Dark Crystal*) dans *The Gentlemen* de Guy Ritchie, dit dans une interview que son personnage est une sorte de gobelin cocaïnomane. Quand Théo James lui demande de préciser le terme de gobelin, Daniel Ings répond que cela provient de l'opposition forcée à son binôme, l'immaculé Eddie/Théo James.

J'ai constamment des pubs pour des chirurgies plastiques du nez désormais. La photo "avant" ressemble toujours à mon nez. C'est comme recevoir un message d'alerte - saviez-vous que votre nez et ce à quoi il est attaché ne va pas ? L'autrice germano-afghane Moshtari Hilal écrit dans son livre *Hässlichkeit* sur la classification politique de ceux et celles considérés comme belles - bientôt disponible en anglais sous le titre *Ugliness*² - en partant de son corps comme lieu d'exploration - sa "pilosité dense, ses dents de travers et son gros nez". (Le mot allemand *hässlich*, "moche", résonne comme un sifflement, hisssss-lisssshhhh.) Dans une interview avec Edna Bonhomme sur le blog de Silver Press, Moshtari Hilal explique la construction de son livre. Elle met en relation des notions et des tropes de l'horreur, et spécifiquement le concept d'auto-aliénation de Frantz Fanon, avec sa préoccu-

pation constante d'adolescente d'être une "personne de couleur qui voulait devenir une femme dans une société blanche" - comment la laideur est utilisée pour définir ceux qui ne sont pas comme nous, ceux que l'on rejette :

J'ai appris à observer et imiter ce qui était attendu, idéal et désirable dans cette culture [...] J'ai appris à désirer le fait d'être une femme en opposition à celles que je voyais autour de moi, mes tantes et ma mère. Dans cette logique d'auto-optimisation et d'assimilation, une avancée sociale voulait dire rejeter les femmes dont je venais, donc me rejeter aussi moi-même à bien des égards. Toute bonne imitation commence par l'apparence.

Enfant, j'étais un petit gobelin bizarre, peu sociabilisée et seule, sauf quand j'étais avec mon petit frère. L'autre jour j'ai envoyé à mon frère un meme de Nicolas Cage et Pedro Pascal ensemble dans une voiture extrait du film *Un talent en or massif* dans lequel Nicolas Cage joue une version de lui-même. Le texte au-dessus du visage inquiet de Nicolas Cage dit quelque chose comme : Older sibling figuring out they're autistic³, alors que celui au-dessus de Pedro Pascal, rieur, dit : Younger sibling with diagnosis who knew all along⁴. Il a répondu "hahaha" comme une forme de reconnaissance : il a été diagnostiqué à trois ans ; comme beaucoup de filles et de femmes, je n'ai jamais été diagnostiquée, malgré le flapping⁵, les tics, les problèmes de socialisation, le sentiment constant d'être submergée d'émotions. Savoir que je me situe, évidemment, dans le spectre autistique et que j'ai une forme de TDAH (quelqu'unx a dit en ligne que "le temps TDAH est le temps gobelin") m'a aidée à me détacher du dégoût de moi-même et m'a convaincu de moins masquer, masquer est éreintant, écrire ce livre c'est comme enlever le masque, les fausses lunettes, le faux nez et le maquillage de clown. Enfant, quand le soleil disparaissait, je m'enfermais dans

3* ndt : L'aînée quand elle se rend compte qu'elle est autiste.

4* ndt : Le cadet diagnostiqué qui le savait depuis le début.

5* ndt : Anglicisme, battement des mains, caractéristique de certaines personnes autistes pour réguler leurs émotions.

1* ndt : L'anneau que Gollum conserve avec obsession dans *Le Seigneur des Anneaux*, J. R. Tolkien

2* ndt : laideur

Goblinhood, traité hybride de gobelinité

Jen Calleja

ma chambre, la lumière éteinte et la télé allumée, à quelques centimètres de l'écran, comme une créature scrutant le fond d'un puits ou un miroir.

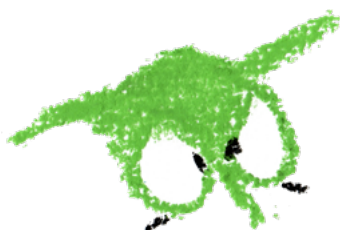
J'étais un espion petit goblin immoral. Ma mère a été mortifiée quand j'ai commencé à chevaucher un coussin en face de ma grande tante alors que je n'étais qu'un bébé. Comme la fois où, à quatre ans, je me suis faufilée pour lui pincer la fesse au Woolworths, la poussant à lâcher un cri involontaire. À l'âge de cinq ou six ans, elle m'emmenait nager tous les dimanches et un jour j'ai refusé de sortir de la piscine en criant, un doigt pointé sur elle, "Je la connais pas ! Je la connais pas !", devant son visage horrifié. J'étais un petit goblin poilu à la peau marron, aux cheveux sombres et aux yeux noirs.

Gadoué :

Enfin, j'avais taillé les vignes de la couette, pourtant
je me suis réveillée échouée sur un lit de terre
des champignons de cuir germent sur ma veste en cuir
des crapauds en jean grouillent sur mon jean
des bouffées de spores phosphorescentes jaillissent en battements de cœur
au bout de mes doigts
Z'ai cru voir un 'rominet aux yeux verts, mais j'ai échoué
à voir venir le glissement de terrain sous la pluie incessante
recouvrir un sentier boueux vers Old Raw Gill
une chute d'eau depuis longtemps dépourvue de sa cascade
j'entends bientôt l'eau prospère, cligne des yeux devant un écran scintillant
un portail pour sortir d'ici

extrait du chapitre Gemme :

J'ai pour règle de toujours chercher les objets verts dans les magasins d'antiquités et les ressourceries. Le vert que j'ai en tête est d'un type particulier, une espèce de vert jade profond, ou si c'est un objet en plastique ou en verre, un vert émeraude. Comme ça, j'ai quelque chose à chercher en particulier dans la tonne de trucs plutôt que de fouiller sans but. C'est un microcosme de ma façon d'appréhender le monde dans son ensemble où j'ai souvent besoin d'une clé pour m'y frayer un chemin. Ce jeu solitaire est inspiré du film *Oz, un monde extraordinaire*, le séquel-qui-n'en-est-pas-vraiment-un de 1985 du *Magicien d'Oz* et qui n'est pas non-plus une comédie musicale. Dans ce film, le roi Nome a transformé les habitants de la Cité d'Émeraude en pierres, a emprisonné Ozma, la Princesse d'Oz, dans le monde du miroir et a transformé le roi Épouvantail en un bibelot vert qu'il a caché dans sa caverne à bibelots. Dorothy Gale et ses amis l'Élan, Jack Pumpkinhead et Tik-Tok le soldat robot-horloge voyagent jusqu'à la Montagne Nome pour demander au roi Nome de rendre les émeraudes volées à la Cité d'Émeraude et de dépêtrifier le peuple d'Oz. Mais iels ne font pas le poids contre lui - il emprisonne Dorothy et la sépare de son gang d'adorateurs inadaptés qu'il transforme tous les trois secrètement en bibelots verts pour sa collection. Le roi de Nome veut jouer à un jeu. Sans qu'elle sache qu'ils sont devenus verts, il dit à Dorothy qu'elle peut faire le tour de sa collection de bibelots pour retrouver ses amis. Elle doit placer la main sur l'objet qu'elle pense être son ami et crier "Oz !" Si elle a raison, ils redeviendront eux-mêmes. Elle a trois essais, et chaque erreur ferait trembler le ciel. Elle choisit un objet au hasard, devine correctement et s'en va libérer d'autres nombreux amis. Le roi Épouvantail est une émeraude énorme, une personne clairement précieuse. Je me souviens d'avoir trouvé avec mon grand-père un morceau de verre poli vert si parfait, un doux galet vert comme une grosse pierre précieuse. Mais je n'arrive pas à me rappeler si c'est vrai ou si j'en ai rêvé, si je l'ai perdu et l'ai ensuite retrouvé en rêve. En grandissant,



Goblinhood, traité hybride de gobelinité

Jen Calleja

on avait une collection d'encyclopédies Disney qu'un ami de la famille nous avait donné. J'étais obsédée par les quelques pages qui montraient toutes les variétés de pierre précieuses - de la taille de galets, soigneusement alignée dans cette page vitrine. Je crois que j'en ai aimé certaines avec tellement d'intensité que je les ai gribouillées, comme quand on gratte un jeu avec une pièce dans l'espoir de gagner un trésor.

Grenouillon :

Je me présente à l'avant d'une procession
un imposant homme-arbre au visage vert et rigide
des rubans virevoltant autour de lui comme
un feu d'artifice
nous mène en une danse joyeuse
il y a des femmes-champignons, des
filles-crapauds
des vachères géantes, des bêtes à cornes
des cloches sifflent à mes poignets, à mes
chevilles
l'homme-arbre virevolte, tournoie et chante
Étincelle de vert !
Étincelle de vert !
Une étincelle de vert grenouillon
Juste pour moi, juste pour moi
Une étincelle de vert grenouillon
Étincelle de vert !
Étincelle de vert !
J'ai oublié la danse, et les bannières
portent des noms et des causes inconnus,
les tambours désynchronisés
nous marchons sur la colline, jusqu'au châ-
teau
depuis longtemps en ruine, pour accomplir
un sacrifice
les mains me tirent et me poussent, je cli-
quette/tinte comme des clés
Je vois le château reconstruit sur la colline
une citadelle, ses habitants m'observent du
haut de ses
les créneaux en riant. Je regarde en bas et je
suis couverte de feuilles
femme-verte cueillie par la foule
mes cloches sonnent et me dénoncent alors
que je me mets à courir
elles se transforment en bourdons et s'en-
volent
ma verdure dégringole le long de la pente
Je roule après elle et les cris pleuvent après
moi.

extrait du chapitre Grommeler :

Je vais programmer tout un jeu vidéo juste
pour pouvoir le mettre en pause, t'ensorce-
ler :

Instructions de lecture :

Mettez la chanson « Art Decade » de David
Bowie en boucle pendant que vous lisez ce
texte. Lisez le texte autant de fois que né-
cessaire.

JOUER QUITTER

Tu es toujours assise par terre, le dos contre
le côté du lit, sous lequel ton Furby et ton
Tamagotchi accumulent la poussière, la ma-
nette posée dans le creux de ta robe d'été en
faux jean, les câbles frais contre tes jambes
nues. Tu es de retour sur le menu du jeu,
mais tu es trop épuisée pour appuyer sur
JOUER. Une mandarine satsuma est hors
de portée sur ton bureau, où ton téléphone
s'éclaire par intermittence. Après une ou
deux minutes, l'animation en boucle du
menu reprend, et tu la regardes à travers tes
yeux mi-clos.

[Un épais trait noir borde un ciel rose, des
montagnes bleu nuit, et un arbre sombre. Le
soleil est en train de se coucher – pour tou-
jours. L'herbe autour de l'arbre est d'un bleu
lagon, les marais au loin sont marrons, striés
de crémeux reflets nacrés]

[Assise au pied de l'arbre il y a Sarah. De-
bout à côté de l'arbre se tient Jareth, le Roi
Gobelin. Le titre *LABYRINTHE* et les op-
tions JOUER et QUITTER flottent un peu
au-dessus de l'herbe, devant Sarah et Jareth.
Les lettres de bronze doré brillent et étin-
cellent.]

Sarah dort, adossée au tronc de l'arbre, ses
bras et ses jambes presque indiscernables
des racines.

Elle ouvre les yeux, cligne des paupières,
tourne seulement la tête. Jareth, le Roi Go-
belin, est debout près de l'arbre. Il tend le
bras, une pêche à la main. Sarah tend le bras
vers lui, prête à saisir la pêche. Jareth retire
son bras. Elle retire le sien, détourne la tête,
et ferme les yeux.

[Les feuilles de l'arbre frémissent briève-
ment ; comme une vague de frissons traver-
sant les branches. Les yeux de Jareth sont
rivés sur Sarah.]

Goblinhood, traité hybride de gobelinité

Jen Calleja

Sarah est toujours adossée au tronc de l'arbre, ses membres figés au milieu des racines.

Elle ouvre les yeux, cligne des paupières, tourne seulement la tête, et la lève légèrement. Jareth, le Roi Gobelin, se tient devant elle.

Il tend le bras, une pêche dans la main. Sarah va pour la prendre.

Jareth retire sa main. Sarah repose son bras, détourne le visage, ferme les yeux.

[Un trio de nuages translucides file dans le ciel comme sur des roulettes.]

[Les vêtements de Sarah et Jareth apparaissent nettement pendant quelques secondes devant un décor mal peint, quelques détails se dessinent : les coutures, les plis, les reflets ; un bug, une version antérieure, testée puis abandonnée, mais toujours encodée dans le tissu du jeu. Sarah porte un jeans bleu délavé et une veste en jean clair, Jareth un pantalon en cuir noir et une veste en cuir craquelé, presque écaillé, elle aussi noire. Leurs visages vacillent eux aussi ; les retouches des visages de ces modèles inconnus disparaissent le temps d'une microseconde]

[Tes yeux se ferment entièrement pour une seconde, mais les paupières se rouvrent aussitôt, comme des aimants qui se repoussent] Sarah se réveille assise contre un arbre. Elle bouge ses jambes au milieu des racines. Jareth lui tend un petit fruit rond : une pêche. Le bras de Sarah s'étire comme de lui-même, elle agite faiblement ses doigts en direction de la pêche. Elle la touche presque. Jareth jette un regard furtif à gauche, puis à droite, et cache la pêche derrière son dos.

Sarah laisse son bras retomber. Sa tête se penche sur le côté. Elle s'est endormie.

[Cinq papillons rouges volent par saccades, planant comme des cubes au-dessus du marécage. Tes yeux sont peut-être ouverts ; ils peuvent aussi être fermés. L'image à l'écran est trouble, comme baignée dans la fumée d'un incendie. 'Sarah' ou Jennifer Connelly, se gratte le nez. 'Jareth' ou David Bowie, soupire, tourne le regard vers un marais fait de pans de soie agités par des stagiaires assistants de studios, se campe nonchalamment sur une jambe, et renifle. Ils clignent tous deux des yeux, et s'étirent. 'David' ou Jareth, prends une gorgée d'eau d'une bouteille

planquée derrière sa botte, et la repose. 'Jennifer', ou Sarah, sort de derrière l'arbre en fibre de verre quelques pages roulées d'un scénario, en lit une, puis les remet en place.] Jennifer Connelly semble s'être tout juste affalée contre un arbre pour se reposer. Ses yeux s'ouvrent d'un coup et clignent mécaniquement comme ceux d'une marionnette ventriloque.

Machinalement, elle ramène son genou contre elle, enlace sa jambe avec ses bras et tapote du pied.

David Bowie lève la main droite et son genou droit, puis les repose. Il lève ensuite la main et le genou gauches, puis les relâche, et recommence, marchant comme une marionnette articulée.

Leurs bouches s'ouvrent et se ferment par à-coups. Jennifer Connelly semble chanter son tube préféré : le jingle qu'elle a enregistré d'une pub japonaise de Panasonic de 1986, l'année de sortie de Labyrinth.

David Bowie semble chanter "Underground", le morceau du générique d'ouverture de Labyrinthe, qui s'est hissé à la 21e place des charts britanniques cette même année.

Ils chantent sans émettre de son.

[Le soleil rouge devient jaune ; le ciel rose vire au bleu nuit. Un hibou blanc comme fait de papier, décrit un arc de cercle devant ce soleil bientôt lune avant de disparaître dans la noirceur de l'arbre. Ses yeux jaunes brillent et se volatilisent. C'est à nouveau le crépuscule.]

[Jennifer a maintenant 48 ans. Elle porte une archive de Louis Vuitton que pourrait porter une reine gobeline, sorte de version revisitée de la chemise blanche bouffante et du filet à broderies argentées de Sarah. Elle fait signe à ses parents, à son mari Paul Bettany, et à ses trois enfants, situés hors champ. Puis elle a 14 ans, Paul et les enfants s'effacent. Ils réapparaissent. Elle a 48 ans. Puis 14 ans. David a soudain 69 ans. Puis 38. 69. 38. 69. Elle a 48 ans. Il a 38 ans. Il a 69 ans. Elle a 14 ans. Il a 38 ans. Elle a 14 ans. Il a 38 ans.]

Sarah/Jennifer ne peut plus relever la tête. Elle roule mollement autour de son cou. Elle ne distingue plus ses membres des racines de l'arbre.

Goblinhood, traité hybride de gobelinité

Jen Calleja

Jareth/David lui tend quelque chose.

Sarah/Jennifer n'arrive pas à voir ce que c'est. Une pêche floue et duveteuse ? Elle se lèche les lèvres, elles sont sucrées et collantes. Elle dévore la pêche de ses yeux. Elle voit les traces d'une bouchée. Il y a des taches sur sa veste en jean.

Jareth/David s'agenouille, et approche la pêche de sa bouche.

Sarah/Jennifer mord dans le vide, et mâche de l'air au goût de pêche.

Il sourit, se penche pour l'embrasser. D'où on est, on ne voit pas si leurs lèvres se touchent ; on ne voit que sa chevelure blond platine, crêpée, qui cache partiellement ses cheveux noirs à elle.

Il se relève. Elle laisse sa tête retomber sur le côté, puis s'affaisser sur sa poitrine. Il inspecte la pêche. Un petit ver beige se tortille dans les traces de la morsure. Il glisse la pêche et son ver dans sa poche.

[Un jet de lave lilas jaillit d'une des montagnes au loin. La lave s'écoule comme les racines d'une plante filmée en accéléré. Tu vois depuis l'arrière-plan les mots affichés à l'écran, à l'envers, comme Sarah/Jennifer. Un de ses yeux, la seule partie de son corps qu'elle peut encore bouger, se tourne dans leur direction. Les doigts d'une de ses mains frémissent, puis tout son bras se lève d'un coup pointant les lettres RETTIUQ, grossières et pixellisées, mais elles sont hors de portée.]

[La scène se fige. Tu reprends conscience alors que les couleurs virent au noir et blanc. L'espace d'un instant les options du menu d'un violet profond luisent, comme la langue d'un gobelin. La boucle recommence.]

[Tu oscilles dans un rêve éveillé brumeux.]

[Une horloge sonne treize coups.]

extrait du chapitre Goinfre :

J'aime la nourriture, les séries télé, et les émissions de cuisine. J'ai repéré The Bear dans la jungle de programmes télé (un accompagnement parfait). C'est probablement cette photo légèrement goblinoïde de Jeremy Allen White dans le rôle de Carmen « Carmy » Berzatto (qui veut dire « ours » en italien et qui sert de surnom à tous les membres de la famille) l'air stressé, comme s'il attendait que quelqu'un le libère de son cachot miniature, qui m'a poussée à soulever la trappe de la vignette. L'épisode de la saison 2 intitulé « Les poissons » aussi connu comme « L'épisode de Noël - qui m'a fait véritablement découvrir l'humoriste John Mulaney - est peut-être le plus éprouvant de tous. La matriarche Donna (interprétée avec goût par Jamie Lee Curtis), la mère de Carmy et de sa sœur Natalie, est une alcoolique qui s'automédicamente pour un trouble bipolaire. Elle se saoule délibérément tout en préparant un repas de Noël tout aussi absurde que incroyablement élaboré. C'est impossible parce qu'elle boit, impossible pour qu'elle puisse boire et elle reproche à tout le monde de ne pas l'aider tout en répétant qu'elle ne veut l'aide de personne et que de toute façon tout le monde fait tout de travers. Cet épisode vient après celui où Natalie apprend qu'elle est enceinte (l'actrice était vraiment enceinte d'un petit gobelin) et ce souvenir du réveillon de Noël revient la hanter car elle a peur de devenir comme sa mère. Dans les mains de Donna, la cuisine c'est le contrôle, mais aussi une forme d'amour contrôlé. Faire à manger comme preuve d'amour à vos enfants/votre famille mais aussi comme un substitut/un ersatz de soin et de thérapie bon marché.

Mes parents n'ont jamais été très doués pour la communication ou pour démontrer leur affection. La nourriture faisait office de. Ma mère a grandi dans une famille pauvre, une petite maison communale où elle vivait avec ses parents et ses trois sœurs. Elles étaient mal nourries et sous-alimentées. Toutes les sœurs ont souffert des dents très jeunes car elles se nourrissaient de trucs comme des sandwiches au sucre. (Mon amie Barbie m'a envoyée une recette des Sandwichs Gobelin issue d'une brochure



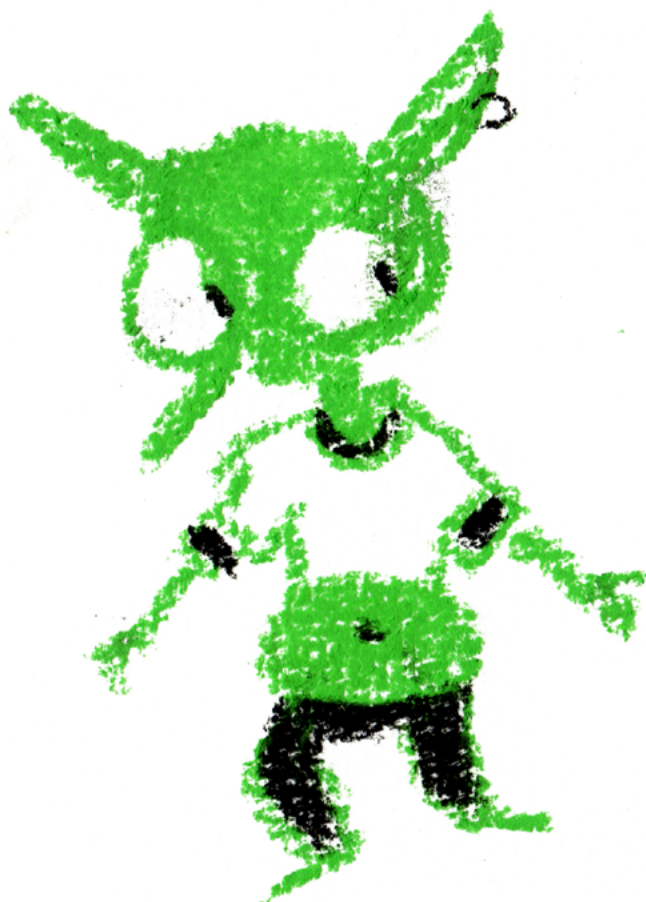
Goblinhood, traité hybride de gobelinité

Jen Calleja

américaine intitulée Comment réussir sa soirée d'Halloween 1946 : Deviled ham¹, avocat, noix du Brésil, sauce Worcestershire à l'intérieur d'un donut coupé en deux.) C'est peut-être pour cette raison que ma mère est allée à l'école hôtelière pour faire ses études. Elle aimait cuisiner, elle aimait faire des gâteaux. Mais sa santé mentale a commencé à se détériorer, et comme moi et mon frère avons grandi dans les années 80/90 on a eu des plats surgelés tous un peu brûlés ou mal décongelés à chaque fois qu'elle cuisinait. La sensation des frites mâchées qui glissent à la vitesse d'un escargot dans ta gorge, c'était comme se faire étrangler. Et mon père, lui, a grandi dans la Malte d'après-guerre, où le rationnement a existé jusque dans les années 1950, lorsqu'il est né. Il a migré au Royaume-Uni quand il avait 19 ans et il ne s'est jamais remis d'avoir accès à beaucoup de nourriture bon marché, même à 70 ans. Être en capacité d'acheter autant de nourriture que tu veux avec ton propre argent, c'est toujours une révélation pour lui. Ça veut dire qu'il nous a toujours cuisiné des montagnes de spaghetti, des monticules de curry avec du riz, une île entière de tourtes au poisson. Ça veut dire qu'il nous préparait un sandwich une heure avant le déjeuner ou le dîner, un énorme repas où on pouvait toujours se resservir une deuxième fois, et un crumble maison pour après. La nourriture a toujours été un signe d'amour pour moi. Je m'octroie des petits plaisirs pour me prouver que je prends soin de moi. Mais aujourd'hui, les petits plaisirs c'est tous les jours, même pour les plus petits accomplissements. Je suis fatiguée des petits plaisirs, ce ne sont plus du tout des petits plaisirs, ce n'est plus rien. Aucun de mes parents n'a jamais vraiment su exprimer ses émotions. Et je réalise aujourd'hui que mes parents étaient affamés pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec la nourriture.

¹* ndt : Le Deviled ham (traduire par "jambon à la diable") est une sorte de jambon à tartiner.

100% GOBELIN



les essais :
philosophie

Théorie du navigateur solitaire

hkp
éditions

Gilles Grelet

Format : broché collé cousu
13x20 cm, 128 pages | Prix : 15 € TTC

Parution : janvier 2026
ISBN : 978-2-487378-05-6

Théorie du navigateur solitaire parle non de la mer comme d'un autre monde, mais du monde depuis la mer. Le navigateur solitaire n'y est pas une métaphore ou une vue de l'esprit de l'auteur, lui-même marin, attaché aux ports de Locmiquélic et de Camaret-sur-Mer, en Bretagne, mais une singularité effective au prisme de laquelle chacun, marin ou non, peut envisager sa propre conséquence de solitude humaine. Les faits maritimes, notations techniques et états d'âmes du navigateur ayant mis le monde à distance n'y manquent pas, mais ne cultivent aucunement la « sagesse » que la plupart en tirent : ce livre de mer, à même la dévorante, est un essai littéraire, une anti-philosophie.

Dans une langue minérale et poétique, sorte de Ralph Waldo Emerson dans le style de Wittgenstein, ce livre trouve dans l'élucidation de l'essence de la Bretagne son point de pivot. Plus que des pensées éparées, moins qu'une pensée bien liée, il s'agit, en ces pages nourries des *Rêveries du promeneur solitaire* de Rousseau ou d'*Armen* de Jean-Pierre Abraham, d'un dispositif minimaliste mais complet pour appréhender les choses humaines : d'une gnose, donc, pas d'une science humaine. Écrit en français mais paru d'abord en traductions anglaise, italienne et russe, il a su, outre-finisterre, trouver les premiers lecteurs subjectivés qu'il appelle.

BIO. Gilles Grelet, docteur en philosophie, ancien universitaire précaire (Université Paris 8, Ginette), navigue depuis toujours, notamment comme chef de bord et formateur fédéral de moniteurs de croisière aux Glénans. Traduit en plusieurs langues, il vit sur l'eau à l'année sur son bateau, le *Globe-flotteur 33 Théorème*, et subsiste comme agent de port et chercheur indépendant.

Un ovni de la littérature française

Théorie du navigateur solitaire, jamais publié en sa langue originale, est déjà traduit en anglais (Urbanomic, 2022), italien (Luiss Press, 2024), russe (Ad Marginem & HylePress, 2025) et paraîtra en allemand chez Matthes und Seitz, puis en portugais dans une traduction signée Benjamin Gomes. Il a fait l'objet de colloques à Moscou en 2025 et du podcast *Traversing Melancholy* au Royaume-Uni.



Un compagnon de route poétique

Chef d'œuvre d'essai-littéraire marin, ce livre, pourtant jusqu'alors non traduit, a su accrocher les âmes non mondaines. L'écrivain et philosophe Tristan Garcia y voyait un Ralph Waldo Emerson traversé par Wittgenstein, tandis que le grand navigateur Pierre-André Huglo, qui effectua deux tours du monde sur son voilier sans assistance, engagea avec lui une correspondance (à paraître).

« La Bretagne comme univers »

Une traversée philosophique de la solitude marine, ancrée en Bretagne mais naviguant au noroît, une percée du mégalithisme breton, une œuvre inclassable et mouvante, nourrie par Gracq ou La Soudière.

Extraits choisis

[2.1] Il s'agit d'abord de rompre le silence. Non que la parole vaille mieux, mais parce qu'elle seule a chance, sous certaines conditions, assez strictes, de sauver l'essentiel : le silence, justement. Et la solitude. Qui s'entre-expriment, tout comme de leur côté s'entre-expriment parole et monde.

[2.2] Silence et solitude, pour les bavards qui machinent le monde d'y grenouiller, sont inadmissibles de « conférer aux choses ordinaires une beauté au-delà du supportable ». Silence et solitude sont ce pour quoi, à la recherche d'une *régularité* de quoi, j'ai, dans ma quarantième année, rejoint bateau et Bretagne, leur double finitude ouverte sur un infini réel, quittant Paris et l'infinitude imaginaire des possibles mondains.

[2.3] Quittant l'intense foyer de mondanité qu'est Paris, c'est du monde que je me suis retiré. (Tourner le dos au monde à la force de l'âge, le geste pourrait en imposer. Mais en l'espèce il ne recouvre pas grand renoncement, nulle carrière sacrifiée par exemple ; le monde, il faut bien le dire, ne m'avait jamais fait très bon accueil ; sans être *victime* de quoi que ce soit, je m'y étais toujours senti mal à l'aise, en trop, pas à ma place.)

[2.4] Retiré à quelque pointe extrême de moi-même, posté à distance du monde, ayant fait le ménage dans mes attachements et les malentendus affectifs dont la perpétuation molle confine à la lâcheté, ne possédant que mon bateau et des rayonnages de livres recueillis à terre, au loin puis à proximité, en Bretagne, j'ai eu ce que je voulais : des jours et des jours, sans nombre mais qui font des années, en tête-à-tête avec la mer.

[2.5] Autour de moi comme en moi, le bruit du monde s'est tu ; la mondanité a trouvé son antidote. Dans le tête-à-tête avec la mer, tout entier ramené à la rigoureuse finitude de mon bord redoublée de celle de Bretagne, où la lumière vibre et fait vibrer, où l'on respire mieux que partout ailleurs, cette terre qui inspire d'expirer dans la mer, face au couchant et aux grands vents d'Ouest, pays extrême-occidental où se révèle la grandeur de l'Occident, la seule, mais immense, qui tient en l'infini de sa mélancolie, je me suis mis à vivre, économe de mes mots, au ras des choses.

[2.6] De « pratiquant de l'activité voile mention support habitable », pour parler la langue altière de la Fédération française de voile, marin de plaisance expérimenté mais de vacances seulement, soucieux de saisir toute occasion d'enrichir mon *curriculum vitae* nautique et de voir tourner - et sans doute de pouvoir exhiber - mon compteur de jours de mer, je suis devenu marin tout court, marin subjectivé.

[2.7] « J'ai fait le vide autour de moi, lâche le commandant de supertanker Marco Silvestri (Vincent Lindon) dans le film de Claire Denis *Les Salauds* ; ça sert à ça, la marine. » Marin, celui dont le tête-à-tête avec la mer fait le vide du monde. Autour de lui, et en lui.

[2.8] Peu de marins au sens radical parmi les *usagers de la mer*, comme il semble qu'il faille dire désormais. Professionnels ou amateurs, la plupart vont sur l'eau pour en tirer ou y gagner quelque chose, qu'il s'agisse d'y commercer, d'en exploiter les ressources, d'y glaner des trophées sportifs ou encore de s'y éprouver pour mieux revenir au monde. Ce sont des mondains de la mer. La ligne de partage, magistrale, passe entre ceux qui se servent de la mer et ceux qui se servent de la marine. Les mondains de la mer rapportent la mer au monde auquel ils se rapportent eux-mêmes, alors que les marins se rapportent au radical d'humanité dont la mer est miroir.

[2.9] À demeure sur l'eau, ne quittant guère mon bord plus de quelques heures (et en fin de compte seulement cinq nuits les cinq premières années), ne croisant pas grand-monde, j'ai pris mes quartiers de mer, comme l'on dit quartiers de noblesse. Dès lors ai-je navigué non pour ce que cela apportait à ma vie, mais parce que c'était ma vie : sinon mieux, du moins bien.

[2.10] Sait-on ces jours de transparence, où rien n'est de trop, où l'on est si exactement ramené à sa finitude que c'est de l'infini même que l'on se sent traversé ? Ces jours où une belle manœuvre, qui n'est telle qu'autant qu'elle se fond si bien dans le paysage que personne ne la remarque, comble l'âme sans l'alourdir de rien ? Où tracer un sillage scintillant dans une brise tiède peut faire hurler, seul, dans la nuit ?

[2.11] Cela n'a pas duré. Deux ans de ce régime de mutisme tout juste tempéré (obligations et achats courants, contacts de loin en loin avec des proches plutôt compréhensifs), et la solitude bénie se retournait en malédiction banale, se peuplait de fantasmes et de fantômes, rameutait rancœurs et convoitises. À mesure que j'en approfondissais le vide, ma circonscription virait au glauque ; le silence, intensifié, perdait éclat et vibration : loin de s'y épurer, il moisissait, s'effritait, partait en charpie.

[2.12] Dans la cellule de lumière qu'à distance de la bariolure stéréoscopique du monde je m'étais ménagée, tout s'est mis à résonner, creux ; à raisonner, mou. Le tête-à-tête avec la mer virait au décervelage, l'âme rincée, essorée, avalée. « Sans m'en rendre compte, constate le jeune gardien de phare Jean-Pierre Abraham, je suis entré dans l'hébétude de ces vieux marins. Naguère encore, quand je descendais, quand je retrouvais l'île après vingt jours, je les admirais, tous alignés sur le quai Nord, immobiles, l'œil fixé sur un point de l'horizon. Je les imaginais pleins de sagesse et de souvenir. Je sais maintenant qu'ils sont sans pensée. La mer est entrée par leurs yeux, leur a vidé lentement l'intérieur de la tête. »

« Le bateau, ça rend con, tranche Jacques Brel quant à lui. T'as le cerveau qui s'atrophie à force de te demander d'où vient le vent. » Pas sûr que le souci constant du sens du vent y soit pour grand-chose, mais l'atrophie intérieure, l'apathie de l'âme, le dessèchement subjectif du marin sont, eux, avérés.

[2.13] Nourri de lui-même, de son vide propre davantage que du refus d'occuper une place parmi les bavards dans les rangs du monde, le mutisme de ceux qui vivent sur la mer, à même la dévorante, s'avère inséparable de l'hébétude, de l'abrutissement, de la ronde des pensées molles, médiocrement folles, informulables à force d'inconsistance, dont à la fin des fins le brouhaha sourd n'est pas moins désastreux que le bavardage qui mondanise tout ce qu'il touche.

[2.14] Reprendre alors la parole. Mais pas n'importe laquelle. Une parole *de silence* : qui en vienne, et y conduise. Non pas rendre les armes, revenir au monde ; mais ne pas croire à trop bon compte m'en être défait de l'avoir fait taire. Car c'est encore et toujours le monde qui, en creux, par l'évidement plutôt que par la bouffissure, insiste en ce silence nu qu'importe la mer en même temps qu'elle l'emporte.

[2.15] On sait l'observation de Maître Folace (Francis Blanche), le notaire des *Tontons flingueurs* de Georges Lautner : « C'est curieux, chez les marins, ce besoin de faire des phrases. » Curieux, sans doute, aux yeux du monde ; beaucoup moins, en revanche, à tenir ces phrases pour paroles de silence.

[...]

[5.1] Marin est le solitaire qui prend appui sur l'inconsistance dévorante de la mer pour défaire la consistance vampirique du monde. Cela fonctionne à coup sûr, mais ne dure pas. Sauf à se radicaliser rigoureusement, à rouvrir ses ailes.

[5.2] La méthode est, selon Novalis, régularisation du génie ; je dis l'institution régularisation de la grâce.

[...]

[9.1] Il n'y a pas de monde breton, il y a des solitudes bretonnes. On n'est breton, on ne vit et fait vivre la Bretagne que dans, par et pour la solitude.

[9.2] Breton, non pas vraiment qui habite en Bretagne, ou y est né - même si cela ne peut pas nuire ; mais qui, retiré à la pointe extrême de lui-même, est habité par la Bretagne. « Par-là, écrit Anatole Le Braz, l'humanité bretonne s'harmonise à un degré unique avec le sol breton et en achève souverainement l'image. Un pays où rien ne meurt, un peuple qui se targue de n'avoir rien abdiqué, tel est le singulier anachronisme que présente la Bretagne. » Entre-deux *orienté* de la mer et du monde, du réel et de la réalité, la Bretagne, dépourvue d'identité à défendre ou à dissoudre, est ce qui demeure.

[9.3] La Bretagne est ce qui demeure, elle est *constante*, au sens de ce qui est radical, ne change pas, échappe aux flux de réalisation du monde, et au sens de la quantité qui dans une formule ne varie pas alors que les autres, qu'elle permet de relier, croissent et décroissent. « Car la Bretagne n'est que ce qu'elle est », pour de nouveau suivre Perros. « Toute solitude y est formidablement assistée, relayée, réduite à rien. »

[...]

[13.1] Un finisterre est une Bretagne générique.

[13.2] « Finisterres - Irlande, Bretagne, la Galice espagnole, le Portugal, les premières îles de l'Océan... Au fond de leur âme, la panique », écrit Eugenio d'Ors à la toute fin de son étude sur le baroque, pour lui catégorie permanente de la pensée mettant aux prises l'homme et la société et trouvant dans le Robinson Crusoé de Daniel Defoe une de ses figures majeures. « La panique, acquise immémorialement du temps où ces terres se trouvaient au bord d'une mer à laquelle on ne connaissait pas de limite. On n'occupe pas impunément une loge d'avant-scène dans le théâtre du mystère. »

[...]

[15.5] Un finisterre, voilà ce qui je pense aura manqué à Vincent La Soudière toute sa vie, lui qui écrivait : « Je ne possède aucun lieu d'où parler. À ma pensée, à ma conscience, à mes paroles ne correspond aucune – ou presque – réalité. Exactement comme une monnaie qui n'est plus garantie par l'or. » Un finisterre, c'est-à-dire le dispositif de double traversée dont il savait mieux que personne chacune d'entre elles, mais isolées l'une de l'autre, dispersées, à la dérive dans le « cloaque » du monde. « Connaître, c'est traverser. Aimer, c'est se laisser traverser », relevait-il dans ses notes peu d'années avant son suicide. Sans avoir les moyens de conclure : traverser en se laissant traverser, c'est naviguer. Peut-être, évidemment, se serait-il tué en quelque finisterre. Mais sans doute pas pour les mêmes raisons.

[...]

[16.9] Quelles qu'en soient l'orientation, l'identité de genre et les pratiques (registres qui ne sauraient être confondus sous peine de ne rien comprendre, et de ne rien comprendre à soi-même pour commencer), *le sexe est une forme de navigation solitaire, c'est-à-dire à deux, comme le marin et son bateau*; une forme de mise en œuvre d'une souveraineté dépossédée. Dans *Le Corps des anges*, de Mathieu Riboulet, je lis ainsi : « Il apprit là les règles élémentaires de la courtoisie des corps, les incessantes variations du plaisir, comment on peut se faire objet sans jamais renoncer à être sujet, toutes armes qui lui furent de grande utilité au long des années qui suivirent. La leçon des corps est comme la leçon des morts, elle donne une force insensée à qui s'y livre sans réticences. » Sexuel, l'organon de la navigation est anti-érotique. Sa jouissance, aléatoire, étant indemne du bonheur - c'est-à-dire capable d'en abolir la catégorie. « Et longue mémoire sur la mer au peuple en armes des Amants ! »

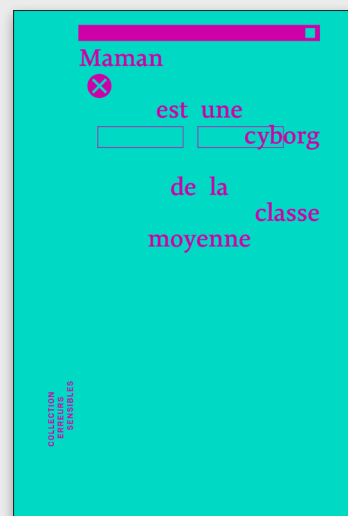
[...]

[19.2] Les ports sont les seuls lieux possibles de séjour durable du navigateur solitaire. De séjour durable, c'est-à-dire de travail également, de vie économique. Il y a une structure partagée des ports et du travail, dont la subjectivation est seul fil conducteur, comme antidote à l'assujettissement et à la désobjectivation, à la pourriture et au vice. En sorte que travailler dans un port, ce qui ne signifie rien d'autre que travailler à un port, à organiser et défendre un lieu d'attente, un séjour radical, peut être modalisation occasionnelle du travail d'être homme.

Table des matières

- I. CANON DE LA CIRCONSCRIPTION – *Le secret le plus profond de l'humanité*
- II. ORGANON DE LA NAVIGATION – *Traverser en se laissant traverser*

les essais :
sciences



COLL. ERREURS SENSIBLES

Maman est une cyborg de la classe moyenne

Aujourd'hui, certains malades de Parkinson sont des êtres cybernétiques. Et ces chimères technologiques ne sont pas pleinement sécurisées, elles ont des failles.

C'est un dimanche après-midi de l'automne 2014. Son fils est venu lui rendre visite, alors Claudine prépare du thé. Avec tout le soin que ses proches lui connaissent, elle place la bouilloire sur la gazinière, puis craque une allumette. «Dieu!» s'écrie-t-elle lorsque, dans un tremblement incontrôlé, l'allumette lui échappe des mains. Au même moment, sous le maillage dense de centaines de milliards de cellules, un neurone vient d'éclater. Claudine verse le thé à la bergamote dans la tasse de son fils, mais ce qu'elle ignore, c'est que sa substance noire est déjà un champ de ruine. La maladie se répand depuis des années, insidieusement...

Claudine est la mère du dramaturge **Fabrice Gorgerat**. Son récit a été transposé dans une narration scientifique par le chercheur **Yohann Thenaisie** et son corps a été photographié par **Julie Masson**. Ce livre raconte la condition de Claudine, et à travers elle, l'histoire de la maladie de Parkinson. Sa grande histoire faite d'expérimentations médicales, de drogues de synthèse, de camps militaires américains et de champs de pesticides. Mais aussi l'histoire ordinaire d'une patiente parmi d'autres, de la zone pavillonnaire où elle vit, de son combat contre la maladie, de la technologie parfois dysfonctionnelle dans sa chair, de sa quête d'un sens supérieur à la déflagration de son corps.

*Au nom de
celles qu'on ne
répare pas, au
nom des gestes
imparfaits, des
corps décalés
et des beautés
instables.*



© Julie Masson



© Felix Imhof © Julie Masson

Formé à l'INSAS à Bruxelles, **Fabrice Gorgerat** fonde la Cie Jours tranquilles en 1994. Dans ses spectacles, qui sont autant d'immersions sensorielles, le metteur en scène lausannois confie souvent à ses figures le soin de réveiller ses fantômes. Il est également dramaturge et pédagogue.

Photographe, **Julie Masson** développe une pratique du portrait sensible, attentive aux mouvements intérieurs, aux récits invisibles, à ce qui nous constitue. Elle collabore régulièrement avec le monde des arts vivants.

Yohann Thenaisie est normalien et docteur en neurosciences. Ses recherches portent sur le développement d'une stimulation cérébrale profonde pour aider les patient·e·s souffrant de la maladie de Parkinson. Par ailleurs comédien diplômé de La Manufacture, Yohann crée des spectacles et conférences de vulgarisation scientifique.

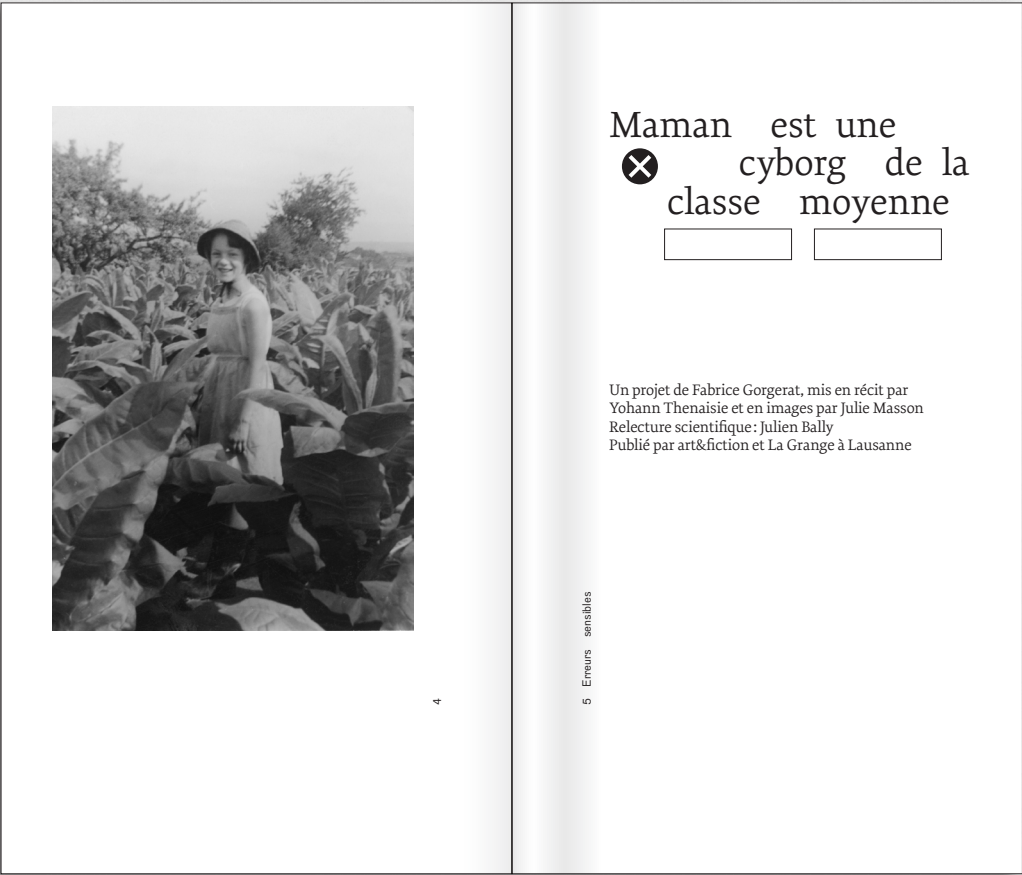
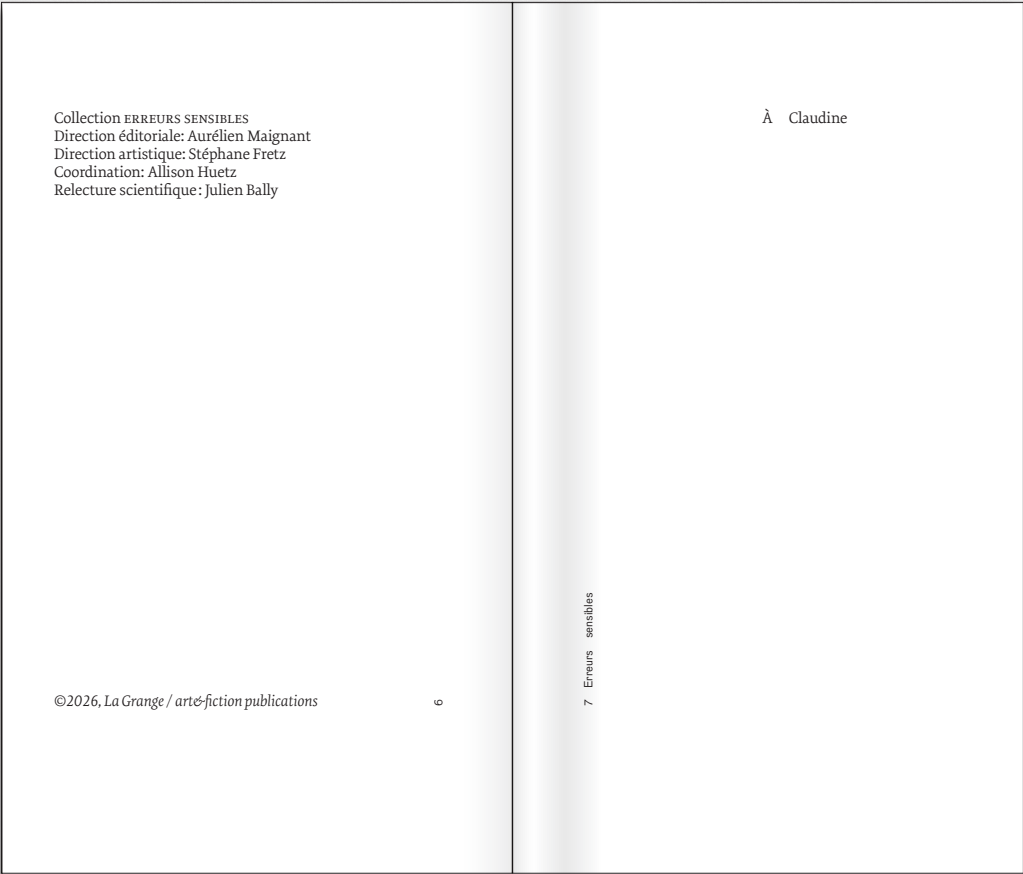


co-édition La Grange, UNIL
collection Erreurs sensibles

format 21 x 14 cm, 120 p.,
dont 32 photographies, broché
isbn 978-2-88964-108-6
prix CHF 18 / € 14

mots-clés maladie; neurotechnologie; hacking;
implant; médicament; spiritualité
livres connexes Adèle Yon, *Mon vrai nom est*
Elisabeth, éditions du Sous-Sol, 2025; Federica

Lehner, Filippo Donatti, *Les jours à venir*, Armando
Dado, 2025; Alexis Jenni, *Le cerveau qu'est-ce que*
ça change ?, Labor&Fides, 2024; Annie Ernaux &
Marc Marie, *L'Usage de la photo*, Gallimard, 2005





C'est un dimanche après-midi de l'automne 2004. Elle est dans une cuisine impeccable. Un papier blanc couvert de motifs floraux rosâtres. Elle porte une jupe longue. Ses cheveux gris sont tirés à quatre épingles. Elle remplit une bouilloire. Son fils est venu lui rendre visite, alors elle prépare du thé. Avec tout le soin que ses proches lui connaissent, elle place la bouilloire sur la gazinière, lentement, puis craque une allumette. « Dieu ! » s'écrit-elle lorsque, dans un tremblement incontrôlé, l'allumette lui échappe des mains. Pas grave. Claudine attrape une seconde allumette, et, avec une grande attention, la craque. Le thé sera prêt à temps.

Au même moment, dix centimètres sous le maillage dense de centaines de milliards de cellules, un neurone vient de mourir. Un minuscule neurone dont on pourrait presque ignorer la disparition. Il fait partie d'un groupe très particulier. Absolument noirs. Ils ne

mortelle – enroulées dans de la mie de pain. Parfait Pharmakon, mot grec qui peut se traduire à la fois par « poison » et par « remède », la belladone était utilisée par certaines guérisseuses médiévales pour calmer les inflammations. Mais la plante, autant que la soignante, étaient entourées d’une aura démoniaque. Beaucoup de bella-donneuses finirent brûlées sur des bûchers. On leur reprochait de ne pas savoir ce qu’elles faisaient. Au XIX^e siècle, le pharmakon est administré par des hommes en blouse qui ne savent pas non plus ce qu’ils font. Ils observent, seulement : la belladone réduit les tremblements des malades.

À la même époque, à La Salpêtrière de Paris, les patients du Professeur Charcot amènent une autre découverte empirique : après un trajet en train ou en fiacre, leur rigidité musculaire et les douleurs qu’elle engendre semblent se réduire pendant un certain temps. Alors le Professeur développe un traitement qui reproduit des secousses similaires : le fauteuil trépidant. Ses patients s’installent quotidiennement dans ce fauteuil à moteur électrique qui les bouscule de gauche à droite et d’avant en arrière pendant 30 minutes. Le tout pour être soulagés de leurs symptômes pendant quelques heures.

Autant coller un sticker sur l’écran de l’ordinateur pour ne pas voir le message d’erreur.

12 C’est un dimanche après-midi

Détruire pour guérir : la ruée
des neurochirurgiens (1939-1968)



Au début du XX^e siècle, un nouveau groupe de hackers vient s’attaquer à la maladie de Parkinson : les neurochirurgiens. Leur approche est simple : détruire pour guérir. Et quand il s’agit de détruire des bouts de cerveau, ils débordent d’audace et de créativité.

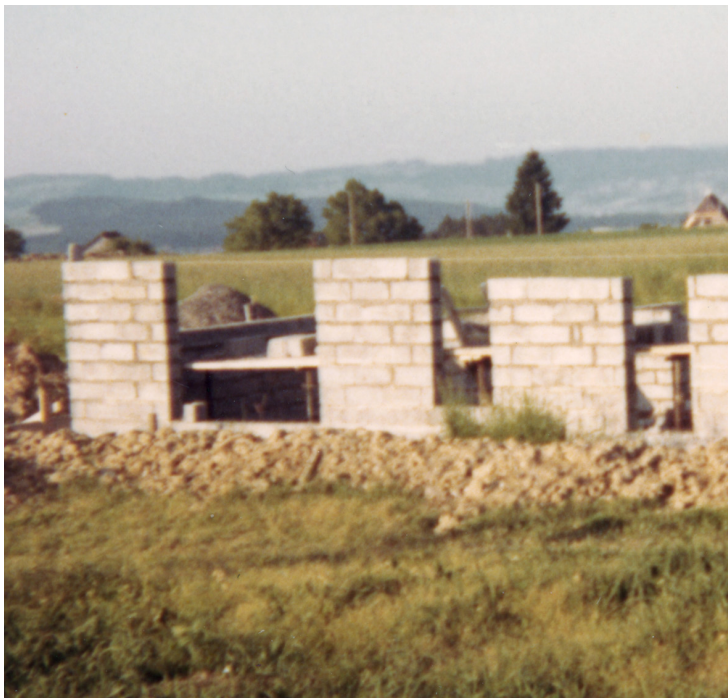
En 1929, Russel Meyers est étudiant en médecine à New York. C’est la Grande Dépression, et tous les matins, pour se rendre à l’Université, il quitte la chambre qu’il loue pour 9 dollars par mois dans le quartier bohème de Greenwich Village. Brillant et passionné par le cerveau, il décroche un stage en Allemagne auprès d’un pionnier du domaine, le Professeur Foerster. Grâce à ses expériences sur les épileptiques, Foerster a largement fait avancer les connaissances sur le contrôle cérébral du mouvement. Pendant qu’il opère ses patients à cerveau ouvert, il les garde éveillés sous anesthésie locale et leur titille la surface du cerveau avec une pointe électrique pour scruter leur réaction. Parfois, la main du patient se ferme de manière incontrôlée, parfois son bras ou

13 Erreurs sensibles





Si l'angoisse monte un peu trop, ils et elles se connectent, font un barbecue, achètent un nouveau truc.





Claudine a toujours été un modèle de bienséance. Et pourtant, dans les heures suivant son réveil.

84



Elle a dû se bricoler une mythologie jour après jour,

85